

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ANTIGONE, 2012

SUIVI DE

PERSISTANCE DU MYTHE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

BENOIT LOYER

MAI 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Dominique Garand pour ses conseils toujours judicieux, son tact et son efficience. Merci à Denise Brassard pour sa rigueur et son encadrement. Merci à mes parents et ma sœur pour tout, absolument tout. Merci à Karine pour son soutien inconditionnel et ses encouragements réconfortants, merci d'avoir toujours cru en moi, surtout lorsque je n'y croyais plus moi-même. Merci à la Tribu d'Éperdus de m'avoir accompagné à travers l'art et l'amitié tout au long de mon parcours.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
ANTIGONE, 2012 : ROMAN	1
I	2
II	13
III	23
IV	31
V	35
VI	42
VII	50
VIII	55
IX	59
X	67
XI	76
XII	85
LA PERSISTANCE DU MYTHE : ESSAI	91
INTRODUCTION	92
CHAPITRE I LA REPRISE DU MYTHE	95
1.1. La société grecque : une culture d'oralité et de répétition	97
1.2. Le passage à l'écriture	101
1.3. Les mythes les plus repris	107
1.4. Le bagage d'interprétation du mythe et changement de perception	112
CHAPITRE II L'ACTUALISATION DU MYTHE	116
2.1. La version d'Anouilh et de Brecht	120
2.2. Les enjeux de l'actualisation	128
2.3. Antigone et la grève étudiante de 2012	133
CONCLUSION	146
BIBLIOGRAPHIE	148

RÉSUMÉ

La première partie de ce mémoire consiste en une actualisation romanesque de la pièce *Antigone* de Sophocle dans le contexte de la grève étudiante qui a eu lieu en 2012 au Québec. Créon est élu Premier ministre du Québec après le départ d'Œdipe, au détriment de Polynice et d'Étéocle qui, trois ans après les élections, agissent respectivement comme chef des grévistes et commandant de police. Le récit débute alors que les étudiants en grève contre la politique de hausse des frais de scolarité de Créon marchent vers le Palais des Congrès : les jumeaux s'entretueront dans l'affrontement qui s'en suit. Créon adopte ensuite une loi spéciale interdisant les rassemblements, accuse Polynice de terrorisme et le fait enterrer dans un lieu secret sans pierre tombale dont la transgression est passible d'emprisonnement à perpétuité. Antigone, étudiante carré rouge, enfreint la loi et fait une sépulture à son frère. Emprisonnée, la jeune Antigone défend corps et âme sa dissidence, jusqu'à convaincre Hémon et Ismène de la pertinence de son geste. Mais pour arriver à réveiller la population, elle doit renoncer à son futur.

La seconde partie prend la forme d'un essai sur la reprise et l'actualisation du mythe. Ainsi, en premier lieu, pour mieux comprendre la malléabilité du mythe, je propose de faire un état des lieux du mythe grec en expliquant ses origines antiques, son oralité première et son passage à l'écriture pour ensuite aborder les déplacements d'interprétations du mythe d'Antigone. Ensuite, j'analyse les versions d'Anouilh, de Brecht et de Bauchau pour éclairer les enjeux de l'actualisation qui cherche à renouveler le rapport entre le mythe et la société contemporaine, entre autres pour proposer de nouvelles réflexions sur cette dernière. Je ferai finalement des liens entre ces réflexions et ma propre actualisation du mythe qui questionne les événements de 2012 à travers un récit millénaire.

Mots clés : Antigone, Carré rouge, 2012, grève étudiante, mythe, reprise, actualisation.

ANTIGONE, 2012 :
ROMAN

Le Premier ministre Œdipe n'est plus là, il a quitté le Québec, aveugle aux problèmes auxquels il exposait la population en agissant de la sorte. Œdipe aurait souhaité voir ses fils lui succéder au pouvoir, mais c'est Créon qui a remporté les élections. Il avait fait valoir que les fils du politicien exilé ne possédaient pas l'expérience nécessaire pour remettre le Québec sur les rails en ces temps d'austérité mondiale. Sa prestance devant les caméras a rappelé celle d'Œdipe et de Jocaste. Il a été élu Premier ministre avec l'appui de 42% des gens s'étant déplacés pour voter, eux-mêmes représentant 57% de la population majeure. Étéocle et Polynice ont pour leur part récolté chacun 29% des votes.

Après trois années de coupes et de redressement économique, Créon a continué son plan de rigueur économique en s'attaquant aux frais de scolarité universitaires. Polynice, lui-même aux études et ferme opposant au Premier ministre, s'est vite impliqué dans le mouvement étudiant, né en réaction aux politiques gouvernementales. Étéocle, policier depuis quelques années déjà, a rapidement monté en grade au sein des forces de l'ordre et s'est préparé à défendre le gouvernement dans l'affrontement qui se pointait à l'horizon.

Au fil des mois, face au refus de Créon d'engager le dialogue avec ceux qu'il qualifie de casseurs, le mouvement a pris de l'ampleur. Les étudiants en grève, aussi surnommés Carrés rouges en raison des carrés de feutre rouge qu'ils apposent sur leurs vêtements en signe de contestation, ont réussi à rallier une partie de la population qui se joint maintenant à leurs manifestations. Avec son charisme rassembleur et ses discours passionnés, Polynice s'est rapidement imposé comme chef des grévistes. Étéocle, lui, n'a eu besoin que de quelques actions sur le terrain pour établir solidement son rôle de commandant dans la police d'État. Les deux camps sont aussi diamétralement opposés que les jumeaux qui les dirigent.

Cette hausse de 1625\$ échelonnée sur cinq ans soulève l'ire de la population étudiante qui fait valoir qu'elle menace l'accessibilité aux études et qu'elle représente

de ce fait une régression sociale. Créon trouve des appuis dans la population en répétant que c'est bien pire aux États-Unis, que les étudiants doivent faire leur juste part et payer plus pour aller à l'école. Le fardeau fiscal ne doit pas être refile aux contribuables. La colère grandit dans les deux camps qui s'affrontent à chaque jour. Les Carrés rouges se radicalisent, tandis que la répression policière augmente en intensité. La haine semble avoir atteint son apogée.

Ismène regarde le bulletin de nouvelles, elle a l'impression de revoir les mêmes images tourner en boucle depuis trois mois. La reporter couvre une autre manifestation étudiante, une de plus :

- Des milliers d'étudiants se sont rassemblés pour cette manifestation aujourd'hui, alors que le Premier ministre et plusieurs représentants du milieu des affaires se réunissent au Palais des Congrès pour discuter du Plan Nord, ce plan économique qui vise à exploiter les ressources du nord du Québec. Le Service de Sécurité estime la foule à 50 000 individus. Encore une fois, on retrouve des vitrines brisées sur le parcours des manifestants, comme c'est devenu l'habitude depuis les trois derniers mois, alors que les manifestations quotidiennes paralysent la métropole au grand dam des automobilistes. Pour l'instant, aucun bâtiment gouvernemental ou économique n'a été occupé par les opposants de Créon comme ce fut le cas hier soir. Également, on ne signale pas encore d'affrontement entre les manifestants et la police. Nous vous tiendrons au courant des développements de la situation. De retour à vous, André.
- Merci, Monika. Aujourd'hui, les deux étudiants accusés d'avoir fait exploser des bombes fumigènes dans le métro ont été reconnus coupables de vandalisme et non coupable au chef d'accusation de terrorisme. Ils ont reçu une peine d'emprisonnement de deux ans moins un jour avec possibilité de remise en liberté au tiers de la sentence. Dans le monde du sport maintenant...

Ismène éteint le téléviseur dans la salle de pause. Elle doit retourner travailler.

L'escouade antiémeute est attroupée devant le Palais des Congrès à Montréal. Les Carrés rouges, qui tentent de réunir toutes les luttes gauchistes sous une même bannière, viendront perturber la réunion entre Créon et les représentants du milieu des affaires. Les policiers, qui gardent les sept portes, en sont certains. Ils protègent l'entrée, parce qu'on leur en a donné l'ordre. Cependant, une bonne partie d'entre eux sont ravis d'y être. Ils meurent d'impatience de servir une bonne correction à cette racaille d'en face qui se croit tout permis. Aujourd'hui, l'escalade des tensions des derniers mois atteint son paroxysme. Les Carrés rouges osent s'approcher du Premier ministre. Cet affront ne restera pas impuni.

Étéocle est d'un calme exemplaire. Il ne se laisse pas emporter par l'énervement de ses compagnons d'armes. Son attitude en inspire même plusieurs à se recentrer sur le travail à effectuer. Pourtant, sous son gilet pare-balles et son casque noir muni d'une visière antichocs, son air de glace cache une bouillante tempête d'émotions. Polynice est en route, il le sait. Ce n'est pas le Service de Sécurité qui l'en a informé. Étéocle le sent dans ses tripes. Ils sont jumeaux. Le commandant de police trouve son frère impulsif, inapte à la réflexion. Il croit dur comme fer que les agissements de Polynice camouflent une quête de gloire personnelle, un moyen d'abreuver sa soif de pouvoir. Il ne gobe pas ses discours d'égalité des chances et son exaltation de la démocratie. Selon lui, Polynice n'est que le marionnettiste qui manipule les étudiants pour arriver à ses fins. Un égoïste qui se fait passer pour un homme du peuple. Si Étéocle arrive à concéder qu'il ne faut pas vendre l'éducation, il refuse d'accepter toute la violence des manifestants. De plus, ils mettent une pression inutile sur les épaules de ses confrères et consœurs des forces de l'ordre avec la surcharge de travail que causent leurs perturbations quotidiennes. À cause d'eux, lui, qui a toujours désiré défendre son État contre des forces extérieures, en est réduit à frapper ses propres concitoyens. Mais ce n'est pas ce qui cause sa nervosité, il craint le moment où il reconnaitra Polynice grand et mince dans la foule, avec sa chevelure foncée et ondulée. Il est toujours prêt à matraquer un inconnu, mais il ignore comment il réagira devant son frère. Il espère être vindicatif quand viendra le temps, un meneur de troupes doit toujours montrer l'exemple.

Polynice occupe toutes les pensées d'Étéocle, le rendant aveugle au sort du reste de sa famille. Pendant qu'il rage, il ignore où se trouvent ses deux sœurs. Il n'a pas téléphoné à sa mère, Jocaste, depuis des lunes, elle qui croule sous le poids de l'anxiété et de la dépression. Elle sait que les parents enterrent leurs enfants en temps de guerre. À cause de son sens de l'honneur très élevé, Étéocle considère la défense de l'ordre social comme prioritaire, au détriment de sa famille. Pour Créon et ses amis réunis à l'intérieur du Palais des Congrès, Étéocle a un sens du devoir exemplaire. Malgré le lien intrinsèque qui unit les jumeaux depuis leur naissance, ils ont toujours été de natures opposées. Le présent conflit n'a pas créé ces visions discordantes, il n'a fait que les mettre en évidence.

Pour le moment, Étéocle est posté devant l'entrée principale du Palais des Congrès et il attend. Derrière lui se trouve un agent de police. Le Policier attend lui aussi. Il n'a pas de frère ni de sœur de l'autre côté. Il n'est pas ici pour venger une quelconque trahison. Cet homme fait partie de ceux qui sont en poste parce qu'on leur en a donné l'ordre. Il fait son travail. Il revêt l'uniforme contre un chèque de paye et il obéit à son patron. Cependant, depuis que le conflit autour des frais de scolarité a débuté, quelque chose a changé dans son travail. C'est que les Carrés rouges mélangent tout. Ils ne peuvent se contenter de parler des frais de scolarité, ils veulent tout dénoncer. Ils disent défendre la démocratie, la liberté d'expression et le droit à l'opposition, mais le Policier n'est pas dupe, il ne s'agit que d'une bande d'enfants-rois qui ne se sont jamais fait dire non et qui sont incapables de comprendre les enjeux réalistes de la société. Il a beau se répéter que ça n'a rien de personnel, force est d'admettre que le conflit s'immisce de plus en plus dans ses veines. Il s'est mis à détester les gens d'en face. Il se demande pourquoi les étudiants se sentent obligés de sortir dans les rues à tous les jours. C'est comme s'ils cherchaient consciemment à provoquer les forces de l'ordre. Malgré cela, les manifestants s'époumonent à dire que les policiers chargent sans raison et font un usage abusif de la violence. Se faire traiter de violent par quelqu'un qui brise des vitrines n'est pas très crédible à ses yeux. Il est convaincu que la plupart d'entre eux ignorent pourquoi ils se battent, qu'ils viennent simplement pour déranger. On a

toujours dit que cette génération avait de la difficulté à respecter l'autorité, et maintenant, ses collègues et lui en ont la preuve. Ils auront enfin la fessée qu'ils n'ont jamais reçue. S'ils veulent se prendre pour des révolutionnaires, ils verront comment on réprime une rébellion. Le Policier et ses collègues défendent la paix et l'ordre que les Carrés rouges viennent troubler jour après jour. C'est de cette manière qu'on défend la démocratie, pas en faisant du grabuge, il en est convaincu.

Le Policier est toujours en attente derrière Étéocle lorsque les bruits de fanfares se font entendre au loin. À travers les notes de trompette, on distingue des chants de ralliement, toujours les mêmes. C'est à l'est, au coin du boulevard Saint-Laurent et de l'avenue Viger, qu'on voit apparaître les premières silhouettes affublées du carré rouge emblématique. À mesure que les manifestants s'approchent, les policiers distinguent que certains portent des parties d'équipement de hockey pour se protéger des matraques. Ce qu'ils ne voient pas, ce sont les yeux d'une grande partie d'entre eux. Leur regard est dissimulé sous le mauve mat de lunettes de ski visant à les protéger du poivre de Cayenne. Le port des lunettes s'est répandu rapidement après qu'une policière, lors d'un rassemblement, eut usé prématurément du poivre contre une personne âgée. Les manifestants ont compris que les policiers ne l'utiliseraient pas seulement pour repousser des citoyens trop agressifs. Plusieurs manifestants se sont également munis d'un foulard, rouge pour la grande majorité, qu'ils s'enroulent autour du visage pour se protéger du gaz s'échappant des grenades assourdissantes. Les manifestants tirent des leçons au fil des affrontements. Les policiers n'aiment pas que les gens s'équipent de cette façon. Pour eux, c'est la preuve que ces Carrés rouges prévoient d'avance causer du désordre. C'est sur eux qu'ils taperont en premier. Ils doivent leur donner une bonne leçon.

Polynice, lui, a le visage découvert, pour être bien certain qu'on le reconnaisse. Il chante, le poing en l'air, le regard perçant. La détermination est lisible dans ses yeux bruns. Il inspire la confiance aux gens qui marchent à ses côtés. Il a réussi à rallier les opposants à Créon autour d'une colère qu'il dit commune. Cependant, plusieurs de ses adversaires, dont Étéocle, refusent d'y croire et l'accusent d'utiliser la grogne étudiante

pour reconquérir la place autrefois occupée par son père et sa mère. Cependant, Polynice n'est pas aussi égoïste qu'ils aiment le croire, surtout lorsqu'il s'agit de sa famille. C'est lui qui s'est occupé de sa mère après le départ d'Œdipe. Il a pris le temps de pleurer la fuite de son père avec elle plutôt que de bâtir de la rancune comme Étéocle. Par contre, il est effectivement impulsif par moments. L'abandon hâtif de ses études en histoire pour une réorientation en sciences politiques en est un exemple. Sa décision a été motivée par un désir profond de ne plus jamais se faire reprocher un manque d'expérience. Le titre de Premier ministre ne lui échappera pas deux fois.

Plus le conflit étudiant s'envenime, plus Polynice en veut à son frère. Ce dernier s'éloigne de sa famille pour devenir le chien de garde de leur oncle et des amis du pouvoir. Jocaste a le cœur brisé. Ismène soutient leur mère tant bien que mal, attendant des nouvelles d'Étéocle depuis une éternité. Et Antigone, également étudiante en grève, est étendue à la maison, se remettant d'une commotion cérébrale causée par un coup de matraque à la tête. Étéocle tourne le dos à ses proches au nom de l'honneur. Polynice n'a jamais autant eu honte du choix de carrière de son frère. Quant à Créon, il le déteste. Il a été élu avec moins de la moitié du vote populaire et pourtant, il dispose du pouvoir comme un dictateur. Polynice est convaincu que les mesures d'austérité, et surtout l'augmentation des frais de scolarité, représentent la route la plus courte vers la catastrophe sociale et un lourd fardeau à léguer aux générations futures. Créon ne veut rien entendre. Il est borné et traite ses neveux comme des enfants indignes de confiance. Il n'a d'oreille que pour son propre fils, Hémon. Polynice soupçonne même le Premier ministre de tout mettre en place pour s'assurer qu'Hémon lui succède, et personne d'autre. Créon bafoue son héritage et cela le met en colère. Ce genre de situations a tendance à faire ressortir son côté impulsif. Là-dessus, Étéocle n'a pas tort. Aujourd'hui, Polynice est convaincu que les manifestants sont assez nombreux pour renverser son oncle. Comme il aurait aimé que son frère marche à ses côtés.

Les manifestants continuent leur marche jusqu'à encercler complètement le Palais des Congrès. Ils sont près de deux cent mille réunis devant les quarante-neuf mille policiers. Sept mille par porte. Polynice se trouve devant celle gardée par son frère.

Comment la situation aurait-elle pu être différente? Ils possèdent tous les deux une bonne dose d'égoïsme, mais ils ne laissent pas les autres se battre à leur place. Ce sont des meneurs d'hommes et de femmes. Ils ne se défilent pas devant un combat. Les chants cessent d'un seul coup, au moment où la foule s'immobilise, comme si leurs voix et leurs pas vibraient à la même cadence. Les deux groupes, très près l'un de l'autre, se fixent dans le silence. On espère encore un dénouement sans coups mais les manifestants veulent entrer et les policiers n'ont pas l'intention de bouger.

Un frère rouge, l'autre noir, les jumeaux se regardent, deux visions s'opposent. Leurs cœurs battent la chamade. Ils sont pratiquement pancarte à bouclier. Ils ne se font pas d'illusion, il n'y aura pas de poignée de mains, pas d'accolade. Ils aimeraient qu'il en soit autrement. Ils souhaitent faire croire à leurs camarades respectifs que la fraternité entre eux est morte et enterrée, mais ils sont loin d'être en paix avec ce deuil. Ils la pleurent encore. Les deux frères se regardent sans broncher. Ils savent qu'aucun des deux ne posera ces questions qui leur brûlent les lèvres. Ils doivent entretenir l'impression d'être des adversaires irréconciliables. Ils ne peuvent communiquer qu'avec le regard. Les mots qu'ils désirent échanger défilent dans leur esprit.

- *Tu devrais entrer dans le Palais avec nous, pas nous bloquer la porte.*
- *Arrête. Tes beaux discours ne m'ont jamais impressionné. Tu ne peux me manipuler aussi facilement que tes pantins de Carrés rouges.*
- *Personne n'est un pantin de notre côté. C'est une lutte que nous avons tous choisi de mener.*
- *Elle t'avantage drôlement cette lutte.*
- *Ce n'est pas une question de pouvoir personnel. Il s'agit d'une hausse inacceptable et surtout d'un usage abusif du pouvoir. Nous devons réagir.*
- *La hausse n'est pas aussi pire que tu la décris. Les frais de scolarité sont ridicules comparés à ceux des États-Unis. Même en considérant la hausse.*
- *Ne nous compare pas au pire pays en matière d'éducation.*
- *Ce sont pourtant nos voisins.*

- *Ce n'est pas parce que quelqu'un est notre voisin qu'il partage nos idées. Ça ne veut rien dire. Parfois, des gens grandissent dans la même maison, mais leurs visions diffèrent.*
- *Tu n'as pas besoin de me le rappeler. Il faut dire que lorsque deux frères reçoivent deux traitements différents, ce sont des choses qui peuvent arriver.*
- *Qu'est-ce que tu insinues?*
- *Tu le sais très bien. Tu as toujours été le préféré de Maman. Le beau Polynice qui sait si bien parler. Il a l'éloquence de son père, tandis qu'Étéocle n'en a que la carrure. J'ai toujours été dans ton ombre. Plus maintenant.*
- *Non maintenant, tu es dans celle de Créon. Comme un fidèle chien de garde.*
- *Je suis le commandant Étéocle.*
- *Tu aurais pu être le Premier ministre.*
- *Tu n'aurais jamais partagé le pouvoir comme Papa l'avait espéré.*
- *Tu sais très bien qu'avec toi, j'y serais arrivé.*
- *Ta lutte n'est pas la mienne. J'ai accepté que nous ne sommes pas le meilleur choix pour le pays. Toi, tu es aveuglé par ton ego. Même quand tu regardes par la fenêtre, tu ne vois que ton propre reflet.*
- *Tu as tort. Ce n'est pas par ego que je veux destituer Créon et prendre sa place, c'est pour le bien de la population. La hausse sera annulée et le pays, remis sur le droit chemin. Tout le monde pourra aller à l'école, les abus cesseront et les institutions démocratiques seront utilisées à bon escient.*
- *Tu m'énerves avec tes accusations d'abus de pouvoir! Les gens ont voté pour lui, c'est ça la démocratie. Entre les élections, il s'agit de la gouvernance et c'est ce que Créon fait. Il n'abuse pas du pouvoir, il en dispose. Il ne fait que son travail.*
- *Si maman t'entendait parler. Tu sais ce en quoi elle a toujours cru : un Premier ministre doit être à l'écoute de son peuple et sensible à ses demandes. Créon fait l'inverse, il tente de faire taire la population à coups de lois, d'injonctions, de matraques, de contraventions et de peur. Ses lois servent une oligarchie qui*

ne travaille qu'à ses propres intérêts. C'est plus gros qu'une hausse, nous nous battons pour garder intact le pouvoir du peuple et sa liberté d'expression. Nous irons jusqu'au bout pour les préserver.

- *Regarde-toi. Quelques cours de politique et tu te crois un sauveur.*
- *Et toi? Un uniforme, une matraque et tu t'imagines un chevalier en armure étincelante.*
- *Je suis policier. Je sers la paix.*
- *Descends de tes grands chevaux. Ton armure ne brille même pas. Elle est d'un noir mat, conçu pour ne pas refléter la lumière. Tes idées de noblesse appartiennent à une époque révolue.*
- *Je suis incapable de ne penser qu'à moi, comme tu le fais.*
- *Tu es sourd ou quoi? Je te l'ai dit, notre lutte affecte la population en entier.*
- *Continue à le répéter si ça te permet d'y croire.*
- *Tu ne défends pas le pays, tu protèges un dictateur et sa bande d'amis. Tes troupes et toi-même n'êtes pas envoyés pour les protéger contre un ennemi. C'est sur la population que vous frappez depuis des mois.*
- *La population? La grande majorité de la population est chez elle en ce moment, acceptant les politiques de Créon. Ces étudiants ne représentent pas la population. Ceux qui te suivent ne le font que parce que tu leur donnes l'opportunité de faire du vandalisme. Ils se foutent de la hausse. Vous n'êtes que des casseurs. Ne vous prenez pas pour des révolutionnaires.*
- *Et toi, ne te prends pas pour un soldat. Tu l'as dit toi-même, tu n'es qu'un policier.*
- *Ce que nous faisons ici est honorable. Nous respectons les décisions de notre dirigeant.*
- *Tu cherches la gloire du sacrifice noble. Tu mourras sans reconnaissance.*
- *Et tu mourras dans le déshonneur.*
- *Adieu, mon frère.*
- *Adieu, Polynice.*

La tension est électrique. Le silence se brise. Sous l'ordre d'Étéocle, les policiers se mettent à frapper sur leurs boucliers avec leurs matraques en criant « Bouge! Bouge! Bouge! » Les manifestants s'énervent. Les insultes se mettent à pleuvoir. Le mince *no-man's-land* entre les deux camps se sature de haine. Un étudiant s'adresse à Polynice : « On va forcer l'entrée? » Il s'agit de Julien, un ami de longue date. Cette amitié a amené le jeune homme à côtoyer tous les enfants d'Œdipe et de Jocaste. Julien fait partie des premiers à être entrés en grève. Au début, sa motivation était plutôt personnelle. Venant d'une famille au revenu modeste, il s'est dit qu'une hausse l'empêcherait de poursuivre ses études. Cependant, plus les débats évoluaient, plus la notion économique perdait de l'importance au profit de la défense de valeurs collectives. Il a compris que ses études seraient terminées avant que la pleine hausse devienne effective. À présent, il a la conviction de se battre pour créer une société où les générations suivantes auront plus que les précédentes et où la capacité de manifester sera toujours respectée. Il croit que le charisme de Polynice peut insuffler au mouvement étudiant la force nécessaire pour vaincre.

Polynice lui répond qu'Étéocle et les policiers ne les laisseront jamais pénétrer dans le Palais des Congrès. Les armures de fortunes et les bâtons des manifestants prouvent qu'ils s'y attendaient. Mais ils veulent entrer dans le Palais et ce n'est pas quelques bœufs qui les en empêcheront. Les cris s'intensifient du côté des étudiants. Les drapeaux rouges s'agitent frénétiquement. Les gens en première ligne gueulent aux hommes en noir que Créon doit faire face à la grogne de la population, qu'ils en ont assez d'être humiliés et insultés par les forces de l'ordre, que si les policiers veulent encore frapper, cette fois-ci, ils auront une réponse à la hauteur de leur répression. Les étudiants aussi en sont venus à détester les agents de police. Aujourd'hui, il s'agit d'une lutte à finir et les deux camps sont déterminés à la mener à terme. En face, alors que les policiers tapent toujours sur leurs boucliers, Étéocle distribue ses ordres aux officiers dans un calme inspirant, ordres qui se résument à : « Ils ne doivent pas accéder au Palais. Vous devez tenir la ligne, faites ce qu'il faut pour y arriver. » Les officiers crient : « Boucliers! » Les policiers savent ce qu'ils doivent faire. Le bruit cesse de leur

côté, les rangs se resserrent. Sept phalanges parfaites se forment devant le Palais des Congrès, une à chaque porte.

Tout d'un coup, les forces de l'ordre cessent de cogner sur leurs boucliers. Le contraste entre le tintamarre des manifestants et la soudaine immobilité des policiers est déconcertant. Les sept rectangles noirs adoptent le calme et la concentration de leur commandant. Les formations policières reflètent l'impressionnante carrure d'Étéocle. Polynice sait que face à un tel ordre, il ne peut qu'opposer sa fougue. Il lève le poing en scandant : « À qui la rue? ». Ce à quoi les Carrés rouges répondent en écho : « À nous la rue! ». L'éclat de la voix de Polynice embrase la passion des manifestants, celle-là même qui les pousse à sortir dans la rue jour après jour. Polynice sait qu'un militant convaincu de sa cause se bat comme dix. Il joue cette carte face à la discipline exemplaire d'Étéocle. Les manifestants deviennent des révolutionnaires. Ils veulent gagner pour que leur idéal de société prévale. Lorsque Polynice sent que tous ses collègues sont au même diapason, il crie « On entre! » Les manifestants foncent pour traverser le *no-man's-land* étroit qui les sépare des policiers.

Le choc qui s'en suit est titanesque. Les coups fusent de toutes parts. D'un côté, l'escouade antiémeute avec ses boucliers, ses matraques, ses balles de caoutchouc et ses gilets pare-balles, et de l'autre, les Carrés rouges avec des roches, des bouts de bois, des foulards et des épaulettes de hockey. Plusieurs combattants ont les jambes qui tremblent sous l'effet de la peur. Ils canalisent tout de même leur énergie pour demeurer debout. Ils savent que ceux qui tombent sont agrippés et trainés derrière les lignes ennemies où ils sont dépouillés de leurs armes avant d'être battus. Certains frappent par conviction, d'autres, pour survivre. Mais plus le combat avance, plus on frappe pour venger les blessures des siens. On frappe, on martèle, on lacère sans répit. Des os sont brisés, des dents, cassées, des yeux, crevés. Les Carrés rouges sont plus nombreux, mais les policiers sont mieux équipés, mieux organisés et surtout, mieux entraînés.

II

Après l'affrontement, la poussière redescend pour laisser place à l'horreur. La cours devant le Palais des Congrès respire le désespoir, la désillusion, la mort. Les corps sont lacérés. Le sang, les brûlures, les fractures marquent le corps et l'esprit des combattants. Le rouge et le noir s'agglutinent au sol. Aucun coquelicot ne poussera ici.

Étéocle et Polynice sont morts de la main de celui qu'ils accusaient de trahison. Ils ont succombé à leurs blessures. C'est à coups de bâtons et de matraques qu'ils se sont enlevés la vie. Ils n'avaient pas d'épées, pas de couteaux, pas de fusils pour porter un trait précis et mortel. Leur agonie s'est prolongée dans une douleur lente et atroce. Ils respiraient encore lorsque, dans leur fuite, les Carrés rouges les ont piétinés. Les jumeaux n'ont plus rien de la prestance qui faisait d'eux, encore ce matin, des héros à suivre.

Les combattants ont tous quitté la scène. Les policiers, fiers d'avoir défendu l'accès au Palais des Congrès, sont rentrés à leurs casernes pour faire un état de la situation et pour soigner les blessés. Sur le champ de bataille, Créon s'avance. Aucun garde du corps ne l'entoure. Plus personne ne peut l'atteindre maintenant que les Carrés rouges ont déserté. Qui plus est, les caméras des grandes chaînes télévisées filment la scène. Il veut transmettre une image de dirigeant fort et confiant. Le Premier ministre se soucie beaucoup de ce qu'il projette. Selon lui, on peut gagner le soutien d'un peuple en entier simplement par sa propre image. Il porte une attention soutenue aux moindres détails, surtout devant les caméras. Il marche en ligne droite jusqu'aux cadavres de ses deux neveux, comme si la destinée le guidait. En réalité, le Service de Sécurité a préalablement repéré les deux corps et a positionné le cadavre de l'ancien commandant pour qu'il fasse de l'ombre à celui de son frère rebelle. On a tourné leurs visages vers le sol pour ne pas montrer toute l'étendue de la barbarie qui a pris place ici aujourd'hui. Cependant, ceux qui les connaissaient arrivent tout de même à la détecter dans les traits de ces deux hommes qu'ils ont côtoyés. Les cheveux châtain d'Étéocle ne reflètent

plus la lumière du soleil et ses grands yeux bleus qui inspiraient la force sont fermés à jamais. Et il ne reste plus rien du colossal charisme de Polynice.

Le politicien prend un air attristé, pose un genou au sol et enveloppe l'épaule d'Étéocle de sa main droite. Ses lèvres bougent légèrement. Les micros des caméras ne réussissent pas à capter ce qu'il dit, mais on se doute qu'il adresse des mots de paix à son neveu décédé. Il termine, se relève et fixe la première caméra qui entre dans son champ de vision. D'une voix endeuillée, il s'adresse aux téléspectateurs : « Voici les conséquences d'une révolte : le sang et la destruction. Aucun être humain sensé ne peut souhaiter de telles choses. Les gestes des Carrés rouges ne peuvent demeurer impunis. Ils sont désormais plus que des opposants, ils posent des gestes criminels. Je réunirai mes ministres pour rédiger une loi qui mettra fin à toute cette folie. J'en ferai l'annonce demain. En attendant, je ferai amener le corps du héros et le corps du traître à l'intérieur du Palais des Congrès. » Il sait que la plupart des gens qui viennent d'écouter son annonce, assis devant leur téléviseur, découvrent en même temps l'horreur du combat. Il doit leur laisser le temps de digérer le choc de ces images avant de leur annoncer la loi spéciale qu'il a concoctée.

Dans une maison de banlieue qui n'a de glorieux que le passé, Antigone est allongée dans sa chambre devant une petite télévision. Elle connaît son oncle, elle sait que cette façade endeuillée n'annonce rien de bon pour Polynice et pour le mouvement étudiant. Le coup de matraque qu'elle a reçu à la tempe la semaine dernière l'a lourdement secouée. Elle se compte tout de même chanceuse de s'en être sortie avec une commotion cérébrale, quand elle voit l'éventail des blessures subies par les manifestants au cours des derniers mois. Elle n'a pas perdu d'œil ni de dents, ni, comme ses frères aujourd'hui, la vie.

Antigone ressent encore les symptômes de sa commotion, mais elle prend du mieux. Pas assez cependant pour courir le risque de participer à la marche d'aujourd'hui. Elle aurait voulu être aux côtés de Polynice, mais il lui avait ordonné de se reposer. Elle aimerait être avec lui en ce moment. Sa prestance illuminait tout le monde autour, faisant disparaître toutes les ombres. Antigone sait qu'Étéocle ne partageait pas

son admiration pour Polynice, c'est pourquoi elle la gardait pour elle. Car, bien qu'elle n'ait pas appuyé la décision d'Étéocle de joindre les rangs de la police, elle n'a jamais eu honte de son frère, contrairement à Polynice. Elle les aimait tous les deux. Elle les aime encore.

Antigone s'en veut de ne pas avoir été présente durant la bataille. Elle se répète en boucle qu'elle aurait pu trouver les paroles pour retenir les coups de ses deux frères. Elle leur aurait rappelé que leurs talents se complétaient plus qu'ils ne s'opposaient, qu'à l'instar de leurs parents, chacun était la partie manquante de l'autre. Mais sans elle, ils ont fait comme toujours, ils ont laissé leurs différences les opposer. Elle revoit Polynice qui lui envoie un clin d'œil par-dessus son sourire en coin. Elle aimait quand il faisait son espiègle et qu'il le soulignait de cette manière, elle avait l'impression qu'il ne se permettait d'être enfantin qu'en sa présence. Avec les autres, il revêtait toujours son sourire charmeur et charismatique. Il arrivait à convaincre tous ceux qui prenaient le temps de s'asseoir pour l'écouter. Enfin, presque tous, Étéocle faisant exception. Il ne s'en laissait pas imposer, il en menait large. Il avait une rigueur exemplaire, autant dans l'exécution de ses tâches quotidiennes que dans son entraînement. Du temps qu'il habitait encore la maison familiale, à tous les matins, Antigone descendait les escaliers pour voir son frère en train de lacer ses souliers pour aller courir, la détermination dans le regard. Elle se joignait à lui chaque fois qu'elle avait bien dormi la veille. Elle envoyait sa discipline.

Antigone rumine à l'idée de les avoir perdus tous les deux, elle rage. Sa sœur Ismène, assise au bout du lit, le sent. Elle tente de la rassurer :

- Tu sais très bien que tu n'aurais rien pu faire. Il n'y avait pas de retour en arrière pour eux. Ta culpabilité n'y changera rien. Les larmes t'aideront bien plus à passer à travers cette tragédie que la colère.

Ismène prend la main de sa sœur dans les siennes, mais Antigone la retire. Elle regarde par la fenêtre.

- Tu ne peux pas comprendre. J'aurais dû être là-bas. Je leur aurais rappelé qui ils sont, d'où ils viennent. Ils auraient osé se serrer dans leurs bras.

- Non, Antigone. Le conflit dépassait leur personne, toi plus que quiconque devrait le savoir. Ils étaient fiers, ils n'auraient pas changé d'idée. Tu es incapable de le voir, mais ils n'étaient plus les frères avec qui tu as grandi. Ils étaient des hommes publics.

Antigone refuse toujours de pleurer. Son visage est consumé par la colère. Celui de sa sœur est inondé de larmes. D'une voix fragile et tremblante d'émotions, Ismène dit :

- Calme-toi un peu. Tu vas empirer ta condition. Respire, tu t'énerves trop.
- Tu n'es pas ma mère!

Cette réponse frappe Ismène de plein fouet. Elle est secouée. Depuis le début de cette crise, elle essaie de prendre la place laissée vacante par Jocaste. Elle tente d'afficher une force réconfortante devant sa sœur tout en s'occupant de leur mère qui s'enfonce dans la dépression plus profondément à chaque jour. D'abord, le départ d'Œdipe, ensuite, la lutte entre les deux jumeaux qu'elle a mis au monde et chéris, et maintenant, leur mort. Le deuil refuse de la laisser tranquille.

- Je sais que je ne suis pas ta mère. Pendant que tu continues de rager, je vais aller m'occuper d'elle.

Antigone sait qu'elle vient de blesser sa sœur, mais elle pressent et ne peut chasser de son esprit que la loi de demain fera offense à Polynice. Les deux corps ont été emmenés à l'intérieur du Palais. Créon se les est accaparés. Elle s'occupera d'Ismène plus tard. Pour l'instant, Antigone doit planifier sa journée du lendemain.

Ismène rejoint sa mère dans le salon. Julien a pris sur ses épaules la lourde tâche de les appeler pour leur annoncer la mort des jumeaux avant que Créon ne le fasse à la télévision. Jocaste en a eu le souffle coupé. Ismène a surmonté sa propre détresse pour s'occuper de sa mère qui respirait difficilement. Après de longues minutes, elle est parvenue à la calmer. Malgré tout, elle est demeurée près d'une heure dans les bras de sa fille à pleurer. Ismène qui a toujours été capable d'insérer de la chaleur dans les cœurs les plus frigorifiés est accablée devant son impossibilité à réconforter sa propre mère. Elle a desserré son étreinte pour aller regarder l'annonce de Créon à la télévision. Elle savait que sa mère ne supporterait pas de voir les corps mutilés de ses fils, mais

elle, en avait besoin. L'espace d'un moment, elle a désiré laisser libre cours à ses émotions.

Dans le salon, Jocaste prépare quatre chandelles qu'elle dépose sur l'étagère au-dessus du téléviseur. Elle en met deux à côté de la photo de Polynice et deux à côté de celle d'Étéocle. C'est l'autel qu'elle leur réserve, à l'intérieur de cette maison où ils ont grandi. Jocaste et Œdipe ont choisi ce lieu de résidence à la première grossesse. Ils souhaitaient que leurs enfants grandissent en dehors de la capitale montréalaise pour leur éviter d'être constamment plongés dans la vie politique. Cependant, ils ont été tellement absorbés par leur travail qu'ils n'ont passé que peu de temps à la demeure familiale. Le pont qui séparait la maison du Parlement est devenu un fossé entre eux et les enfants. Leurs absences répétées ont fait en sorte que Polynice, Étéocle, Ismène et Antigone ont appris à connaître leurs parents à travers les reportages et les articles de journaux. Comme cette fois où Jocaste était sur toutes les chaînes télévisées, pour expliquer les avantages de la loi qu'elle avait réussi à faire adopter en tant que ministre de l'éducation, loi qui augmentait considérablement l'aide financière offerte aux étudiants collégiaux et universitaires. Elle faisait alors preuve d'une assurance hors du commun. Elle brillait par sa prestance avec ses cheveux foncés, ses yeux marrons et sa posture solide qui inspirait la droiture. À cette époque, son aisance devant les caméras ne semblait égalée que par celle de son mari Œdipe. Lorsqu'ils faisaient le tour des comtés en se tenant la main, la population avait l'impression de pouvoir à nouveau croire en l'honnêteté de la classe politique. Mais c'était à une autre époque.

Ainsi à cause de l'éloignement constant des parents, c'est la nourrice des enfants, Rose, une femme forte au visage marqué par l'effort, qui a réellement vu à leur éducation. Alors que sa dernière fille quittait la maison, le ventre rond de sa nouvelle voisine Jocaste a attiré son œil et elle est allée offrir ses services. À peine trois ans plus tard, son mari est décédé. Dès lors, elle a consacré tout son quotidien aux jumeaux et à la nouvelle née, Ismène. Les rires et les sourires de celle-ci redonnaient sa jeunesse à Rose. Aussi, restait-elle volontiers à la maison pour la nuit lorsque Jocaste et Œdipe ne

pouvaient rentrer. Dans leur jeune âge, Polynice, Étéocle et Ismène ont été bordés plus souvent par Rose que par leurs parents.

Les choses ont changé lorsque Jocaste est tombée enceinte d'Antigone. Elle se sentait vieillir et a décidé qu'il serait préférable, pour sa santé personnelle et celle du futur bébé, de se reposer en passant plus de temps à la maison. Les longues journées et les courtes nuits au Cabinet l'épuisaient trop dans sa condition. Polynice en profitait pour lui raconter avec de belles phrases ses exploits de la journée. Ils étaient souvent moins spectaculaires que ceux d'Étéocle, mais toujours mieux racontés. Étéocle, ne trouvant pas d'oreille pour l'écouter, jouait la plupart du temps dans la cour. Il ne pouvait pas extérioriser ses histoires, alors il les vivait dans sa tête. Il s'imaginait terrassant des dragons, combattant des incendies, repoussant des armées ennemies. Rose ne pouvait rester indifférente à la sensibilité d'Étéocle. Lorsque l'attention de Jocaste était monopolisée par Polynice, elle jouait avec le deuxième jumeau. La nourrice ne ménageait aucun effort pour qu'Étéocle puisse vivre ses aventures. Elle savait que c'était sa manière à lui de les verbaliser.

Quand Antigone est venue au monde, les jumeaux avaient huit ans, Ismène, six. Rose montrait de plus en plus de signes de vieillesse. Ses tâches quotidiennes pesaient lourdement sur sa santé. Les trois aînés espéraient que leur mère continuerait à passer autant de temps avec eux après l'accouchement. La situation fut différente. Le travail a recommencé à accaparer la majeure partie du temps de Jocaste. Les jumeaux et Ismène n'ont reçu pour explication qu'une phrase difficile à saisir pour un imaginaire d'enfant : « Le pays ne peut attendre ».

Rose continuait à s'occuper des enfants, mais l'absence des parents se faisait sentir plus que jamais. La rivalité entre Polynice et Étéocle, apparue lorsque Jocaste était enceinte d'Antigone, ne cessait de grandir, occasionnant des disputes de plus en plus nombreuses. Malgré tout, Rose, qui ne rajeunissait pas, refusait de ralentir, par amour pour eux. Ismène s'est mise à l'aider avec les tâches ménagères et surtout avec la petite Antigone. Elle était toujours la première à accourir lorsque sa sœur pleurait, même en pleine nuit. Rose entrait en deuxième dans la chambre du bébé pour voir une

jeune fille interrogative qui cherchait à comprendre la cause de toutes ces larmes. Avec ses yeux couleur d'émeraude, Ismène regardait alors Rose prendre Antigone dans ses bras pour la bercer en chantant. Elle restait jusqu'à ce que sa sœur cesse de pleurer, se laissant elle aussi bercer par la mélodie de sa nourrice.

Rose a fermé les yeux pour la dernière fois, alors qu'Antigone n'avait que cinq ans. Elle est morte pendant son sommeil. C'est Ismène qui l'a trouvée le lendemain matin, sans vie. Âgée de seulement 11 ans, elle expérimentait le deuil pour la première fois. Aux funérailles, elle n'était pas assise avec sa famille, mais avec les enfants de Rose qui la serraient fort. Pour eux, elle était la sixième enfant de cette dame au grand cœur. Bien que Rose eût considéré tous les enfants de Jocaste comme les siens, Ismène était sa préférée. Elle ne l'aurait jamais avoué, mais ses trois fils et ses deux filles le savaient.

Étéocle, âgé de 13 ans, n'avait pas parlé à l'annonce de sa mort. Il n'avait pas pleuré non plus aux funérailles. Polynice avait été désigné pour rendre un dernier hommage à leur nourrice devant tous les gens rassemblés ce jour-là. Il avait été éloquent, brillant et avait rappelé à tous qui elle était. Mais Étéocle était resté de marbre, ne reconnaissant pas sa Rose dans ce discours. Ismène se demandait s'il allait à un moment laisser son deuil s'exprimer. Après la descente en terre, alors que tout le monde quittait le cimetière, Ismène avait vu Étéocle s'agenouiller devant la tombe de Rose, seul. Elle s'était approchée tout en restant discrète. Les épaules de son frère étaient secouées de spasmes, comme s'il sanglotait. Étéocle avait mis la main sur la pierre tombale avant d'y déposer un baiser. À ce moment, Ismène jurerait l'avoir entendu murmurer : « Bonne nuit, grand-maman. Je t'aime. » Encore à ce jour, il s'agit du seul moment où Ismène aurait entendu son frère prononcer ces mots d'amour. Il les avait réservés pour cette femme qui l'accompagnait toujours dans ses aventures sans parole. Ismène et Étéocle n'avaient jamais parlé de ce moment.

Ismène s'était alors promis de pallier le manque de figure parentale dans la maison. Elle voulait être forte, compatissante pour ses frères et sœur. C'était sa manière d'honorer Rose.

Antigone est la seule à ne pas avoir réellement connu la vieille nourrice. Elle s'est retrouvée à l'âge de cinq ans, exposée elle aussi à l'absence de ses parents, mais sans nourrice pour l'aimer. Comme elle se l'était promis, Ismène a essayé de prendre la place vide dans la vie de ses frères et sœur. Étéocle et Polynice ont accepté volontiers l'aide de celle qui agissait de plus en plus comme l'ainée de la famille, mais Antigone, dont le tempérament rebelle a vite émergé, l'a repoussée. Elle voulait une vraie mère. Elle s'est tournée vers ses grands frères, charismatiques et puissants. Polynice la faisait rêver avec ses belles histoires, alors qu'Étéocle poussait toujours ses performances physiques au maximum avec des exercices, des jeux et des défis. Elle parlait avec Polynice et courrait avec Étéocle. Ismène tentait de trouver un peu d'espace pour lui transmettre le plus d'amour possible, mais Antigone semblait décidée à refuser toute figure féminine dans son entourage.

Jocaste n'a réinvesti le logis familial que bien des années plus tard. Il a fallu, pour ce faire, qu'Œdipe quitte le pays dans une fuite aveugle que ses proches ont toujours de la difficulté à comprendre. Comme si le poids de la gouvernance était venu à bout de sa raison. Beaucoup qualifient encore son geste d'égoïste, car il a abandonné sa famille et la population québécoise. Cependant, Ismène est convaincue qu'en réalité, il n'a pas choisi l'exil, mais a plutôt évité le suicide. Elle sait que son père n'en pouvait plus de cette vie. Entre y mettre fin et en commencer une nouvelle ailleurs, il a choisi la voie la moins dévastatrice pour ses enfants. Sa femme ne s'est jamais remise de cette épreuve. Ismène a encore une fois voulu reprendre le rôle de mère abandonné par Jocaste. Pour Antigone, pour ses frères. Mais personne n'a semblé vouloir de son aide après le départ d'Œdipe. Elle s'est retrouvée seule à jouer à la mère avec sa propre mère.

Et voilà que, quelques années plus tard, l'ancienne ministre, qui autrefois aurait tout fait pour tenter de régler le présent conflit social, se contente d'allumer quatre chandelles autour des photos de ses fils décédés. Ismène est assise derrière elle, sur le sofa. Elle attend que sa mère ait terminé son rituel pour lui apprendre les dernières nouvelles. Quand Jocaste souffle enfin sur l'allumette, Ismène prend la parole.

- Créon a parlé à la télé. Il a dit que...
- Je sais. Il m'a appelé pour savoir comment j'allais. Il m'a annoncé à l'avance ce qu'il allait dire.
- Est-ce qu'il t'a dit en quoi consisterait l'annonce de demain?
- Non. J'espère seulement qu'il prendra en compte notre peine.
- Espérons-le.

Bien qu'elle le souhaite, Ismène doute grandement que Créon considérera leur double deuil. Elle voit mal pourquoi il ferait passer les enfants de sa sœur avant l'ordre public. Même Jocaste, plus aimante, avait de la difficulté à le faire. De plus, les récentes politiques gouvernementales ont montré que la jeunesse n'est pas une priorité pour Créon. Mais il est le Premier ministre, que peut-elle faire? En fait, la seule jeunesse que Créon prend en compte est celle d'Hémon. Ce n'est un secret pour personne, il a toujours eu de grandes ambitions pour son fils, du même âge qu'Ismène, c'est-à-dire 25 ans. Il l'a impliqué dès son enfance dans son travail pour qu'il apprenne les rouages du monde politique. Hémon a grandi aux côtés de son père. En ce sens, Créon a su mieux jumeler ses rôles de parent et de politicien qu'Œdipe et Jocaste.

Les heures sont lourdes et s'écoulent lentement. Alors que Jocaste se vide de ses larmes, Ismène s'occupe tant bien que mal de la maison. Elle n'a pas envie d'aller voir ce que sa sœur fabrique dans le cabanon depuis l'annonce de Créon. Antigone rentre au coucher du soleil. Elle mange le repas qu'Ismène a préparé. Elle mange froid et seule. Bien que l'appétit lui manque, Antigone vide son assiette. Elle a besoin de force pour le lendemain. Quand elle a terminé, elle traverse le salon pour retourner à sa chambre avec ses longs cheveux noirs et raides qui lui cachent le visage. Ismène, assise avec Jocaste, l'interpelle.

- Comment va ta tête?
- Mieux.
- Qu'est-ce que tu nous prépares dans le cabanon?
- Rien. Je vais me coucher.

- Il est encore tôt, ce n'est pas dans tes habitudes.
- Je m'en fous.
- Bonne nuit.
- Ouais.

Antigone n'a pas regardé sa sœur dans les yeux. Ismène s'inquiète. Elle la connaît. Elle a peur que la colère et le deuil lui fassent commettre un geste qu'elle regrettera.

Aux petites heures du matin, alors qu'Ismène et Jocaste dorment encore à poings fermés, Antigone sort en catimini de la maison.

III

Il est dix heures, Créon s'avance sur le podium installé à l'extérieur de son cabinet. La conférence de presse va commencer. Ismène et Jocaste attendent nerveusement l'annonce du Premier ministre. En se levant, elles ont trouvé un papier sur la table, signé de la main d'Antigone : *Je suis partie chez Hémon*. La voiture de Jocaste n'est plus dans l'entrée. Elles n'en parlent pas, mais elles en veulent à Antigone d'être allée rendre visite à son amoureux à ce moment si critique. Elle aurait dû rester avec elles pour entendre la déclaration qui décidera du sort de deux hommes qui leur étaient très chers. Les deux femmes recentrent d'un coup leur attention sur la télévision. Créon prend la parole.

« Hier, nous avons été témoins de la violence excessive dont sont capables les Carrés rouges. Je tiens à rendre personnellement hommage aux nombreux policiers blessés dans l'exercice de leurs fonctions. Ayons une pensée particulière pour trois d'entre eux qui reposent toujours dans un état critique. Ils ont mis leur intégrité physique en péril pour préserver l'ordre dans les rues de la métropole.

« Malheureusement, l'un de ces agents de la paix a perdu la vie dans l'affrontement d'hier : mon neveu, le commandant Étéocle. En défendant bravement l'accès au Palais des Congrès, il est mort en amenant avec lui dans la tombe, Polynice. En passant par-dessus le lien fraternel qui l'unissait à ce criminel, Étéocle a fait preuve d'un sens du devoir irréprochable. L'honneur guidait chacune de ses actions. Il possédait un cœur pur. Il est un exemple pour nous tous. Pour le remercier de son dévouement exceptionnel, mon gouvernement offrira des funérailles nationales au commandant Étéocle. Tous les citoyens sont invités à venir rendre un dernier hommage à ce grand homme qui a fait le sacrifice ultime pour défendre son pays.

« Ce commandant de police promis à un avenir brillant nous a été volé trop tôt par son frère portant le carré rouge. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent sur la signification de ce symbole, nous ne serons pas bernés : nous savons tous qu'il représente la violence et l'intimidation. Mon gouvernement ne cédera jamais face à l'intimidation. La casse

et les perturbations doivent prendre fin. Pour rétablir la paix et l'ordre dans les rues de Montréal, je déclare, dès aujourd'hui, que tout rassemblement de plus de 50 personnes doit préalablement fournir son itinéraire à la police pour être considéré légal. Le port du masque, quel qu'il soit, est également interdit. Un citoyen honnête n'a pas de raison de se cacher le visage. Nous savons que la plupart des Carrés rouges sont en réalité des casseurs qui prennent la population en otage depuis plus de trois mois. Le mouvement doit cesser, les étudiants doivent retourner en classe et faire leur juste part en acceptant la hausse et leur place dans la société. C'est pourquoi la loi spéciale met également fin à la grève étudiante en réorganisant le calendrier scolaire et en interdisant à tout professeur et étudiant d'inciter à la grève. Les cours recommenceront à la fin de l'été dans toutes les institutions post-secondaires et ce même si certaines associations étudiantes s'entêtent encore à voter le boycott des cours.

Pour ce qui est de Polynice, qui a tué le brave Étéocle et qui complotait pour poser des gestes terroristes, son cadavre a été emporté ce matin par des officiers du Service de Sécurité pour l'enterrer dans un endroit qui demeurera secret. Aucune pierre tombale, aucun signe, aucune marque ne permettra d'identifier le lieu où se trouve le corps. Toute représentation de Polynice est interdite. Il est interdit également de le pleurer publiquement, sous peine d'amende, voire d'emprisonnement dans certains cas. Notre tristesse et notre sympathie doivent être dirigées vers Étéocle, le commandant qui nous a tous défendus. »

Les journalistes lèvent la main d'un seul coup, espérant qu'on leur accorde un tour de parole. Créon en désigne une première.

- Sous quels motifs Polynice est-il accusé de terrorisme?

Le Premier ministre la fixe d'un regard déterminé.

- Le Service de Sécurité a fouillé son appartement hier dans la journée après la nouvelle de sa mort. Les agents ont trouvé des documents et du matériel qui prouvent hors de tout doute que le carré rouge complotait contre le gouvernement et préparait un attentat.
- Quel type de matériel?

- Je ne peux divulguer les détails pour ne pas nuire à l'enquête.

Créon pointe un deuxième journaliste.

- Vos mesures semblent drastiques, jamais quelqu'un ne s'est vu refuser une tombe de cette manière. Qu'est-ce que vous dites aux gens qui critiqueront votre décision?
- Il s'agit là de mesures inhabituelles en effet, mais la situation elle-même est hors de l'ordinaire. Nous devons affronter l'exceptionnel par de l'exceptionnel. Polynice, en agissant de la sorte, ne nous a pas laissé le choix.

En parfait contrôle, Créon désigne une troisième journaliste du doigt.

- Qu'arrivera-t-il si quelqu'un découvre le site d'enfouissement et fait une tombe commémorative à Polynice?

Créon prend une grande inspiration en appuyant ses mains sur le lutrin, même si sa prestance laisse croire qu'il n'a besoin d'aucun appui pour affronter les interrogations de la presse.

- Tout contrevenant qui poserait un geste de remémoration à son égard s'affirmera partisan de la terreur et de la violence, se déclarant ainsi lui-même terroriste. La sentence pour ce chef d'accusation est l'emprisonnement à perpétuité.
- Parce qu'il rendrait hommage à quelqu'un qui a manifesté contre vous?
- Tout citoyen a le droit de manifester pacifiquement. Ce n'est pas ce qu'a fait Polynice. Je vous rappelle que si Étéocle ne l'avait pas arrêté, il aurait perpétré un attentat. Le Service de Sécurité vous dévoilera les preuves obtenues lorsque l'enquête sera complétée.

Le Premier ministre paraît toujours aussi imperturbable tandis qu'il pointe un quatrième journaliste.

Ismène se tourne vers sa mère qui tient sa tête entre ses mains et pleure à chaudes larmes. Ismène veut la prendre dans ses bras, mais Jocaste se lève d'un bond et se dirige vers l'étagère où se trouvent les chandelles et les photos. D'un coup de main, elle met à plat la photo de Polynice, face vers le bas.

- Qu'est-ce que tu fais?
- Toute représentation de lui est interdite.
- Je ne crois pas que Créon te mette en prison parce que tu possèdes une photo de ton fils chez toi.
- Mais comme ça, dans le salon, au-dessus de la télévision, avec des chandelles, c'est pratiquement comme si je le pleurais en public.
- Maman, s'exclame Ismène les larmes aux yeux, réfléchis un peu. Ton frère ne va pas t'emprisonner parce que tu rends hommage à ton fils dans ta propre maison.
- C'est la loi. Tu l'as entendu comme moi. Il est le chef maintenant, nous devons lui obéir.
- Maman, c'est ridicule.
- Je sais, mais ce n'est plus moi qui fais les lois.

Ismène se lève et tente de replacer la photo de Polynice, mais Jocaste l'en empêche et lui crie d'arrêter. Elle se résigne à grand peine. La dépression de sa mère commence à peser lourdement sur les nerfs d'Ismène. Elle fait régulièrement des concessions dans l'espoir que Jocaste prenne du mieux, mais aucun de ses gestes ne semble aider à la guérison.

- Laisse au moins les deux chandelles. Nous serons les seules à savoir ce qu'elles représentent.

Jocaste fixe le sol. Quelques secondes s'écoulent dans un silence confus. Elle hoche péniblement de la tête. Quelque peu apaisée par cette mince victoire, Ismène la serre dans ses bras. Elle ne peut toutefois s'empêcher de penser que sa mère n'est plus la politicienne fonceuse d'autrefois ni la femme forte qu'elle voyait à la télévision durant sa jeunesse.

Dans les heures qui suivent, convaincue qu'elle n'est pas réellement avec Hémon, Ismène tente d'appeler sa sœur à de multiples reprises, mais sans succès. Elle rage. Antigone devrait être à la maison pour s'occuper de leur mère, mais son esprit rebelle la rend souvent égoïste. Elle ne peut s'empêcher de se faire du mauvais sang.

Depuis la veille, elle a l'intuition que sa sœur est sur le point de commettre une bêtise. Les nombreux appels sans réponses des dernières heures accentuent son pressentiment. Elle espère seulement qu'Antigone ne s'est pas mise dans le pétrin.

Très tôt le matin, trop tôt pour le soleil et plusieurs heures avant l'annonce du Premier ministre, Antigone stationne la voiture de sa mère près du Palais des Congrès. L'air de cette fin de printemps est humide. La rosée se dépose timidement autour du bâtiment du centre-ville, qui semble encore porter les traces de l'affrontement de la veille. Antigone sort son vélo de la valise. Une filature en bicyclette sera plus discrète qu'en voiture. Elle attend. Une voiture noire aux vitres teintées se trouve devant le quai de chargement servant aux livraisons de marchandises. Elle sait que si le corps de Polynice doit sortir de l'immeuble, ce sera par cette porte et que c'est indubitablement dans ce véhicule qu'il sera transporté.

Antigone connaît Créon mieux que ses frères et sœur, elle entretient une relation avec son fils depuis bientôt un an et demi. Elle commence à saisir sa manière d'agir. Il faut dire que la veille, elle a appelé Hémon pour lui soutirer quelques informations. En jouant sur les cordes sensibles de son amoureux, elle a pu apprendre que son père avait l'intention d'amener le corps de Polynice dans un endroit qui sera gardé secret du public. Antigone a déduit le reste toute seule.

Elle attend. Une heure avant que le soleil ne fasse son apparition, pour profiter des derniers instants de noirceur, trois hommes vêtus d'uniformes noirs sortent de l'immeuble en transportant ce qui ressemble à une silhouette enroulée dans un drap, noir lui aussi. L'un des hommes ouvre la valise de la voiture et les deux autres y déposent le corps. Antigone espérait qu'ils agissent avant le jour, puisque la noirceur la dissimule elle aussi. Les hommes montent dans la voiture et se mettent en route. Antigone commence à pédaler. Avec les temps morts qu'offrent les feux rouges du centre-ville, elle réussit toujours à rattraper la voiture noire. Elle se faufile parfois à travers les ruelles pour ne pas être vue. La voiture roule pendant un long moment, Antigone pédale avec férocité pour garder la cadence, surtout dans la longue pente ascendante qu'emprunte

la voiture sur l'avenue du Parc. Pas tout à fait guérie de sa commotion cérébrale, elle commence à se sentir étourdie. Mais les entraînements auxquels l'a soumise Étéocle ont endurci son corps et sa détermination. Elle redouble d'efforts pour poursuivre sa filature. Ses yeux bruns perçants restent fixés sur l'objectif. Une fois sur le boulevard du Mont-Royal, Antigone devine où les trois hommes se dirigent. Ils ne sont plus loin.

La voiture s'arrête en bordure du cimetière Notre-Dame-des-Neiges. Créon a dû se dire que le lieu le moins suspect pour disposer d'un corps était un endroit où les cadavres sont nombreux. Un trou dans la terre de plus n'attirerait pas les soupçons des passants. Les trois hommes en noir se mettent à l'ouvrage. Ils creusent à côté d'un arbre élancé, un peu à l'image de Polynice. Quand ils jugent le trou assez profond, ils y balancent le corps. Aucun rite, aucun discours ni hommage, si ce n'est de l'arbre reflétant la stature du défunt, les trois hommes recouvrent nonchalamment le corps de terre. Ils ont pris soin de garder la tourbe intacte pour pouvoir la replacer à la fin, et ainsi dissimuler la terre retournée. Antigone prend une photo de l'endroit au cas où sa mémoire commotionnée lui ferait défaut. Elle prend le premier taxi qu'elle croise, met son vélo dans la valise et lui demande de la déposer au Palais des Congrès. Une fois à destination, elle prend la voiture de sa mère et se dirige vers le cimetière où Créon a voulu faire disparaître Polynice.

Finalement, la photo ne lui aura pas été nécessaire, elle se souvient précisément sous quel arbre on a disposé du corps de son frère. Comme elle s'en doutait, Créon n'a pas posté d'hommes au cimetière, cela aurait été suspect. Dans la valise de la voiture, à côté de son vélo, se trouvent une pelle, une échelle rétractable et une corde. Peu de temps après qu'Antigone ait commencé à creuser, les rayons du soleil ont commencé à chasser la noirceur qui l'abritait plus tôt. Sa tête tourne encore, mais ses muscles continuent le travail. Pas question d'abandonner. Elle aperçoit le drap noir dans lequel est enveloppé Polynice. La jeune fille attache la corde autour du corps pour le hisser plus aisément hors du profond trou. Elle monte les barreaux de l'échelle et, de retour sur la tourbe, elle tire la corde. Antigone remercie secrètement Étéocle de l'avoir autant poussée physiquement, lui qui ragerait sûrement de savoir qu'il a indirectement aidé

son frère ennemi. La grande force d'Antigone lui permet de soulever le cadavre et de le déposer sur la banquette arrière de la voiture. Elle le recouvre avec des couvertures supplémentaires pour le camoufler.

Antigone reprend la direction de la banlieue. Le trafic du matin n'est pas encore à son plus fort. Elle ne retourne pas tout de suite à la maison familiale. Elle roule dans les rues du quartier en évitant de trop s'approcher de la maison. Son téléphone est fermé, aucun appel ne pourra la déranger. Elle en profite pour s'abreuver et grignoter un peu.

En ce début d'après-midi, le Policier est en marche vers le cimetière avec deux de ses acolytes. Il a reçu une promotion après la bataille. Il a été filmé en train de matraquer féroce­ment les manifestants devant lui, tout en bloquant adroitement leurs répliques. Vers la fin de la vidéo, on voit un Carré rouge s'effondrer, terrassé par un coup précis sur la tempe. Créon ne voulait pas laisser passer une occasion de récompenser un tel dévouement. On salue maintenant le Policier sous le titre de sergent. Le Premier ministre l'a personnellement chargé de patrouiller aux abords du cimetière pour s'assurer que tout soit en ordre. Poster des hommes à côté de l'arbre aurait tôt fait d'attirer l'attention. Au lieu de cela, le sergent et ses hommes doivent passer une fois aux trois heures. Fier de ses nouveaux galons, le Policier sourit en s'attelant à cette tâche honorifique. Mais, sa joie est de courte durée. Arrivés à proximité de l'arbre, les trois policiers voient un trou béant. Le corps n'est plus là.

- Le corps a été volé. Qu'est-ce qu'on fait?
- On va se faire engueuler.
- Merde, merde, merde.
- Comment ils ont su que c'était ici?
- Voyons donc, voyons donc!
- Même nous, on ne le savait pas avant que le Premier ministre nous le dise.
- Il ne va pas être content.
- On va perdre nos jobs.

Le sergent, qui a beaucoup appris du calme exemplaire d'Étéocle, ramène ses hommes à l'ordre.

- Reprenez vos esprits, les gars. Ce n'est pas le temps de paniquer. Nous allons rapporter personnellement l'incident au Premier ministre pour éviter l'ébruitement.

Quand Créon apprend la nouvelle, il reste de glace. Les trois policiers sont nerveux, seul le sergent ne le laisse pas paraître. Ils se demandent comment il va réagir. Est-ce qu'il les punira pour avoir été des messagers de mauvaise fortune? Les quatre secondes de silence qu'il laisse planer représentent une éternité pour les policiers.

- Vous avez bien fait de venir me voir directement. Amenez-moi une voiture. Vous serez mon escorte pour éviter de mettre plus de gens au courant. Envoyez les trois hommes qui ont enfoui Polynice ce matin remplir le trou dans le cimetière.
- Où allons-nous, M. le Premier ministre?
- En banlieue.

IV

Les coups sur la porte résonnent. Ismène va répondre. Son cœur saute trois battements en voyant les policiers devant elle. Elle craint pour Antigone. Son cœur se remet à battre quand Créon s'avance entre les trois hommes et demande à voir Jocaste. Ismène appelle sa mère qui arrive lentement.

- Créon? Qu'est-ce que tu fais ici?
- Je peux entrer?

Jocaste l'invite à s'asseoir dans le salon, pendant que les trois policiers demeurent dans le portique. Leur présence rend Ismène mal à l'aise.

- Où est le corps de Polynice?
- Ce devrait être à moi de te poser cette question.
- Cet avant-midi, l'endroit où était enfoui Polynice a été saccagé. Le sol a été recreusé et le corps, emporté. Tu vas me dire que tu n'as rien à voir là-dedans?
- Absolument pas! Comment oses-tu m'accuser de transgresser la loi, moi qui ai toujours servi le pays?
- Respire, ma sœur, dit Créon en déposant une main sur l'épaule de Jocaste.
- Tu pourrais faire preuve d'un peu de compassion. Il n'y a aucune caméra ici. Tu parles d'enfouissement. C'est l'endroit où reposait mon fils.
- Polynice a agi en terroriste. Il ne m'a pas laissé le choix. Il faut ramener l'ordre.
- Ne m'en parle pas ici, pas dans ma maison. Le cabinet est de l'autre côté du fleuve.
- Si ce n'est pas toi, qui a pu prendre le corps?

Ismène qui se tait depuis le début de la conversation connaît la réponse. La colère a fait perdre la tête à sa sœur. Créon, comme s'il percevait la soudaine nervosité d'Ismène, se tourne vers elle pour ensuite balayer la pièce du regard.

- Où est Antigone?
- Elle est avec Hémon, s'empresse de dire Ismène avant que sa mère sous le choc n'incrimine sa fille.

- Ça m'étonnerait. Il a passé la journée au cabinet. Je l'aurais vue si elle avait été avec lui.
- Elle est peut-être restée dans les quartiers d'Hémon toute la journée. Elle ressent encore les symptômes de sa commotion cérébrale.
- Commotion qu'elle a eue en défiant les autorités.

Ismène fixe le sol. Elle ignore quoi répondre. Elle sait qu'il a raison.

- Ne me cachez rien. Si jamais elle vous contacte, veuillez m'en informer immédiatement. Nous devons trouver qui a enfreint la loi spéciale. Sans le respect de la loi, le pays est voué au désordre.

Là-dessus, Créon se lève et rejoint ses hommes dans le portique. Il salue sa sœur et sa nièce avant de quitter la maison. Il dit aux deux policiers de monter dans la voiture et se tourne ensuite vers le sergent : « C'est la jeune, j'en suis sûr. Elle va revenir avec le corps. Laisse-la se compromettre et ensuite, appelle des renforts pour l'arrêter. Je compte sur toi. Ne me déçois pas. »

À minuit, alors que pratiquement tout le voisinage est au lit, la voiture de Jocaste se gare devant la maison, les phares éteints. Antigone traîne le cadavre de son frère jusque dans la cour arrière. Elle creuse rapidement un trou d'à peine cinquante centimètres de profond. Avec pour seule clarté celle du quart de lune, elle y dépose le cercueil qu'elle a fabriqué la veille. À bout de souffle, elle s'agenouille à côté du corps de Polynice. Le rythme de son cœur accélère encore davantage, lui causant des étourdissements supplémentaires. Elle s'apprête à retirer le drap. Elle verra le visage de son frère pour la première fois depuis la mutilation qui lui a ôté la vie. Elle ignore à quoi ressemble un cadavre qui a connu la guerre. Elle tremble à l'idée de ne pas reconnaître son grand frère, cet homme qui l'a émerveillée, guidée et émue. Elle desserre les cordes qui retiennent le drap. Une expiration lourde de stress s'échappe de ses poumons. Elle a le souffle coupé. Il n'a plus toutes ses dents. Sa peau est fendue à plusieurs endroits. Sa joue gauche a reçu tellement de coups qu'elle est déchirée, on voit un bout d'os. Antigone ferme les yeux et pleure. Elle essaie de se le remémorer beau, éloquent, elle

veut chasser cette vision cauchemardesque, tandis que ses larmes tombent sur le crâne fendu de son frère.

Antigone se ressaisit rapidement. Elle doit terminer sa tâche avant que quelqu'un ne la découvre. Elle essuie ses larmes d'un revers de manche encore plein de terre. Elle agrippe Polynice et le tire jusque dans le cercueil ouvert. Elle prend le temps de déposer un dernier baiser et une dernière larme sur le front de celui qui l'a tant inspirée. Elle referme le cercueil et le recouvre de terre avant de retourner dans le cabanon pour ramener ce qui servira de pierre tombale, soit un demi-cercle en bois tenu par un piquet. À coups de marteau, elle enfonce le bout de bois dans la terre pour marquer la sépulture de Polynice. Elle tente de faire le moins de bruit possible pour éviter d'éveiller ceux qui dorment d'un sommeil léger, mais ce n'est pas chose facile, le bruit sec du métal sur le bois résonne loin.

Antigone, trempée de sueurs, recouverte de terre, se relève avec un sentiment de devoir accompli. Elle contemple l'épithaphe où on peut lire « *Ici, est remémoré le grand Polynice. Frère de trois, fils de deux, ami de plusieurs. Meneur d'hommes et de femmes jamais assujettis* ».

La porte-fenêtre s'ouvre derrière elle.

- Antigone, qu'as-tu fait?
- Ce qu'il fallait.
- C'est contre la loi! Créon l'a annoncé aujourd'hui. Polynice préparait un attentat! Il a tué son propre frère policier, Antigone!
- Tu sais aussi bien que moi que c'est faux. Il n'était pas un terroriste. Et ils se sont entretués. Les deux ont commis l'irréparable, même si Créon ne veut accuser que Polynice. Si Étéocle a droit à de réelles funérailles, Polynice aussi.
- Ce que tu viens de faire est criminel! Ils vont... Ils vont te...
- Ils vont m'enfermer pour la vie. Qu'ils viennent me chercher, je m'en fous.

Ismène qui n'en croyait pas ses yeux n'en croit pas ses oreilles à présent. Tout se bouscule dans sa tête, l'image des policiers dans le jardin, d'Antigone arrêtée, de Jocaste en pleurs. L'image de sa sœur qui accumule les rides, seule, au fond d'une cellule.

- Il n'est pas trop tard. On peut encore bouger le corps, faire disparaître la planche.
- Non! Polynice restera ici. Tout le monde doit savoir qu'il a reçu une sépulture à l'endroit même où il a grandi.
- Tu es folle! Il faut que tu puisses vivre ta vie! Il faut garder le silence.
- Le silence des gens à genoux. Non, Ismène. Je refuse ce silence.

Pendant qu'Ismène tente de ramener Antigone à la raison, deux auto-patrouilles rejoignent la voiture du Policier. Cinq colosses en uniformes noirs marchent vers la cour arrière de la maison. Ils débarquent en trombe sur la pelouse, menaçant les sœurs avec leurs matraques. Ils leur ordonnent de se mettre à genoux, les mains dans les airs. L'un d'eux pointe un fusil de balles en caoutchouc sur Antigone, au cas où elle ne coopérerait pas. Dans le chaos de cris et d'invectives qui s'ensuit, les lumières du voisinage s'allument. Les visages se collent aux fenêtres pour chercher la source de tout ce bruit. Jocaste, même sous l'effet des somnifères, se réveille. Elle descend les escaliers en catastrophe. Elle s'affole en voyant ses deux filles au sol, Ismène d'un côté surveillée par un seul policier, et Antigone de l'autre, immobilisée par quatre lourds genoux pendant que le Policier lui passe des menottes aux poignets.

Jocaste pleure, s'énerve, crie. Ismène tente de la calmer, mais elle fonce vers le Policier pour l'implorer de laisser partir sa fille. Elle est arrêtée par le canon du fusil à quelques centimètres de son visage.

- Recule!

Jocaste s'effondre. Elle martèle le sol. C'est alors qu'elle remarque pour la première fois la terre retournée. Elle voit la tombe. Pendant une seconde, ses larmes cessent, une étincelle s'installe dans son regard à l'idée d'avoir retrouvé son fils. Ismène l'a vue. Pendant un court moment, dans le regard de Jocaste, elle a perçu la fierté d'une mère envers sa plus jeune fille. L'ancienne politicienne aurait argumenté contre le geste, mais la mère endeuillée désirerait embrasser Antigone et la remercier. Mais ce moment se transforme rapidement en souvenir. Jocaste recommence à crier pendant que sa plus jeune fille est emmenée par les forces de l'ordre.

Le Policier entraîne Antigone devant Créon. Ses hommes entourent la criminelle, tandis qu'il ouvre la marche. Créon leur ordonne de détacher les mains de la jeune fille et de les laisser seuls. Le Policier obéit, même s'il a envie de rester pour comprendre. Tout le long du trajet entre la banlieue et le cabinet, il s'est questionné. Quand ses hommes et lui l'ont arrêtée, elle ne s'est pas débattue. Elle n'a offert aucune résistance alors qu'il lui passait les menottes. Si elle connaissait l'endroit où était enterré le cadavre, pourquoi n'a-t-elle pas seulement déposé sa planche commémorative là-bas? Personne n'aurait su qui a commis le crime. Elle aurait pu revenir régulièrement déposer une nouvelle planche. Le Policier se dit qu'elle n'est pas sotte au point d'imaginer que la sépulture sera laissée intacte. Le Premier ministre a interdit toute remémoration. Des policiers déterrent le corps en ce moment même pour l'amener ailleurs. Mais elle a préféré ramener le cadavre de son frère chez elle en éparpillant des indices partout. Elle aurait dû le laisser dans le cimetière. C'est là qu'il aurait reposé de toute manière si on lui avait permis une réelle sépulture. Où est la différence? En plus, elle n'a même pas rempli le trou avant de partir. C'est comme si elle cherchait à se faire attraper. Pourquoi a-t-elle agi ainsi?

Le Policier fait signe à ses hommes et d'un seul pas, ils quittent la pièce. La porte se referme. Créon est seul avec Antigone dans l'énorme cabinet où les décisions gouvernementales se prennent. Créon se lève et va se poster de l'autre côté de son bureau, debout. Il ne veut aucun meuble entre Antigone et lui.

- Est-ce qu'Hémon est au courant?
- Il se doute de quelque chose. Mais pour cette nuit, il le sait seulement si tu le lui as dit.
- Tu tutoies ton Premier ministre?
- Je tutoie mon oncle.
- Qu'est-ce que tu essaies de prouver?

- Tu crois vraiment que je vais répondre à ce genre de questions? Tu cherches juste à me faire parler pour récupérer mes paroles à ton avantage.
- Arrête. Je veux simplement savoir pourquoi. Descends de tes grands chevaux. Nous sommes entre nous. Tu l'as dit toi-même, tu ne parles pas à ton Premier ministre, mais à ton oncle.

Ces paroles semblent déstabiliser Antigone qui laisse tomber son masque de froideur. Elle cesse de combattre les étourdissements pendant quelques secondes. Elle fait deux pas pour franchir le fossé qui la sépare de Créon. D'un coup, elle passe ses bras autour de lui, appuie sa tête sur son torse et se met à pleurer. Créon, tranquillement, lui entoure les épaules et lui caresse la tête. Elle sanglote dans un silence presque parfait. Malgré toutes leurs différences, ils s'aiment. Ils ne l'avoueront jamais, mais la relation amoureuse entre Antigone et Hémon les a rapprochés. Ils ont appris à se connaître à travers les paroles d'un être qu'ils chérissent tous les deux. Après quelques instants à chercher le réconfort dans les bras d'un parent, Antigone se redresse et essuie ses joues. Les cernes sont bien en évidence sous ses yeux rouges. Elle ne cherche pas à les cacher. Créon est ébranlé. Il met son orgueil de côté. Ce n'est pas dans ses habitudes.

- Si tu reconnaissais publiquement tes torts et que tu affirmais avoir agi par compassion et non pour défier le gouvernement, je pourrais faire croire à un geste d'empathie et ainsi te détacher de l'accusation de terrorisme. Tu serais punie tout de même, mais tu éviterais la prison à perpétuité.

Antigone le dévisage, ignorant si la proposition est sérieuse ou non. Créon a l'air sincère.

- Pourquoi tu ferais cela?
- Pour Hémon.

Antigone hésite. Créon doit réellement aimer son fils pour faire une telle offre à une rebelle. Elle reprend ses esprits.

- Non. Ce n'est qu'une illusion de choix que tu me proposes. La faute est dans la loi, pas dans le geste. C'est elle que tu dois révoquer, pas mon accusation. Je

n'ai jamais été une terroriste. Je n'ai pas de torts à reconnaître et comme Polynice, j'affirmerai haut et fort avoir défié l'autorité d'un Premier ministre dont je ne reconnais pas la légitimité.

- Ma légitimité? J'ai été élu. La population m'a choisi.
- La majorité n'a pas voté pour toi. Tes actions sont dignes d'un tyran, pas d'un dirigeant élu.

Créon est piqué au vif. Le fossé se réinstalle entre la Carré rouge et le Premier ministre. Le doute disparaît de l'esprit de Créon, même s'il aurait aimé qu'elle accepte.

- Alors. tu seras emprisonnée, comme la loi le stipule. Tu es si jeune, tu as tant de choses à vivre. Tu aurais dû laisser ce genre de choses aux gens comme nous.

Antigone a le sang qui lui monte à la tête, les étourdissements s'accroissent.

- Arrête avec ta morale! C'est parce que je suis jeune que je peux commettre un geste pareil. Je n'ai aucune restriction, pas de responsabilités. Je n'ai pas d'hypothèque, pas de famille qui dépend de moi, pas d'emploi qui gruge toute mon énergie. Tout ce que les étudiants et moi-même possédons, c'est notre jeunesse et la fougue qui vient avec. On peut l'utiliser pour faire bouger les choses, pour changer le fonctionnement de la société. Ce sera trop tard le jour où nous aurons le pied dans l'engrenage du système.
- Tu pourras peut-être tromper les autres en leur faisant croire à un geste révolutionnaire, mais pas moi. Tu voulais juste désobéir comme tu l'as toujours fait, par esprit de défi. Tu ne portes pas de rouge.
- Le rouge, il est dans mes veines.
- Étéocle a saigné rouge au même titre que Polynice.

La réplique saisit Antigone dont l'épuisement commence à avoir raison. Un malaise la force à s'asseoir sur le plancher, la tête entre les mains. Créon s'avance, pose un genou au sol et s'approche pour la soutenir. Elle le repousse d'un geste faible.

- Pourquoi lui et pas Étéocle?
- Tu t'es déjà occupé d'Étéocle. Sa réputation n'a pas été entachée. Il sera pleuré et remémoré.

- Oui, mais pas par toi. Tu seras derrière les barreaux pendant les funérailles.
- La première ligne ne possède pas toujours le meilleur point de vue.
- Tu seras loin, très loin de la première ligne cette fois-ci. C'était ton frère aussi, Antigone.
- Justement, il était mon frère. Je ne serai jamais loin de lui.
- Tu aurais dû laisser la prison à ceux qui en ont plus derrière eux que devant.
- Tu as raison. C'est ce que l'on fait en temps de paix. Mais la situation actuelle ne ressemble en rien à la paix, n'est-ce pas?
- Tu tiens beaucoup de ton père.
- Oui, mais il ne m'a pas tout appris. Il m'a montré la paix et toi, tu me montres la guerre. Je peux voir les deux côtés de la médaille maintenant.
- Ne me parle pas de la paix sociale de ton père. Les gestes de perturbation étaient rares, mais le déficit ne cessait d'augmenter. La crise économique est mondiale. Le Québec n'y fait pas exception. Il faut l'affronter avec discernement. Ton père en était incapable, tes frères n'auraient pas fait mieux.
- Tu n'as pas le droit de parler d'eux ainsi. Tu les as tués tous les deux.
- Non. Ils ont fait leur choix. Comme toi.

Malgré sa grande force physique, Antigone est trop étourdie pour rétorquer à cet argument. Cependant, elle refuse d'abandonner la partie.

- Depuis que je suis au pouvoir, les finances publiques s'équilibrent.
- Peut-être, mais ça n'aide que toi et les mieux nantis. Ce sont toujours les mêmes qui gagnent et qui s'enrichissent sur notre dos. Nous voyons plus loin que l'aspect économique des 1625\$. Cette hausse est faite pour bloquer nos possibilités et donc notre capacité d'action. Les amis que tu sers veulent nous empêcher d'avoir un futur décent en nous révoquant le droit d'accès à l'éducation.
- Ne me fais pas rire. Tu viens d'une famille aisée et travaillante, tu as toujours eu toutes les possibilités. Pour ce qui est de tes amis Carrés rouges, ils s'empêchent eux-mêmes d'aller à l'école en votant le boycott des cours.

- Ne me dissocie pas d'eux. Et c'est ta politique de hausse qui nous a poussés à voter la grève, à manifester, à nous opposer aux policiers et à la loi. C'est ta loi immorale qui m'a forcée à enterrer Polynice. Ne te déresponsabilise pas.
- C'est plutôt toi qui devrais assumer tes actions. Surtout avec l'opportunité que je viens de t'offrir. Ne blâme pas les autres pour tes torts.
- J'assume ce que j'ai fait. C'est toi qui refuses de voir que ce sont tes politiques qui m'y ont poussée.
- N'inverse pas la cause et l'effet.
- D'accord, tu veux savoir pourquoi Polynice? Parce que je connais son appartement comme le fond de ma poche, il n'y avait aucun document ni matériel qui pouvait laisser croire à un attentat. Tu as fabriqué ces preuves pour justifier tes politiques. Mon frère n'est pas un terroriste, j'en suis convaincue.
- Tu te trompes. Tu entretiens un dévouement aveugle envers lui, fais attention. Tu l'idolâtres et lui pardonnes tout. Nous avons les preuves.
- Je ne te croirai jamais. C'est toi qui es aveugle. Même sans tes accusations mensongères, je l'aurais supporté. Tu veux savoir pourquoi? Parce que tes lois ont pour but de nous faire taire, parce que la société veut qu'on se taise et lui n'aurait jamais cessé de crier. C'est là que repose son réel crime à tes yeux.
- Il gueulait, c'est certain, mais il a toujours gueulé pour son propre compte.
- C'est faux! Notre mouvement, celui-là même qu'il dirigeait, a toujours dépassé nos propres personnes! Les abus de pouvoir dont tu fais preuve, la grande répression policière et les injonctions qui en découlent nous poussent à continuer. Nous savons que nous dérangeons l'ordre établi avec nos perturbations quotidiennes, sinon vous ne nous frapperiez pas aussi fort.
- C'est plutôt la population que vous dérangez. Ce que les gens voient, ce sont de jeunes adultes indisciplinés qui bloquent des ponts, qui créent des bouchons de circulation, qui occupent des bâtiments gouvernementaux en traumatisant des employés et qui brisent des vitrines. Les gens à la maison ne voient pas un mouvement pour le peuple, mais plutôt qui nuit au peuple.

- Nous nous fichons de l'opinion populaire, nous savons que nous avons raison. Nous préservons ce qu'il reste de démocratie.
- Croire détenir la seule vérité est loin d'être démocratique. Cela tient du fanatisme. C'est très dangereux, le terrorisme s'en abreuve. Tu l'aurais appris si tu avais continué à aller à l'école au lieu de sortir dans la rue.
- J'apprends beaucoup dans cette grève, des choses que les bancs d'école auxquels tu veux qu'on colle sans rien dire n'auraient pas pu m'apprendre.
- Comme te préparer à passer le restant de tes jours en prison?

Le regard d'Antigone se brouille. Son corps tremble. Sa voix perd de sa force.

- Il le fallait. Tu restreins l'accès à l'éducation, tu veux nous enlever le droit de manifester, tu balises notre liberté d'expression. Tu détruis le Québec. Je n'allais pas, en plus, te laisser m'empêcher d'honorer le cadavre de mon frère. C'est immoral ce que tu fais.
- Tu ne peux pas être assez naïve pour croire que la tombe que tu as faite restera intacte.
- Peu importe, elle a existé. Comme notre grève, elle est déjà historique. Beaucoup de voisins l'ont vue grâce à l'intervention de tes policiers.
- Tes accusations te rendent aveugle à la dureté de la réalité. Cette loi ramènera l'ordre et la paix. Elle servira d'abord et avant tout le peuple. Mais c'était contre ta nature d'écouter les directives et conseils d'une autorité, quelle qu'elle soit.
- Cet ordre n'aurait été profitable qu'à toi et à ceux que tu sers.
- Les gens que je sers, vraiment? Je suis Premier ministre. Tu tires sur tout ce qui bouge sans avoir d'arguments fondés. Je n'encouragerai jamais la violence qui mène à la mort et aux blessures, contrairement à ce que tu crois. La barbarie d'hier ne se reproduira plus avec l'application de la loi spéciale. Explique-moi comment une telle situation ne servira que moi.
- Ton règne serait assuré.
- Tu aurais pu participer à la restructuration du pays plus tard aux côtés d'Hémon. Avec la famille dont tu viens, la hausse ne t'aurait jamais affectée. Je suis désolé

que tu doives aller en prison, mais la loi est la même pour tous. Personne ne peut s'élever au-dessus d'elle, peu importe son statut à l'intérieur de la société. J'aurais aimé qu'il en soit autrement, que pour une fois, tu délaisses ton caractère de rebelle qui cherche toujours de nouvelles excuses pour faire du grabuge, et qu'ainsi, tu puisses vivre ta vie.

- Ça n'a jamais été une question de « moi », mais bien de « nous ».

Les forces d'Antigone l'abandonnent. Créon appelle les policiers pour qu'ils l'emmenent à sa cellule. Alors que les policiers saisissent Antigone, Créon dit d'une voix basse mais ferme :

- Et tu crois vraiment que Polynice a joint le mouvement pour servir autre chose que sa propre personne?

VI

Les différentes associations étudiantes en grève n'ont pas laissé l'arrestation d'Antigone sans réponse. À peine deux jours plus tard, elles se sont réunies en assemblée générale pour décider d'un plan d'action à adopter. Certains grévistes veulent tout dénoncer, d'autres souhaitent plus de prudence après les morts devant le Palais des Congrès. Après des heures de débats, elles adoptent une motion dénonçant la loi spéciale, l'interdiction de commémoration, l'arrestation d'Antigone et l'accusation de terrorisme qui pèse sur elle. Elles annoncent également que pour s'y opposer, toute la population du Québec est invitée à une manifestation nationale au centre-ville de Montréal dès le lendemain. Ils veulent organiser une réponse rapide. C'est pourquoi, peu après la fin des assemblées, on voit circuler sur les médias sociaux des vidéos de Julien et d'autres Carrés rouges répétant les décisions prises et invitant le plus de gens possible à venir manifester.

Le lendemain, Julien a enfilé son armure de fortune recouverte de carrés rouges, ses lunettes de ski et son foulard. Il est au centre-ville, entouré de quelques milliers de ses camarades. Bien que beaucoup de gens se soient déplacés, il est déçu. Dans les rangs des grévistes, on murmure que certains de leurs proches n'ont pas osé venir à cause de la loi spéciale. Ils sont convaincus qu'ils seront arrêtés et incarcérés. Ou pire. Avant l'affrontement devant le Palais des Congrès, les gens avaient peur d'être blessés. Maintenant, ils ont peur de mourir. Près de quatre mille personnes ont tout de même bravé la loi et la peur pour se rassembler au centre-ville, à la Place Émilie-Gamelin. Malgré leur petit nombre, ceux qui sont présents ont le sentiment d'être au bon endroit. Ils ne se battent plus seulement pour bloquer la hausse depuis un moment déjà, mais depuis l'annonce de Créon, ils sont encore plus convaincus que leur grève dépasse le simple aspect économique des frais de scolarité. Ce sont les institutions démocratiques et la liberté d'expression qu'ils disent défendre maintenant. Pour eux, l'affrontement avec Créon et la police est idéologique : la conclusion décidera du type de société que

le Québec deviendra. Ils y croient dur comme fer. L'enjeu vaut la peine de mettre leur intégrité physique en danger.

Le ciel est annonciateur de la journée à venir. Tout est gris, les nuages sont bas, la pluie peut se mettre à tomber à tout moment. Alors que les organisateurs s'appêtent à annoncer le départ de la manifestation, on entend des bruits de pas cadencés. À tous les coins de rues autour de la Place, des uniformes noirs apparaissent. Des lignes serrées se forment partout, devant Archambault, la Place Dupuis, la Grande Bibliothèque et la gare d'autobus. L'escouade antiémeute entoure les étudiants. On ne sait pas à quoi s'attendre. Julien fait de son mieux pour calmer les gens autour de lui. Malgré leur conviction, les Carrés rouges ne sont pas assez nombreux pour espérer remporter un affrontement avec autant de policiers.

Le Policier s'avance devant les lignes de boucliers, un porte-voix à la main. Sa voix distordue se rend jusqu'aux manifestants.

- Votre rassemblement est illégal. Dispersez-vous maintenant ou vous serez considérés comme des criminels.

Les murmures des manifestants se transforment en panique. Devant la confusion qui gagne les rangs des Carrés rouges, une étudiante s'avance pour répondre au Policier.

- Non, monsieur, on ne fera pas ça!

Le visage de l'étudiante n'est pas connu des policiers. Ils s'en foutent. Elle parle pour l'ensemble des gens rassemblés ici. Ils la détestent déjà.

- Sers-toi de ta tête, jeune fille. Toi pis ta gang allez commettre un geste illégal si vous vous obstinez comme ça.
- C'est la loi qui est criminelle! Nous suivons l'exemple d'Antigone!
- Vous aurez été avertis.

Le Policier retourne derrière ses confrères et consœurs qui se mettent à avancer à l'unisson vers les Carrés rouges. Le rythme angoissant des bottes sur le pavé et des matraques sur les boucliers contraste avec l'harmonie des trompettes et des tambours qui se faisaient entendre quelques minutes plus tôt. Julien sait qu'ils ne pourront jamais

résister à la charge des policiers, présents par milliers. Tout va très vite, il n'a pas le temps de réfléchir. La jeune fille qui a répondu au Policier décide d'agir. Elle dépose sa pancarte au sol. Elle avance vers la ligne de policiers les bras en l'air, l'index et le majeur levés en signe de paix. Certains manifestants retrouvent un semblant de calme en voyant son geste. Ils espèrent que ça fonctionnera. Julien aussi, il ne veut pas être arrêté, ni blessé et certainement pas tué. Les gens rassemblés lèvent les doigts à leur tour.

La manifestante, à force d'avancer, se retrouve à quelques pas des policiers. Elle s'arrête, mais pas eux. La tension est palpable. Les Carrés rouges sont silencieux. Tous attendent de voir comment les policiers vont réagir. Le cœur de l'étudiante téméraire bat à tout rompre. Elle était présente lors de l'affrontement devant le Palais des Congrès. Elle sait de quoi la police d'État est capable. Les policiers crient d'une seule voix, en cadence avec le rythme de leurs matraques, « Bouge! Bouge! », mais l'étudiante ne cède pas de terrain. Posté derrière les premières lignes, le Policier plante ses yeux dans ceux de la jeune fille. Elle soutient son regard. Le Policier s'écrie « Maintenant! ». Le policier le plus près de l'étudiante écarte son bouclier et lui assène un violent coup de matraque sur la cuisse. Elle se plie de douleur. Un autre policier la projette au sol avec son bouclier. La première ligne avance d'un pas pour isoler l'étudiante affalée. Un policier de la deuxième ligne la tourne sur le ventre avant de lui écraser la nuque avec son genou. Le Policier met tout son poids sur son dos pour s'assurer qu'elle reste au sol pendant qu'il lui passe les menottes aux poignets. Elle se débat mais les policiers sont trop lourds. Elle implore ses camarades de l'aider, mais un autre policier appuie sur son visage près de son œil et de sa mâchoire pour que ses appels à l'aide se transforment en cris de douleurs dont elle ne peut rien espérer.

- Je t'avais dit de réfléchir.

En face, les Carrés rouges ravalent leur peur. On s'en est pris à l'une d'entre eux, l'heure n'est plus au doute. Les signes de paix disparaissent et les doigts deviennent des outils qui arrachent les cartons au bout des pancartes. Les manifestants ne gardent que les bâtons comme armes. Ils ajustent leurs lunettes et leurs foulards. Ils

s'apprêtent à venir en aide à leur camarade. Julien sait qu'ils n'y parviendront pas. Il n'y pense pas. Il attend la charge policière aux côtés de ses partenaires de contestation.

Certains demeurent en retrait, un téléphone à la main pour filmer l'affrontement. Ils ne s'approchent pas trop pour éviter qu'un coup de matraque détruise leurs images. Ils le font parce que, selon eux, les grands médias ratent les événements isolés témoignant de l'atmosphère réelle. Habituellement, c'est loin des coups qu'ils filment leurs camarades qui saignent, mais aujourd'hui, personne ne semble pouvoir y échapper.

Les lignes policières foncent d'un seul bloc. Des quatre côtés de la Place Émilie-Gamelin, l'étau se resserre. Les étudiants sentent que l'asphyxie approche. Julien est effrayé. Malgré la conviction de faire ce qui est juste, la peur s'empare de lui. De toute manière, même si son désir était de s'enfuir, il ne pourrait pas. Les policiers les entourent. Les grenades assourdissantes explosent au-dessus de la tête des Carrés rouges. Certains en sont étourdis et échappent leur bâton. Le poivre de Cayenne humidifie les foulards et les lunettes de ski. Ceux qui n'ont pas cette couche de protection crient, leurs yeux brûlent. Les détonations, la résonance des matraques sur les boucliers et les cris sèment le chaos. La panique gagne à nouveau les manifestants. On ne s'habitue jamais vraiment aux charges. On s'y prépare mieux de fois en fois, mais la peur possède la capacité de vous ramener cruellement à la réalité. Les manifestants toujours sur leurs pieds sont déjà moins nombreux que quelques minutes auparavant. Julien en fait partie, mais il sent qu'il ne pourra plus tenir très longtemps. Les policiers poussent, frappent, cognent. Plusieurs Carrés rouges sont projetés au sol et frappés par les bottes à cap d'acier des policiers. On leur menotte les poignets, les emporte plus loin et on reprend aussitôt l'affrontement. Le mot d'ordre dans les rangs policiers est de rétablir la paix en appliquant la loi. Alors, ils les arrêtent. Tous.

Les manifestants étouffent sous le poivre, les coups et les boucliers. Ils se défendent comme ils peuvent, mais le bois et les cris ont toujours fait long feu devant une machine de guerre bien huilée. Bientôt, ils seront tous menottés. Julien résiste autant que sa force le lui permet. Autour de lui, les manifestants gueulent des directives et des

insultes qui vont se perdre dans le tintamarre qui emplit la place. Il tente de tenir les policiers à distance en agitant son bâton, mais ils sont plus costauds que lui et leurs lignes sont hermétiques. La peur de mourir lui donne la force de pousser encore et encore avec son bâton pour les éloigner. Il ne parvient à refouler que quelques boucliers avant de recevoir un coup de matraque sur la cuisse. Julien ne veut pas tomber. Il se bat malgré la douleur. Il est atteint au bras, à l'estomac, mais il continue à repousser les policiers du mieux qu'il peut. Un coup sur la tempe. Julien s'effondre.

Tous les manifestants sont entassés dans des autobus de la STM réquisitionnés par le Service de Sécurité. 3469 détenus. L'affrontement est terminé depuis déjà quelques heures lorsque Julien se réveille. Il est étendu sur le plancher de l'autobus. Tout tourne autour de lui. Il tente de se rasseoir, mais une fille à ses côtés l'incite à y aller doucement.

- Tu es allongé depuis longtemps et ta plaie a beaucoup saigné.

Sa plaie? C'est vrai. Il se souvient de la douleur intense ressentie à la tempe juste avant le noir total. Son crâne le fait souffrir. En essayant d'y toucher, Julien découvre que ses mains sont attachées dans son dos, comme tous les autres détenus autour de lui. Ses mains sont bleues tellement les menottes sont serrées. L'étudiante à ses côtés l'aide à se redresser en le supportant maladroitement avec ses coudes et ses genoux.

- Ils m'ont menotté même si j'étais inconscient.

- Ils s'en foutent.

- C'est trop serré. Ils se foutent de ça aussi.

- Non, ça, c'est sûr que c'est fait exprès.

Julien rit. Il n'aurait pas dû. La douleur à sa tempe s'accroît.

- Ça fait combien de temps qu'on est là?

- Impossible de savoir précisément. Je suis incapable de lire ma montre.

Elle lui indique ses mains menottées derrière son dos. Julien rit encore. Nouvelle douleur à la tempe. Il ne peut s'en empêcher. Ces rires allègent l'angoisse face à une situation dont il ne peut plus rien espérer.

- Ça fait un long moment qu'on est dans l'autobus. Sûrement des heures.
- Moi, c'est Julien.
- Karine.

Devant l'impossibilité de se serrer la main, ils se donnent le coude. C'est à ce moment que Julien reconnaît la jeune fille frêle de tout à l'heure.

- C'est toi qui as avancé les bras en l'air devant les policiers?
- Le visage pâle de Karine rougit tandis qu'un sourire s'y dessine.
- C'est très courageux ce que tu as fait.
 - J'ai essayé de rester pacifique. Ils n'ont rien voulu savoir.
 - Comme à chaque fois.
 - J'ai des ecchymoses partout. Comme s'ils avaient besoin d'être deux gorilles pour me contrôler, dit Karine en faisant référence à sa petite taille.

Julien rit à nouveau. Il tente de tromper la douleur avec un peu de dérision à son tour.

- Que veux-tu? Notre service de police aime l'excès.
- Au moins, nous sommes vivants.

Julien ne rit plus. Il se souvient de son camarade mort devant le Palais des Congrès, de l'image traumatisante de Polynice défiguré qui agonise dans la douleur et la haine. Les policiers lui ont enlevé un ami et en ont blessé d'autres. À ses yeux, ils ont franchi le point de non-retour. Ils demeureront ses ennemis, même lorsque le conflit sera chose du passé.

Il retrouve ses sens petit à petit.

- Tu ne trouves pas que ça pue?
- Oui, ça pue, mais je ne le sens plus maintenant. Les policiers refusent de nous laisser sortir. Quelques-uns se sont uriné dessus.
- C'est dégoûtant. Ils nous traitent comme des animaux.
- C'est parce qu'ils se pensent dans *La ferme des animaux* d'Orwell.
- Comment ça?

- Ils écoutent ce que les cochons en haut leur disent de faire, et eux jouent aux bons chiens de garde.

Les deux éclatent de rire, ce qui cause de lourds étourdissements à Julien, trop intense cette fois. Il vacille dangereusement vers l'arrière. Karine le rattrape avec son épaule.

- Reste accoté un peu. Et arrête de rire. Ce n'est pas bon pour ta santé.

Julien se retient de rire, mais ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire. C'est de courte durée. Un policier entre dans l'autobus.

- On vous amène en prison, au Pied-du-Courant. J'espère que vous n'aviez rien de prévu en fin de semaine.

Pour répondre à la contestation populaire grandissante, Créon a reconverti le bâtiment du Pied-du-Courant en pénitencier. Il a également fait construire plusieurs ailes supplémentaires pour augmenter la capacité d'accueil du bâtiment.

Les détenus essaient de voir le bon côté des choses en se disant qu'au moins, en prison, on leur retirera les menottes et que les conditions d'hygiène seront de meilleure qualité.

Ismène et Jocaste sont sans nouvelles d'Antigone depuis son arrestation. Créon a interdit toute communication avec elle. Ismène a tout de même réussi à obtenir des droits de visite. Mais seulement après les funérailles d'Étéocle. « Et tu dois le faire dans la plus grande discrétion. » Jocaste refuse de parler depuis trois jours. Ismène ne sait plus où donner de la tête. Le soir, elle pleure ses frères, la nuit, elle s'inquiète pour sa sœur, et le jour, elle doit s'occuper de sa mère. Manquant d'énergie pour tout faire, elle a dû prendre un congé sans solde d'une durée indéterminée de son emploi d'infirmière auxiliaire. Elle qui était déjà fatiguée à cause du travail est maintenant épuisée. Elle aimerait pouvoir vivre son deuil, se concentrer sur ses propres émotions. Pour une fois, elle voudrait être égoïste. Elle en veut à Antigone d'avoir agi impulsivement et à sa mère de se réfugier dans le mutisme. Mais Ismène n'en parle pas. À l'instar de Rose, elle désire tout endurer sans flancher. Elle n'est pas devenue infirmière pour rien. Dans

sa tête résonne la mélodie que la nourrice chantait toujours pour calmer la petite Antigone. Elle va y chercher un peu de réconfort.

Assise devant le téléviseur avec sa mère, elle écoute le bulletin de nouvelles dans l'espoir d'obtenir des informations sur l'état de sa sœur. Mais ce qui tourne en boucle, ce sont les images du plus récent affrontement entre les policiers et les Carrés rouges. Le reportage décrit comment quelques milliers de casseurs, un nombre dérisoire en comparaison de ceux des rassemblements précédant la loi spéciale, se sont réunis à la place Émilie-Gamelin en appui à la terroriste Antigone. On voit des rebelles frapper des policiers à coups de bâtons. On voit les masques, les foulards des manifestants. Ces derniers lancent des roches en direction des boucliers noirs. La reporter raconte comment la charge des policiers a réussi à étouffer la menace.

VII

Antigone est seule au fond de sa cellule. Les funérailles d'Étéocle ont eu lieu aujourd'hui. Un peu plus d'une semaine s'est écoulée depuis son arrestation. Elle est recroquevillée sur elle-même quand Ismène se présente devant les barreaux. La lumière est rare. Il n'y a aucune fenêtre, rien que de faibles ampoules électriques parsemées ici et là. Le seul gardien dans un périmètre rapproché se trouve derrière une porte à l'autre bout du corridor. C'est l'aile isolée des terroristes. On ne veut pas que les gardiens puissent entendre la propagande des gens détenus dans ce couloir. On évite donc qu'ils se retrouvent à portée de voix de ces traitres.

Ismène porte le deuil. Elle est vêtue d'une robe, d'un chapeau et d'un voile. Antigone, assise le regard perdu, ne réagit pas à son arrivée. Ismène se demande si sa sœur s'est même aperçue de sa présence. Profitant de la pénombre, elle l'observe. Elle aurait aimé sentir sa main serrer la sienne. Pendant que tous les autres rendaient hommage au héros national, elles auraient pu pleurer leurs deux frères ensemble. Mais il fallait qu'elle enfreigne la loi. Elle ignore si sa sœur sait réellement pourquoi elle a fait tout cela. Elle se demande si Créon n'a pas raison de dire qu'elle n'a agi que par esprit de défi. Peu importe, elle ne peut chasser ce sentiment d'impuissance de son cœur. Elle qui passe ses journées à s'occuper des autres n'a rien pu faire pour sauver ses propres frères et elle est maintenant dans l'incapacité d'aider sa jeune sœur. Si seulement elle ne s'était pas mise elle-même dans le pétrin.

Ismène brise enfin le silence.

- Tu as l'air fatiguée. Ta tête ne va pas mieux?

Antigone sursaute. Elle se calme en apercevant son aînée.

- Un peu. Disons que je ne me suis pas reposée beaucoup ces derniers jours.
- Moi non plus.
- La mort, ça pèse sur un cycle de sommeil.

Ismène hoche doucement de la tête en étouffant un sanglot.

- Ils ont été des milliers aujourd'hui à me le répéter.

Antigone a un sourire en coin.

- Il y a donc des avantages à être emprisonnée. J'ai pu éviter tout ça.
- Ils ne savent rien de ce que nous vivons.

Antigone se tourne vers sa sœur et la fixe à travers son voile.

- Tout le monde a perdu des proches. Arrête de penser que ta peine est si unique.
- Ne me traite pas d'égoïste. J'ai toujours tout fait pour vous.
- Facile quand on n'a aucun idéal et qu'on reste encabané après le travail.
- Je n'ai rien fait pour mériter de telles insultes! Tu es très mal placée pour me faire la morale, toi qui n'a jamais vu plus loin que le bout de ton nez! Créon a interdit quelque chose, alors il fallait que tu le fasses! C'est toujours comme ça avec toi. Nous aurions pu être ensemble aujourd'hui. Mais à cause de toi, j'étais seule avec maman.
- Au moins, toi tu étais seule avec quelqu'un.
- Oui, mais tu as choisi d'être ici.

Antigone est irritée.

- Je n'ai pas demandé à Créon d'interdire toute commémoration de notre frère! Ce n'est pas moi qui ai fait le choix de punir d'emprisonnement à vie la transgression de cette loi! Tu tires sur la mauvaise personne. Mais ça, c'est le propre des gens comme toi.

Ismène lève son voile, découvrant ses yeux cernés et ses narines rouges d'irritation.

- Les gens comme moi?

Antigone est saisie par le ravage que le deuil cause sur le visage d'Ismène. Elle baisse le ton.

- Les gens qui restent assis.
- Ne m'associe pas à un groupe. Ce qui compte le plus pour moi, c'est notre famille. Mais bientôt, il ne restera plus que maman et moi. Oui, je reste à la maison pendant que la tempête passe, mais au moins je m'occupe de notre mère et nous survivons.

- Survivre? Tu n'as jamais pensé à vivre? Polynice a vécu, lui. Il s'est levé. Il s'est battu.
- Il est mort.
- Étéocle s'est conformé. Il n'en est pas moins mort.
- Polynice s'est battu, oui, mais contre la police. Il a tué son frère, un commandant, en plus de préparer un attentat terroriste contre le gouvernement.
- Comment peux-tu être assez sotté pour croire tout ce que tu entends à la télévision? Créon a créé ces preuves et les journalistes ont tout gobé sans faire d'enquête.
- Et toi, tu es paranoïaque, tu vois des complots partout. Peu importe ce qu'ils disent sur Polynice, Étéocle, lui, a suivi la loi. Personne ne peut nier qu'il est resté droit jusqu'au bout. Il a défendu Créon, un membre de sa famille.
- Nous étions sa famille aussi! S'est-il inquiété pour nous deux? S'est-il assuré que maman tienne le coup? Non! Polynice l'a fait. Quand as-tu parlé à Étéocle pour la dernière fois?

Ismène baisse le regard.

- Ça fait des mois. Ils avaient tous les deux leurs défauts. Mais Étéocle a suivi la loi.
- Oui, ils avaient tous les deux leurs défauts. Suivre la loi en ce temps de crise était l'un des défauts d'Étéocle.
- Antigone, sommes-nous en train de débattre duquel de nos deux frères était le plus vertueux? Ils me manquent.
- À moi aussi.

Les larmes coulent sur les joues d'Ismène. Antigone imite sa sœur et s'abandonne à la tristesse plutôt qu'à la colère.

- Il fallait que je défende Polynice. J'aurais aimé ne pas avoir à choisir entre les deux, mais Créon ne me l'a pas permis. Si seulement j'avais été présente devant le Palais des Congrès. Si j'avais été plus forte, plus comme Étéocle, je ne serais pas resté allongée. Je les aurais sauvés.

La main d'Ismène traverse les barreaux pour aller saisir celle d'Antigone qui s'agrippe à elle avec une douceur ferme et implorante. De sa main encore libre, Ismène prend la tête d'Antigone pour l'approcher des barreaux. Les deux sœurs, front à front, se réconfortent dans le silence. Un silence similaire à celui qu'ont échangé leurs frères avant la bataille finale, mais, contrairement à Étéocle et Polynice, elles ne l'emplissent pas de paroles muettes. Elles laissent le silence être vide, serein. Ismène fait comprendre à sa sœur que ce n'est pas sa faute, que ça n'a jamais été sa faute. Malgré cet échange de chaleur humaine, la suite des événements rongé toujours le cœur d'Ismène. Elle sait qu'elle devrait profiter du moment pour dire à sa sœur qu'elle l'aime.

- Ils sont sortis dans la rue pour toi, tu sais?
 - Qui ça?
 - Je ne sais pas, des Carrés rouges. Ils t'ont manifesté leur appui à la Place Émilie-Gamelin. Je pense que j'ai vu Julien à la télé.
 - Julien? Il aura été avec nous jusqu'au bout.
 - Ils les ont tous arrêtés.
 - Quoi?
 - À la télé, ils les surnomment les 3469 détenus.
 - 3469 personnes. Où les ont-ils tous les entassés?
 - Ici, au Pied-du-Courant. J'en ai vu quelques-uns en traversant la prison.
 - Antigone est punie pour Polynice, les 3469 pour Antigone. L'écho se répand.
 - Tu n'étais pas au courant ? Ça fait déjà quelques jours.
 - Ils ne me disent rien. À part que je dois me rendre au Palais de justice dans deux jours pour ma première audience. Ils ont déjà sélectionné le jury. Tout va trop vite, je n'aime pas ça.
 - N'y pense pas trop. As-tu mangé un peu? Tu as l'air faible.
- Antigone baisse les yeux et rougit de gêne. Elle secoue la tête.
- Je n'ai pas d'appétit depuis qu'ils m'ont emmenée ici.
 - Essaie d'avaler quelque chose. Tu dois retrouver tes forces. Les épreuves ne sont pas terminées.

Ismène serre les mains de sa sœur dans les siennes et murmure :

- Je vais revenir.

VIII

Le Policier se trouve dans l'armurerie de son baraquement. Il passe méticuleusement en revue tout son équipement pendant que ses pensées dérivent. Un soldat doit entretenir son armure et ses armes, s'il ne veut pas qu'elles le laissent tomber durant le combat. C'est une relation à entretenir. Il fait toujours lui-même les raccommodements sur son gilet pare-balles. Le gouvernement encourage ce genre de pratiques. Ça lui évite d'engager des spécialistes. Les dépenses supplémentaires ne sont pas les bienvenues en ces temps d'austérité. Tout le monde doit faire sa juste part. Il inspecte chaque couture de son uniforme pour être sûr de ne rien manquer, pas même un faux pli. Il inspecte sa matraque rétractable, s'assurant qu'elle ouvre et ferme sans anicroche. Ensuite, il s'occupe de sa deuxième matraque, celle d'un plastique rigide dont les coups ne pardonnent pas. Il s'assure de sa solidité tout en lui redonnant un éclat brillant. C'est sa routine habituelle. Il terminera par son casque et son bouclier, deux éléments de protection d'une importance capitale.

En entretenant adéquatement son équipement, il s'assure d'être fin prêt en cas de reprise des hostilités. Il sait que la paix qui est revenue dans la capitale est des plus fragiles. Il se demande de quoi auront l'air les combats sans les jumeaux pour mener les troupes. Le Policier a assisté aux funérailles de son commandant plus tôt dans la journée. Il a salué les salves en l'honneur du héros national, cet officier pour qui il avait le plus grand des respects, celui avec qui il a repoussé les Carrés rouges. Le Policier a été un témoin privilégié de l'immense talent de meneur d'Étéocle. Son calme avant les combats était une qualité rare. Il répétait constamment à ses troupes que le meilleur moyen de rester en contrôle de soi-même devant les situations terrifiantes est de ne pas douter de ses capacités au combat. Et pour cela, la préparation est essentielle. Étéocle a toujours été un modèle de préparation. Son subalterne lui a emprunté sa routine. Les exercices, les répétitions, la bonne forme physique, la connaissance parfaite des manœuvres, la préparation de son équipement : toutes ces choses font partie d'un travail

immense qu'il ne faut jamais négliger pour être capable d'arriver devant la mort et lui dire « pas aujourd'hui ».

Ce qu'il effectue en ce moment est donc plus qu'une simple inspection, c'est une façon de survivre. Il considère son éthique de travail irréprochable. Les trois V superposés sur ses épaules, attestant son titre de sergent, en sont pour lui la preuve. Pourtant, l'éthique de travail d'Étéocle aussi était irréprochable. Cela ne l'a pas empêché de mourir. Il leur inspirait tous la droiture. Il ne perdait pas son temps avec des discours idéalistes, qu'il réservait aux politiciens. Avec ses troupes, il demeurait technique et allait droit au but. Sa franchise les revigorait. Ils avaient un travail à faire et il s'en tenait à cela pour leur insuffler le courage nécessaire. Le Policier regrette la perte de son commandant. Il en veut aux Carrés rouges. Il sait que si la révolte revient, les deux partis reprendront là où ils se sont laissés. Pas besoin d'escalade des tensions cette fois-ci, la violence sera à son apogée dès les premiers affrontements. Comment pourrait-il en être autrement? Les manifestants ont engendré tellement de haine. Ses collègues et lui-même ont reçu un entraînement rigoureux, ils connaissent la discipline. Et ils l'appliquent. Tandis que ces enfants gâtés vandalisent les rues de la capitale par fainéantise. Ils n'ont pas la capacité de suivre le même code rigoureux que les policiers. Lui, il obéit à des ordres et cette obéissance établit l'ordre, il en est certain. Les étudiants croient les insulter en les traitant de chiens de garde du gouvernement. Mais un chien est toujours fidèle, une qualité que ces enfants-rois ne posséderont jamais. Tout ce qu'ils maîtrisent, c'est la propagande et le grabuge. Pour créer un chaos, ils s'y connaissent.

Et la jeune Antigone qui s'est ralliée à leur cause. Elle a trop côtoyé son frère carré rouge, elle est devenue aussi impulsive que lui. Si elle avait réfléchi avant d'agir, elle aurait pleuré Polynice chez elle et réservé son apparition publique pour les funérailles d'Étéocle, comme l'a fait sa sœur Ismène. Il comprend sa peine, un frère demeure un frère, peu importe le contenu d'une loi. Mais enfreindre cette même loi pour faire son deuil, il y a toujours des limites. Elle aurait pu être une excellente Première dame plus tard, aux côtés d'Hémon. Une première dame qui aurait respiré la force.

Mais à cause de son geste irréfléchi, elle finira ses jours dans le déshonneur, tout le contraire de son frère tombé au combat pour défendre sa patrie.

Étéocle n'est pas le premier policier à mourir en uniforme. Le Policier en a salué des confrères et des consœurs alors qu'ils descendaient en terre. C'est pour eux qu'il frappe si fort. Et qu'il fixe ceux qu'il frappe. Le Policier ne demande pourtant pas à se battre. Il le fait parce qu'il a un devoir à accomplir, tandis que ces Carrés rouges le font par plaisir. C'est là que réside la différence. En sortant dans la rue jour après jours, ils mettent sa vie et celle de ses collègues en danger. Ce n'est pas acceptable. Ils ont beau prétendre que ce n'est rien de personnel, ça l'est.

La matraque reflète la lumière fixée au plafond de l'armurerie. Elle est bien polie, fin prête à retourner à la ceinture du Policier. Il s'attaque à son casque et à son bouclier.

Trois policiers de retour de patrouille entrent dans la pièce et interrompent sa réflexion. Ils retirent leur équipement et le lance au fond de leurs casiers en bavardant.

- Ils ne tenaient jamais longtemps la ligne. Mon cousin a déjà tiré une balle de caoutchouc dans le derrière d'un Carré rouge, parce qu'il se sauvait comme un poltron. Il lui a crié « Tiens, dans les fesses » pour qu'il comprenne à quel point il était lâche.
- Oui, j'ai vu la vidéo. Il faut être imbécile pour se sauver devant un homme armé.
- Une belle gang de peureux qui se servaient des faibles pour se protéger, exactement comme des terroristes. Vous vous rappelez la fois où des mères avaient formé une ligne avec leurs poussettes et leurs bébés pour pas qu'on leur courre après? Une chance que le lieutenant de la cavalerie a chargé avec son cheval pour les disperser.
- Sauf qu'il a failli en écraser une ou deux.
- N'importe quoi. De toute façon, elles aidaient les Carrés rouges.
- Tu n'as pas tort. Vous faites quoi après?
- Je ne sais pas. Voulez-vous venir écouter le match chez nous?
- Bonne idée. Ça va me faire du bien de décrocher après les dernières semaines.

- Mets-en. En plus, avec la loi spéciale, les choses vont se calmer pas mal. Puis quand la petite va être officiellement condamnée, on va sûrement être encore plus relaxe. Rendu là, c'est moi qui paye la première tournée.
- Parfait. Pour ce soir, la bière est déjà dans le frigo. Dépêchez-vous, c'est long vous déshabiller. Vous êtes pires que des femmes.
- On ne sera jamais aussi pire que la tienne.

Ils sortent du baraquement en riant et en se tapant dans le dos, tandis que le Policier referme calmement la porte de son casier.

IX

Le lendemain des funérailles, Hémon se présente dans le cabinet de son père. Ils se parlent régulièrement à la maison familiale ou dans l'appartement d'Hémon depuis le début du conflit, mais l'échange d'aujourd'hui ne peut prendre place dans un lieu familial. Plus d'une semaine s'est écoulée depuis l'arrestation d'Antigone, mais Hémon n'aborde le sujet qu'aujourd'hui. Il désire toujours bien analyser les différents aspects d'une situation avant d'en débattre. Pour ce faire, il doit laisser s'atténuer les premières émotions. La passion n'a jamais favorisé la réflexion. Il veut avoir les idées les plus claires possibles pour tenter de sauver sa bien-aimée. Il espère que son père l'écouterà, mais rien n'est moins sûr.

- Je suis content de te voir.
- Est-ce qu'Antigone doit vraiment passer le reste de sa vie en prison?
- Pourquoi m'en parles-tu maintenant?
- Doit-elle vraiment vieillir en prison?
- Tu dois en être très amoureux pour me poser cette question. Elle a enfreint la loi. Il faut appliquer la sentence prévue à cet effet pour ramener l'ordre.
- Tu peux punir Antigone, sans pour autant lui donner une sentence à perpétuité. Son acte en était un de compassion. Pourquoi le condamner aussi sévèrement?
- Tu crois vraiment qu'elle a fait ça par compassion et non parce qu'elle veut constamment défier l'autorité?
- Je le pense oui et je ne suis pas le seul. Tout porte à croire que si tu appliques la ligne dure avec Antigone, tu risques d'éveiller une colère plus grande que la peur inspirée par la loi spéciale.
- Le but n'est pas d'inspirer la peur, mais le respect. Avec le respect de la loi, l'ordre reviendra.
- Des rumeurs de nouvelles manifestations circulent déjà. On ne parle pas de blocages ou de rassemblements, mais de quelque chose de gros. La population ne

veut pas voir Antigone derrière les barreaux pour le reste de sa vie parce qu'elle a enterré son frère.

- Tu parles de Carrés rouges, pas de toute la population. Ne prends pas une partie pour un tout. La majorité silencieuse appuie cette loi.
- Elle n'existe pas la majorité silencieuse. Tout le monde parle, peu importe ce qu'ils disent.
- Peut-être, mais elle ne crie pas cette majorité, contrairement aux Carrés rouges. Et pour être franc, je ne vois pas d'où tu tires ces idées de rumeurs, depuis le rassemblement d'il y a quelques jours à la Place Émilie-Gamelin, aucune manifestation n'a été organisée.
- Ça n'empêche pas les gens de rager! Il faut prendre des bains de foule pour entendre les murmures!
- Même si c'était le cas, les murmures ne trouvent que rarement écho.
- Je crois plutôt qu'il faut être prudent. Tu sais ce qu'on dit sur les petites pierres et les avalanches?
- Je vais te dire ce qui résonne réellement : un chef d'État fort. Antigone est coupable. Je passerai pour un dirigeant faible si je reviens sur ma décision, que j'annule la loi et que je l'innocente. Et cela n'est jamais bon pour un pays.
- Je ne te parle pas de faiblesse, mais de merci. Tu ferais preuve de souplesse. Ce qui est trop rigide brise toujours face à une pression trop grande. Tu la rencontreras très vite cette pression si tu continues à appliquer une répression aussi violente pour une cause qui n'avait rien d'agressif.
- Rien d'agressif? Ils brisent des vitrines, ils occupent des édifices, ils perturbent l'ordre public, ils ont même blessé des policiers, tout cela parce qu'ils ne veulent pas payer. Ils agissent de manière nombriliste et ne comprennent pas qu'en suivant cette voie, ils refilent la facture à la population sur plusieurs plans, hypothéquant du même coup la capacité d'action du pays. Cela doit cesser. C'est en quittant la rue et en retournant en classe qu'ils seront réellement utiles à notre société et surtout qu'ils cesseront de prendre la population en otage.

- Je te parle d'Antigone. Elle n'a blessé personne. Tu peux être souple avec elle.
- J'ai essayé d'être souple. Elle n'a rien voulu savoir.
- Qu'est-ce que tu veux dire?
- Après son arrestation, je lui ai proposé de détourner les accusations de terrorisme et donc de rendre impossible la sentence à perpétuité si elle reconnaissait ses torts et qu'elle avouait avoir agi par compassion et non par défi. Elle a refusé.
- Tu lui... Elle a quoi? Je ne comprends pas.
- Ce n'était pas un geste de compassion, Hémon. Elle n'a pas manifesté pacifiquement. Elle s'est rebellé contre le gouvernement. Elle a perpétué la mémoire d'un terroriste. Purement et simplement.
- Tu sais qu'elle a toujours détesté l'autorité. Elle questionne et met tout en doute. Elle n'allait pas se soumettre même si elle considérait son geste comme criminel. La population n'est pas obligée de savoir qu'elle ne reconnaît pas ses torts. Tu peux affirmer que le deuil l'a poussée à commettre un geste dont elle n'était pas tout à fait consciente. Les gens et le jury croiront que le chagrin l'a aveuglée. Ils verront une femme endeuillée et non une partisane de la terreur. Elle ne sera pas condamnée aussi fermement qu'une terroriste de cette manière.
- Impossible sans ses aveux. Ils ne seront pas si crédules. Son geste était prémédité. La logistique était bien trop élaborée pour qu'elle ait volé le corps sur un coup de tête.
- Volé? Il n'est pas un objet.
- Tu as raison, mais il a tout de même agi en terroriste. Il s'est retiré lui-même les droits qui accompagnent le statut de citoyen.
- Terroriste, Carrés rouges, ordre, tu n'as que ces mots-là à la bouche! Tu me crois aveugle mais tu vois rouge! Oui, pendant mes formations avec les forces de l'ordre, j'ai vu à quel point Étéocle était un grand policier. Mais tu sembles oublier que j'ai côtoyé Polynice en études politiques. Ce n'était pas un terroriste, seulement un dissident. J'ignore les preuves que le Service de Sécurité a

amassées, mais j'ai bien hâte de les voir. Ces accusations servent drôlement la cause de la police et du gouvernement, puisqu'en affublant Polynice du statut de terroriste, cela discrédite immédiatement le mouvement dont il était le chef.

- On croirait entendre un conspirationniste. Nous devons laisser la police faire son travail, ils présenteront ces preuves en temps et lieux. Quant aux Carrés rouges, ils n'ont pas besoin de cela pour être discrédités, ils l'ont fait eux-mêmes avec tout le grabuge qu'ils ont causé.
- Ce n'est pas vrai. Ils défendent une vision de la société différente de la tienne. Ils ne font qu'exprimer leur opposition.
- Ce n'est plus de la simple opposition, Hémon, ils sont devenus violents. Ils sortent masqués et en armures.
- Les policiers aussi.
- Tu sais très bien que c'est différent. Ce sont des agents de la paix, tout le contraire des perturbateurs qu'on voit dans les manifestations depuis quelques mois. Ils doivent être équipés pour faire leur travail adéquatement, tandis que les casseurs s'équipent pour poser des gestes criminels.
- Peu importe comment ils s'habillent, leur cause ne leur retire pas le statut de citoyens et de citoyennes. On ne condamne pas une citoyenne à mourir en prison. Pas Antigone.
- On enferme bien les meurtriers, les agresseurs et les voleurs, même si ce sont des citoyens. Les terroristes n'y font pas exception. Je n'ai fait qu'adopter la loi, ce sera le jury qui la condamnera ou l'innocentera.
- Disons que tu as très bien orienté leur décision.
- C'est Antigone qui l'a fait en agissant de la sorte. Elle a fait une tombe à un terroriste, Hémon.
- C'était son frère! L'acte « terroriste », s'il en est réellement un, ne brise pas les liens fraternels!
- Il semble pourtant éloigner les pères et les fils.

Le jeune homme laisse planer un court silence. Il aime son père, mais toutes les fibres de son corps l'empêchent d'être d'accord avec lui. Hémon supplie son père.

- Je ne veux pas qu'elle passe sa vie en prison.
- Ce n'est plus entre mes mains.
- Tu peux encore influencer la décision en annulant la loi. Son geste ne pourra plus être jugé criminel.
- Il est trop tard, Hémon. Elle a eu le choix et elle a choisi une existence loin de la tienne.
- Ne le mets pas dans ces mots-là, s'il-te-plait, Papa. Ce n'est pas une vie avec moi qu'elle a refusée, mais l'offre biaisée que tu lui as faite.
- C'est plutôt toi qui es biaisé. Si nous débattions de l'emprisonnement d'une autre, ton discours ne serait pas le même. J'essaie simplement de te faire réaliser qu'elle n'est pas l'amoureuse que tu crois. Tu n'es pas une priorité pour elle comme elle l'était pour toi. Je veux ce qu'il y a de mieux pour toi et je ne crois pas que ce soit Antigone. Pas après l'entêtement dont elle a fait preuve. Tu serais le seul altruiste dans ce couple s'il perdurait. Sa liberté ne changera jamais cela.
- Ce n'est pas vrai. Tes paroles sont cruelles. C'est toi qui te fais une fausse image d'elle.
- J'en doute. Mais même si c'était le cas, tu ne peux nier que tu es trop impliqué émotionnellement pour débattre du sort d'Antigone de manière éclairée.
- Je peux tout de même en débattre! Tout comme les Carrés rouges peuvent affirmer leur opposition. Nous avons le droit de nous exprimer. Tu n'es pas le seul décideur du pays.
- Nous? Tout ce que je vois, c'est un jeune homme qui essaie de sauver sa copine.
- Arrête avec ça! Mes opinions politiques ne sont pas basées sur mes sentiments pour Antigone! Mes arguments sont fondés. Le reste de la population n'est pas amoureuse d'Antigone, pourtant, elle espère de la clémence de ta part. Tout le monde a le droit d'enterrer son frère.

- Les Carrés rouges ne représentent pas le reste de la population. Et les quelques-uns qui sont sortis pour elle à la Place Émilie-Gamelin ont tous été arrêtés.
- Ça n'a pas amélioré la situation non plus. 3469 détenus.
- Ils ont été arrêtés en vertu de la loi spéciale, tout simplement. Ils n'ont pas été réprimés dans la violence.
- As-tu vu les mêmes images que moi? L'intervention policière était violente, même s'il n'y a pas eu de blessés graves.
- Dans les bulletins de nouvelles, la seule violence que j'ai vue provenait des manifestants.
- Tu devrais regarder ce qui circule sur les réseaux sociaux. Tu constaterais que la brutalité a d'abord et avant tout été policière lors de cette manifestation.
- Ces images sont toujours montrées hors de leur contexte.
- Et les grands médias possèdent toujours une dose de subjectivité, même si les journalistes prétendent à l'objectivité totale. De toute façon, le fait est que les détenus ont des familles eux aussi. Les gens n'aiment pas voir leurs enfants en prison. Les pierres tombent et l'avalanche se prépare. Tes gestes et tes politiques créent de la grogne même chez ceux qui ne sont pas Carrés rouges. Personne ne souhaite une reprise des hostilités, mais ils le feront si tu continues sur cette voie.
- C'est le contraire qui se produira, Hémon. Le conflit social prendra fin dès l'annonce de la sentence. Les choses reviendront à la normale. J'aimerais aussi que tout se règle autrement, dans le calme, mais nous avons dépassé cette possibilité. Je n'aime pas maintenir la ligne dure, mais en tant que dirigeant, il le faut par moments. Tu comprendras quand tu seras à ma place. Après ces arrestations et l'emprisonnement d'Antigone, plus personne n'osera défier la loi parce qu'elle aura été appliquée jusqu'au bout.
- La loi n'empêche pas les gens de rager. Des Carrés rouges arrêtés pour avoir attaqué des policiers, certains peuvent encore l'accepter. Mais la fille de

l'ancien Premier ministre en prison à vie pour s'être opposée au pouvoir, on se croirait au Tiers-monde.

- Je n'ai pas le pouvoir de la libérer.
- Tu es le Premier ministre, tes mots ont force de loi. Fais une annonce. Convaincs la population que la tombe ne représente pas un acte de rébellion ni de terrorisme, mais plutôt un geste d'amour. C'est ta force, faire croire aux gens. Utilise cette force pour calmer le jeu et pour convaincre le jury. Elle recevrait tout au plus quelques années d'emprisonnement, juste assez pour laisser le temps à la population d'oublier. Tu pourrais aussi t'arranger pour faire libérer les manifestants qui ont appuyé sa cause. En plus de conserver ton image de dirigeant fort, tu gagnerais la sympathie de la population. La situation ne peut que s'envenimer si elle est condamnée de cette manière à cause de ta loi. Ce serait comme la condamner à mort. Un élu ne doit pas avoir le sang de ses citoyens sur les mains.
- Le sang est sur ses mains à elle. C'est elle qui a manipulé le corps de Polynice. Je causerais mon suicide politique si j'agissais comme tu me le demandes. Je perdrais les appuis de ceux qui s'opposent à la grève étudiante en plus de passer pour un faible. Ne vois-tu pas que les choses sont en train de se régler avec cette loi spéciale? Le calme est presque complètement revenu dans les rues de Montréal. Depuis l'arrestation des 3469, aucune manifestation n'a été organisée, ce sont les premières journées sans incident depuis les trois derniers mois. La paix s'installe tranquillement. Mais sans l'application complète de la loi, les perturbations pourraient très bien revenir. La fermeté est la route à prendre. Si cela représente le prix de l'ordre, je suis prêt à le payer.
- Ce n'est pas toi qui payeras ce prix, c'est Antigone.

Hémon a épuisé tous ses arguments. Sans mot, il comprend la colère que ressentent les Carrés rouges face au refus de négocier du Premier ministre. Finalement, Créon aura été comme Jocaste et Œdipe : le pays avant les enfants. Abattu par son

échec, il a envie de tout détruire à grands coups de pieds. Il quitte le cabinet de son père avant de perdre la tête.

Créon regarde son fils s'éloigner. Il peut comprendre sa fougue, sa passion de jeune homme, mais en tant que père, il se doit de lui apprendre à toujours placer les intérêts du pays au-dessus des siens, quels qu'ils soient. Créon sait que son fils comprendra un jour. Il fera un chef d'État exemplaire.

- Voilà, André : Antigone, qui, en début de semaine, avait plaidé non-coupable au chef d'accusation de terrorisme qui pèse contre elle, était de retour hier devant le jury pour l'avant-dernière journée des audiences. Elle a répété toute la semaine ne pas vouloir reconnaître l'autorité du Premier ministre Créon qu'elle juge être le véritable criminel dans toute cette histoire. Les arguments de l'avocat de la défense ont toutefois semblé irréfutables à de maintes reprises pour la jeune fille qui cherchait souvent ses mots. Donc aujourd'hui, il y avait pause et demain aura lieu la dernière journée d'audience. Le jury rendra donc son verdict dans 48 heures si la délibération ne tarde pas, ce qui ne fait presque aucun doute.
- Merci beaucoup, Monika. Maintenant, dans le monde du sport, le Canadien passe au tour suivant...

Ismène éteint le téléviseur, la rage au cœur. Elle était présente au Palais de justice, les mots de sa sœur ont été déformés pour la caméra. Et il apparaissait clair à Ismène que si Antigone était lente à parler, c'était par manque de sommeil et de nourriture et non parce que l'argumentaire adverse la rendait bouche bée. Elle commence à comprendre pourquoi Polynice et Antigone lui répétaient aussi souvent de ne pas se fier aux images des bulletins de nouvelles pour la couverture des manifestations.

De l'autre côté du pont Jacques-Cartier, les 3469 détenus sont entassés dans leurs cellules au Pied-du-Courant. Habituellement, tous les criminels de leur genre se retrouvent dans le corridor des prisonniers politiques, donnant sur l'aile isolée des terroristes. Cependant, les manifestants de la Place Émilie-Gamelin sont trop nombreux pour tous y être, même en augmentant considérablement le nombre de détenus par cellule. Ils ont reçu un gobelet de métal pour s'abreuver au robinet et dorment en s'appuyant sur leur voisin ou voisine. Ils laissent les plus mal en point s'allonger, les jambes repliées pour sauver le peu d'espace qu'il leur reste. Et pour ce qui est des conditions hygiéniques, elles sont à peine mieux que dans l'autobus.

Karine et Julien sont dans le corridor des prisonniers politiques. Il y a moins de lumière que dans les autres ailes, mais ils se réconfortent à l'idée que ces cellules-ci sont mieux conçues pour les grands groupes. Ils entendent la lourde porte s'ouvrir au bout du couloir. Quelqu'un s'avance, escorté par deux gardiens. Dans la pénombre, Julien distingue mal les traits de l'homme qui traverse le long couloir. Karine le reconnaît et crie « C'est le fils du Premier ministre! ». Les détenus de l'aile des prisonniers politiques s'agglutinent contre les barreaux. Certains huent, crient, d'autres restent silencieux. Julien reconnaît le cousin de Polynice, d'Étéocle, d'Ismène et d'Antigone. « Hémon! C'est moi! C'est Julien! » Ce n'est pas facile d'attirer son attention. Ce dernier essaie de se couper des hurlements dirigés vers lui. Il a mal d'être hué par des gens qu'il défendait quelques heures plus tôt devant son père. Julien crie encore plus fort. Sa cellule est la dernière avant l'aile des terroristes. Quand Hémon s'arrête pour laisser les gardiens ouvrir la porte, Julien réussit à se faire entendre.

- Julien, c'est toi?
- Oui, Hémon.

Il saisit la main tendue. Les deux gardiens veulent repousser le prisonnier, mais Hémon leur fait signe que tout va bien.

- Je ne savais pas que tu faisais partie des 3469.
- Je n'aurais jamais laissé tomber les enfants d'Œdipe.

Hémon sait que son ami ne cherche pas à l'attaquer, mais cette phrase aiguisée tout de même ses remords, lui qui est resté à l'écart durant l'affrontement.

- Je sais, mon ami.
- Tu vas voir Antigone? Dis-lui que nous sommes avec elle! Que je suis ici!
- Tu ne l'as pas vue pendant qu'ils l'escortaient vers le Palais de Justice?
- Non, les jours d'audience, ils la font sortir très tôt le matin et ne la ramène qu'après le coucher du soleil pour être certains que la plupart d'entre nous dorment et que la noirceur la camouffle. Et si jamais on l'aperçoit et qu'on essaie de lui parler, ils nous matraquent aussitôt. Dis-lui qu'elle a bien fait, s'il-te-plait!

- Je lui dirai, Julien. C'est promis.

Hémon s'éloigne. Les gardiens ouvrent la porte et disparaissent derrière. Karine, intriguée, lui demande :

- Tu connais le fils de Créon?
- Oui. Je les connais tous. Sauf Créon lui-même. J'étais un ami proche de Polynice.

L'allusion à leur meneur décédé éveille la nostalgie et la curiosité chez Karine.

- Comment était-il?

Julien essaie de trouver les paroles justes pour décrire un homme qui ne cherchait jamais ses mots.

Antigone, assise au fond de sa cellule, attend toujours. Sa commotion cérébrale n'a pas fait des siennes depuis la veille. Elle semble guérie. Elle rit à cette pensée. À quoi peut lui servir la santé avec ce qui l'attend? La porte au bout de l'aile des terroristes s'ouvre. La silhouette découpée par la faible lumière est plus que familière pour Antigone. Elle l'a admirée si souvent.

Hémon marche lentement, d'un pas hésitant. Une fois devant la cellule, il s'appuie sur les barreaux. Il est frappé par la minceur d'Antigone. Elle a perdu du poids depuis la dernière fois qu'il l'a vue. Il se demande ce qu'elle peut bien penser de lui. Elle doit se dire qu'il l'a abandonnée. Il a honte. S'il pouvait lire les pensées d'Antigone, Hémon saurait qu'il n'en est rien. Il est le fils de celui qui la condamne, mais elle est bien placée pour savoir qu'une lignée familiale comporte des déviations. Hémon pense également à ce que lui a dit son père, qu'elle a refusé une opportunité qui leur aurait permis de vivre ensemble. Même s'il reconnaît que la proposition était incompatible avec le caractère d'Antigone, l'amoureux en lui aurait souhaité qu'elle l'accepte. Elle semble prête à le quitter, lui non. Il essaie d'étouffer cette pensée. Il fixe le sol. La tristesse, la colère, la honte, l'amour, l'incompréhension lui embrouillent l'esprit et l'empêchent d'entamer la discussion. Hémon étouffe un cri intérieur. Il ne sait pas quoi dire. Antigone le sent.

- Ça va, Hémon. Je ne t'en veux pas.
- J'ai essayé de le faire changer d'avis, mais il n'a rien voulu savoir.
- Il a une tête de cochon.
- Je peux encore le convaincre d'intervenir. Je dois continuer d'essayer.
- Il ne bronchera pas. Il est déjà trop tard de toute façon. Même s'il intervenait devant le jury, leur décision semble déjà prise. Ce sont tous des opposants à la grève. Ils n'ont pas été sélectionnés par hasard.
- Non, je peux y arriver. Tant que la sentence n'est pas tombée, il peut encore changer les choses. Il pourrait intervenir même après la condamnation s'il le voulait. S'il révoque le statut de terroriste de Polynice, tu n'es plus une partisane de la terreur aux yeux de la loi, et ta sentence sera considérablement allégée. Quel orateur je ferai, si je n'arrive même pas à convaincre mon propre père.
- Tu penses toujours à plus tard. Tu es venu ici pour me parler du futur? Celui à l'extérieur de ces barreaux? Celui dont je ne fais plus partie?
- Je refuse que tu passes ta vie en prison. Tu devrais le refuser aussi. Tu mérites bien plus.
- Polynice et Étéocle méritent eux aussi bien plus : ils méritent la vie. Peux-tu la leur redonner? Les jeunes du pays méritent la gratuité scolaire, la justice. Vas-tu les leur offrir? La population mérite un système économique où ils ne sont pas exploités. Vas-tu le créer pour elle? Ton père s'assure que ceux qui le portent réellement au pouvoir gagnent à tout coup, les autres ont rarement ce qu'ils méritent, Hémon.
- Toi aussi, tu as été fille de chef d'État. Tu aurais pu faire partie de ceux qui gagnent toujours. Tu aurais pu faire changer les choses d'en haut.
- Je n'aurais jamais pris part à ce cercle fermé et élitiste! Pas pendant qu'on se fait matraquer dans la rue! Pas de la manière dont Créon traite la jeunesse! Et certainement pas pendant que mon frère est enterré loin de sa famille! Non, Hémon. Ma place n'était pas dans les débats avec les amis du pouvoir. Elle était avec les Carrés rouges. Avec Polynice.

- Mais pas avec moi?
- Les deux n'étaient plus possibles.
- C'est faux. Mon père t'a offert une manière d'annuler les accusations de terrorisme. Ton refus n'a certainement pas aidé.
- Comment oses-tu considérer l'offre qu'il m'a faite? Il a voulu étouffer ma désobéissance, la faire passer pour un geste pathétique!
- Mais c'est toi que j'ai défendu devant lui, pas ta désobéissance. Je comprends et admire ta révolte, mais je suis incapable de la défendre coûte que coûte.
- Nous le connaissons tous les deux. Tu sais aussi bien que moi que sa générosité aurait eu un prix. Il m'aurait sûrement bannie à vie de toutes les universités pour éviter que je puisse désobéir de nouveau à l'intérieur d'un mouvement étudiant. Qu'aurais-je fait de ma liberté si je n'avais pu aller à l'école?
- Je sais que c'est impensable pour toi de ne pas étudier, mais là, tu spécules. Je veux que tu vives à l'extérieur de ces barreaux, même si certains de tes rêves se trouvent bloqués. Reste avec moi. Ayons la force de combattre ensemble. Concéde et tu pourras continuer à t'opposer autrement, à défendre les causes qui te tiennent à cœur avec d'autres groupes.
- Et tu continueras à m'aimer lorsque j'aurai plié et que je serai devenu ce que je ne suis pas? Je sais que je me détesterai. Nous nous quitterons et tout ça aura été fait en vain.
- Parfois, tu me fais penser à lui. Vous êtes tous les deux convaincus de détenir la seule vérité. Tout ce que je désire, c'est trouver un terrain d'entente pour te sauver. Pour moi, c'est la seule vérité qui importe.
- C'est impossible, Hémon. Je ne suis en rien comme lui. Et si je reconnais avoir commis un crime, il s'en sortira sans tache. Après-demain, le sang sera sur ses mains et il ne pourra plus le dissimuler.
- Après-demain? Que veux-tu dire?

Antigone a l'air faible. Elle semble chercher son souffle pour répondre. Ou bien, peut-être hésite-t-elle sur le choix de ses mots. Hémon ne parvient pas à la lire cette fois.

- La sentence. Elle tombera d'ici la fin de la semaine.
- Mais rien n'empêche que tu puisses être graciée plus tard. Nous ne pouvons pas abandonner.
- Par Créon? Tu as perdu la tête?
- Il ne sera pas Premier ministre toute sa vie. Il peut très bien être battu aux prochaines élections d'ici deux ans.
- Tu as vu les mêmes intentions de vote que moi. Il sera réélu, surtout avec notre système électoral archaïque où un parti peut former un gouvernement majoritaire avec moins de la moitié du vote populaire. Notre grève ne fait qu'écorcher sa popularité sans la détruire. Ma dissidence est tout ce qu'il me reste pour lui nuire, pour tenter d'éveiller les gens. Je ne peux pas céder.
- Il ne peut pas être réélu indéfiniment. Un autre orateur pourrait très bien le battre aux élections suivantes. Je pourrais même me présenter contre lui et t'innocenter si je gagne, mais ce serait plus facile à faire passer si tu ne t'opposais pas aussi fermement. Je ne suis pas prêt maintenant, mais dans sept ans, qui sait.
- Tu m'attendras pendant tout ce temps? Et si tu gagnes nous serons réunis comme si rien n'avait changé? Et il s'agit là d'un très grand si. Je refuse que tu mettes ta vie en suspens pour moi, Hémon.
- Je vivrais pleinement en sachant que tu seras à mes côtés plus tard. Même si nous n'y arrivons pas avec les élections, tu seras sûrement remise en liberté conditionnelle un jour ou l'autre. Plus personne ne te verra comme une terroriste dans quelques années si tu te conduis bien et que tu te conformes.
- Jamais je ne me conformerai. Et de toute façon, combien de temps cela prendra-t-il? Dix ans? Quinze ans? Je serai une autre femme, plus vieille, meurtrie par les barreaux. Toutes l'innocence de la jeunesse aura disparu de mon être. Mon

univers d'aujourd'hui aura depuis longtemps disparu dans un immense trou noir. Non, Hémon, je ne vais pas m'adoucir dans l'attente d'un futur sans espoir. Je vais crier haut et fort, je vais dénoncer et j'irai jusqu'au bout pour qu'il soit renversé maintenant. Je serai la terroriste dont la population a besoin, même si je dois tout sacrifier. Ma place ne peut pas à la fois être ici et avec toi. Tu as tant à offrir, ne le gaspille pas sur une condamnée.

- Il avait raison, ton choix est fait. Entre la vie avec moi et la vie en prison pour ta famille... Je t'avais déjà perdue depuis longtemps.

Une larme monte à l'œil d'Hémon. Antigone s'adoucit soudainement. Elle déplie ses jambes ankylosées, s'appuie sur ses bras et, dans un élan qui lui demande toutes ses forces, se lève pour agripper les mains de son amant.

- Je ne pouvais pas abandonner mon frère. Je t'apprécie énormément, Hémon, mais ceci est plus important que toi ou moi. C'est plus gros que nous deux.

Hémon est submergé par de nouveaux sanglots.

- Hémon, dis quelque chose.

Son ancien amant fixe le sol sans rien dire.

- S'il-te-plait. Dis-moi que je ne suis pas une terroriste pour toi. Je t'en prie! Hémon, parle-moi!
- Je t'aime. De toutes les fibres de mon corps. Les mêmes fibres qui me poussent à être en désaccord avec mon père. Je sais que la loi spéciale est immorale et que tu as fait preuve de justice en enterrant ton frère. Je me fous d'être le seul à l'avouer : j'ai peur de te perdre. J'étais prêt à toutes les concessions au nom de cette peur.
- Tu crois que je n'ai pas peur de ce qui s'en vient?
- Non. Mais je sais que tu ne le montreras jamais. Je dis ne vouloir que ton bonheur, mais en essayant de te faire libérer, c'est le mien que je veux préserver. Tu ne veux pas de la vie que nous aurions pu avoir.
- Ce n'est pas toi que je refuse, Hémon. Ce sont les politiques de ton père. Malheureusement, je ne peux faire l'un sans l'autre cette fois-ci.

- Je voudrais qu'il se raisonne et change de direction, mais je n'ai pas ta détermination. Je t'aurais voulue avec moi, peu importe les compromis.
- Il s'agit de ma décision. Tu ne peux pas me demander d'oublier qui je suis, qui Polynice était.
- Mais je peux te demander de ne pas m'oublier, moi. Tu ne m'as pas mis au courant de tes plans avant de passer à l'action. Maintenant, je dois me préparer à vivre sans toi.
- S'il-te-plait, Hémon, ne rends pas les choses encore plus difficiles. Tu sais pourquoi j'ai agi ainsi. Tu me comprends mieux que quiconque.
- Je sais que tu veux pousser l'affront du Premier ministre encore plus loin. Pour qu'il perde sa légitimité, pour que la réelle justice puisse prendre place. Je le sais, mais j'ai encore de la difficulté à accepter les conséquences. J'admire ton courage. Je l'ai toujours admiré. Donne-m'en un peu pour que je sois fort comme toi, pour que je puisse comprendre au lieu de simplement savoir. Mais toi, pousse ton courage encore plus loin : ouvre-toi à moi. Au moins cette fois.
- Je t'aime.

Hémon s'avance et embrasse Antigone à travers le mur de barreaux. Ils s'accrochent l'un à l'autre dans une étreinte qu'ils désireraient ne jamais interrompre. Hémon sent que les forces de sa bien-aimée l'abandonnent petit à petit. Elle maigrit à vue d'œil, elle qui était encore si musclée il y a quelques semaines à peine.

- Reste avec moi. Je besoin de courage pour la suite.
- Tu le possèdes déjà.
- Il m'en faut encore plus pour après-demain.
- Qu'est-ce que tu nous prépares?

Antigone est muette et fixe le sol. Hémon sent qu'elle étouffe un sanglot. Il sait que lorsqu'elle refuse de parler de quelque chose, rien ne la fait changer d'idée.

- J'allais oublier. Julien te dit que les 3469 sont tous avec toi, que tu as bien fait.
- Tu l'as vu?
- Oui, dans l'aile des prisonniers politiques.

- En sortant, dis-lui merci. Dis-leur tous merci de ma part.
- Je le ferai. Mais permets-moi de ne pas sortir tout de suite.

Une heure plus tard, Hémon transmet le message de sa bien-aimée. Il prend le temps de s'arrêter devant chaque cellule pour tous les remercier au nom d'Antigone. Il sert la main de chaque détenu, au grand agacement des deux gardiens qui l'escortent jusqu'à la sortie.

XI

Dans une heure, on conduira Antigone au palais de justice pour l'annonce du verdict du jury. Elle sait qu'elle sera reconnue coupable. La faible lumière de l'aile des terroristes empêchera les gardiens de décortiquer son état d'esprit. La noirceur camouflera la peur logée dans ses yeux. Elle laisse couler les larmes en songeant à ce qui l'attend.

Sa méditation est interrompue par le grincement de la porte de l'aile. Son rythme cardiaque s'accélère. L'épreuve approche, des pas résonnent sur les dalles de béton. La tête enfouie entre ses bras, elle entend la clé tourner dans la serrure de sa cellule. Elle essuie ses larmes pour avoir l'air le plus digne possible. En levant les yeux, c'est Ismène qu'elle aperçoit, une clé en main. Elle porte une robe rouge.

- Qu'est-ce que tu fais ici? Tu ne peux pas me faire échapper, tu seras emprisonnée aussi.
- Je ne suis pas venue pour t'aider à fuir. Je suis ici pour t'aider à affronter.

Les yeux d'Antigone brillent de reconnaissance. Jamais elle n'aurait cru sa sœur capable d'un tel geste. Elle n'est plus seule pour affronter cette journée.

- Comment as-tu réussi à avoir la clé?
- J'ai fait jouer les cordes familiales d'un oncle qui n'est plus mon Premier ministre.
- La robe rouge, ils t'interdiront l'accès.
- Ils peuvent bien essayer. Je serai avec Hémon.
- Merci, grande sœur.

Ismène s'assoit à côté d'Antigone et la prend dans ses bras. Elle sent les côtes de sa sœur sous ses doigts. Malgré la noirceur, elle arrive à voir les cernes profonds sous les yeux d'Antigone. Le silence n'est plus de mise. La détenue gémit de peur. Ses doigts s'agrippent à la robe d'Ismène avec la vigueur d'un enfant qui refuse de quitter sa mère. Ismène serre sa sœur de toutes ses forces. Elle a peur aussi.

- J'essaie de ne pas penser à la suite, mais j'en suis incapable. Je ne sais pas comment affronter ton emprisonnement. Je sais que tu l'ignores aussi. Nous ne sommes pas prêtes. Toi au moins, tu ne t'es pas défilée devant l'affront de Créon. Tu as bien fait. Aucun mot ne convient à un moment aussi important. Je t'aime, petite sœur. Je t'aimerai toujours.
- Je t'aime aussi.
- Tu te souviens de Rose?
- À peine. J'étais trop jeune quand elle est morte.
- Quand tu étais encore toute petite, tu pleurais souvent la nuit. Tu nous réveillais presque à tous les soirs. Tu avais déjà ton esprit rebelle à l'époque.

Antigone sourit à travers ses larmes. Ismène poursuit.

- Rose ne perdait jamais patience. Elle disait aux jumeaux d'aller se recoucher, mais moi, elle me permettait de rester avec elle dans ta chambre. Elle te prenait dans ses bras et chantait *Le P'tit bonheur* de Félix Leclerc.

Ismène chante d'une voix réconfortante qu'Antigone n'a jamais entendue. Comme si Rose fredonnait à travers elle.

- « C'est un petit bonheur / Que j'avais ramassé / Il était tout en pleurs / Sur le bord d'un fossé / Quand il m'a vu passer / Il s'est mis à crier : / "Monsieur, ramassez-moi / Chez vous, amenez-moi." / Mes frères m'ont oublié, je suis tombé, je suis malade / Si vous n'me cueillez point, je vais mourir, quelle balade! »

Elle s'interrompt pour dire :

- Le plus drôle, c'est que tu arrêtais toujours de pleurer complètement au moment où elle chantait : « J'prenais mon p'tit bonheur et j'lui disais c'est toi ma reine ». Ça te faisait rire. Rose se frottait le nez contre le tien et répétait « C'est toi ma reine ». Tu riais encore plus. Avant qu'elle finisse la chanson, tu t'étais déjà rendormie.
- J'adore cette chanson. Rose avait le tour.
- Oui. J'aurais aimé que tu la connaites plus. Tu l'aurais adorée.

- J'en suis sûre. À chaque fois que vous parliez d'elle, que ce soit Polynice, Étéocle ou toi, vos yeux brillaient.
- Elle a été une mère pour nous.
- J'aurais aimé avoir une vraie mère, moi aussi. La nôtre était tout le temps partie. Celle qui est revenue à la maison après le départ de Papa n'aura pas été mieux. Elle n'est qu'une ombre.
- Ça a été difficile pour nous tous, Antigone. Elle a fait de son mieux. Ce n'est pas facile...
- Une chance que tu étais là, Ismène.

Une vague de chaleur inonde l'ainée. Les mots qu'elle a espérés toute sa vie ont enfin été prononcés.

- Je sais que nous avons raison de faire la grève. Polynice ne méritait pas que Créon le traite de cette façon pour l'avoir défié. Sa loi spéciale est despotique. Je ne regretterai jamais de l'avoir enfreinte pour enterrer notre frère à la maison. Il s'est battu pour une cause juste, il méritait une mort juste. Il a rappelé que le pouvoir est citoyen et participatif. Il a défendu la véritable démocratie et l'égalité des chances. Je ne veux pas qu'on l'oublie.
- À cause de toi, personne n'oubliera que nous possédons le réel pouvoir.
- J'ai si peur de ce qui s'en vient. Serre-moi fort.
- Je suis là, petite sœur.
- Ne les laisse pas m'emmener.
- Tout ira bien. Je serai là tout à l'heure. Si tu sens que tu es sur le point de craquer, regarde-moi. Transfère-moi ta peur. Tu auras besoin d'être droite aujourd'hui. Laisse-moi vivre tes angoisses pour toi.
- Je ferai de mon mieux.
- Ce sera suffisant. Ne t'en fais pas.
- J'ai si peur qu'on m'oublie au fond de ma cellule. Ne m'oublie pas, je t'en prie.
- Jamais. Personne n'oubliera Antigone.

L'une contre l'autre, elles attendent que les policiers viennent chercher l'accusée. Elles sont enlacées. Les secondes s'écoulent en éternités vers l'heure qui les séparera.

Le Policier demande à Ismène de se lever. Il jette un regard réprobateur sur sa robe rouge.

- Vous pouvez vous rendre au palais de justice, mais vous ne pouvez pas rester avec elle.

Elle dépose un dernier baiser sur la tête d'Antigone qui la serre aussitôt contre elle pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Ismène hoche la tête et quitte à regret l'aile des terroristes. Le Policier est entouré de quatre de ses confrères, les mêmes qui ont escorté la prisonnière devant le Premier ministre quelques semaines plus tôt.

- C'est l'heure. Debout, ma fille.
- Je ne suis pas ta fille.
- Non, ma fille n'aurait jamais fait ce que tu as fait.
- En effet, elle aurait écouté le chef d'État en bonne sujette pour ensuite se plaindre sans jamais faire quoi que ce soit pour que les choses changent.
- Lève-toi.

Le Policier tend la main à Antigone pour l'aider à se relever, mais elle l'ignore. Elle préfère se remettre sur pieds avec les forces qu'il lui reste. Ses forces à elle. Une fois debout, elle avance ses poignets. Le Policier lui passe les menottes. Il ne les serre pas trop fort. Antigone prend place au milieu des quatre colosses qui accompagnent le Policier. Ce dernier ouvre la marche. Ils traversent les deux portes qui isolent l'aile des terroristes du reste de la prison. Julien, Karine et les 3467 autres détenus sont debout, entassés près des barreaux pour voir l'accusée passer devant eux. Ils sont ici parce qu'ils l'ont soutenue, ils désirent la voir. C'est la première fois que les policiers la font sortir en plein jour. Ils attendent en silence.

La porte s'ouvre, Julien aperçoit la sœur de son grand ami escortée par cinq hommes. Julien décroche le gobelet de sa ceinture et cogne sur les barreaux de métal. Une première fois, une deuxième fois. L'écho se répand dans le corridor silencieux.

Antigone se tourne vers la source du bruit. Elle voit le visage posé de Julien qui la fixe. Ils échangent un signe de tête. Les autres détenus s'empresent de prendre leur gobelet pour imiter Julien. L'écho se répand comme une flambée de poudre. Au septième coup, ce sont 3469 gobelets qui résonnent à l'unisson. Le rythme redonne du courage à Antigone. Sa posture est déjà plus droite alors qu'elle traverse le long corridor.

Le Policier se retourne et voit la confiance renouvelée sur le visage de l'accusée. Sa curiosité est trop forte.

- Pourquoi?

Convaincue que le Policier répond à un interlocuteur dans son oreillette, Antigone reste muette.

- Pourquoi tu l'as enterré?

Elle comprend alors qu'il s'adresse bien à elle.

- Il était mon frère.

- Étéocle aussi.

- Oui.

- Alors pourquoi Polynice et pas Étéocle?

- Je me posais la même question quand la loi spéciale a été adoptée.

- Étéocle était un commandant de la police, Polynice, un terroriste.

- Tu répètes tout ce que Créon t'a inséré dans la tête. J'ai l'impression de parler à un perroquet.

- Je veux juste comprendre.

- Non, tu ne veux pas comprendre, tu veux savoir. Comme tu ne veux pas comprendre les ordres, tu veux juste les recevoir. Laisse-moi marcher en paix.

- Tu ne marcheras pas en paix. Tu marches pour la paix.

- Comment fais-tu pour dormir le soir?

- Je fais mon travail. J'obéis à mes commandants et à mon Premier ministre. Il n'y a rien de déshonorant là-dedans.

- Si ton chef t'ordonne de saigner des jeunes, ton obéissance est déshonorante. Polynice le savait, pas Étéocle. Si tu ne comprends pas maintenant, tu ne comprendras jamais.

Le Policier se tait. Il ne tirera rien de cette Carré rouge. Elle l'accuse de s'être fait laver le cerveau, mais c'est elle qui répète une propagande gauchiste qu'il entend tourner en boucle depuis des années. Ils quittent le corridor des prisonniers politiques.

Antigone lève ses mains menottées pour se protéger des centaines de flashes d'appareils photo. Ses yeux ne s'habitueront jamais à un tel bombardement de clarté. Le Policier l'escorte jusqu'au box des accusés. Tout le monde dans l'assistance a été préalablement fouillé. Ceux arborant du rouge se sont vu refuser l'entrée, sauf Ismène. Certaines personnes insultent l'accusée qui s'est crue plus forte qu'un chef d'État. Antigone regarde devant elle, mais les injures ébranlent sa détermination. Elle aperçoit sa sœur et s'accroche à son regard. Ismène pleure, mais l'incite à prendre de grandes bouffées d'air. Elle veut qu'Antigone respire la force, elle se dit que c'est leur sang à eux tous qu'ils condamnent à moisir en prison. Leur sang n'est pas noir, il est rouge. Hémon se tient à côté d'elle.

Antigone avance, encaissant tant bien que mal les cris haineux de l'assistance. Elle ne reconnaît pratiquement aucun visage. Elle en a reconnu plus en traversant les couloirs de la prison. Elle aurait aimé voir sa mère. Peut-être qu'à une autre époque, Jocaste aurait eu les reins assez solides pour sortir au grand jour et protéger sa fille. Peut-être aurait-elle même réussi à empêcher la condamnation. Mais cette époque est révolue depuis longtemps. L'escorte policière entoure toujours Antigone tandis que le Policier la positionne dans le box. Elle murmure à l'attention de l'agent de la paix qui lui tient le bras :

- Peu importe ton allégeance, tu te souviendras de moi.

Le Policier ne bronche pas. Il ne veut laisser paraître aucun signe de faiblesse, il est observé aujourd'hui, le Premier ministre lui-même est présent. Le jury prend place, le juge fait son entrée.

Une heure plus tard, dans une maison de banlieue, dont la cour arrière est éventrée par un trou béant, Jocaste, abattue, absorbe les paroles de la journaliste : « Antigone est donc condamnée à la prison à perpétuité ».

Antigone est de retour au fond de l'aile isolée des terroristes. En s'appuyant sur la loi de Créon, le jury a officialisé que cette cellule où elle croupit depuis un moment déjà sera la sienne pendant encore très, très longtemps. Cependant, elle a d'autres plans.

Il faut qu'il soit fort. Il doit se rappeler qu'il n'est pas ce que je refuse. Il était ma raison d'aller me coucher le soir. J'adorais sa chaleur contre la mienne et sa présence dans mes rêves. J'espère seulement que je ne peuplerai pas ses cauchemars à partir de ce soir.

Au moins, je sais qu'Ismène peut comprendre à présent. Elle est devenue une Carré rouge. Elle ne sera jamais seule, même si je la laisse avec maman.

Elle ne s'est jamais déplacée. C'était contre sa nature de venir ici. Elle ne saisira pas ce que je fais. Ils la décrivaient comme une femme forte, comme un modèle dans les bulletins de nouvelles. La télévision déforme la réalité : ce n'est pas la femme que j'ai connue. Elle n'aurait jamais dû revenir à la maison, elle l'a peuplée de désengagement. Elle est faible. Polynice ne l'a pas été. Étéocle n'aurait jamais pu le devenir. Ismène ne le sera plus. Il faut que je sois forte aussi, comme Papa quand il était Premier ministre. Mais plus que lui au moment de nous quitter. Je dois seulement prendre la bonne décision et non le moindre mal, le contraire de ce qu'il a fait. Je ne fuirai pas mon destin.

Je n'ai plus d'avenir de toute façon, Créon m'a tout pris : la liberté, la possibilité d'étudier, l'innocence, la jeunesse, ma famille, tout. Ils vont le réélire si je croupis ici et que plus personne ne parle de ce que j'ai fait. Et mes mots ne vaudront plus rien si je suis libérée dans plusieurs années. Je redonnerai dès maintenant un élan au mouvement populaire pour que les choses changent réellement. De cette façon, ma vie aura eu un sens. C'est la seule manière de lui redonner un sens à présent. L'égalité

des chances est devenue un mythe. La démocratie est morte au Québec, il faut la réanimer avec un sacrifice. Cessez de reculer et recommencez à avancer pour de bon.

Il faut que les Carrés rouges reprennent la lutte, l'histoire est écrite par les vainqueurs et je ne veux pas être oubliée. Je vous en prie. Ne m'oubliez pas. Ce n'est pas la mort que je choisis, c'est la vie sans opportunité que je refuse. C'est la seule chose à faire. Je n'ai pas d'autres options. La seule manière de...

Antigone a déjà attaché le drap aux barreaux. Elle a réservé ses dernières forces pour grimper et passer la tête à l'intérieur du cordon qu'elle a elle-même noué. Étéocle lui a appris à faire des nœuds solides, elle sait que le drap va tenir. Ses bras tremblent, mais pas à cause de la privation de sommeil et de nourriture. Elle essaie de ne plus trop réfléchir, elle voudrait être capable d'exécuter machinalement les derniers gestes de sa courte vie, mais la peur pèse sur chaque mouvement. Elle sent le drap autour de son cou, elle s'agrippe aux barreaux comme s'il s'agissait des bras d'Ismène. Le nœud qui pèse sur son estomac est aussi serré que celui autour de sa nuque. Son cœur bat à un rythme effréné comme pour lui rappeler, dans une ultime tentative désespérée, à quoi ressemble la vie. Dans son esprit défilent les visages de ses proches disparus, Étéocle qui attache ses lacets avant d'aller courir, Polynice qui lui sourit en lui faisant un clin d'œil, son père qui lui envoie la main avant de monter dans la voiture. Ils lui manquent tous. Comme elle aimerait pouvoir les embrasser, comme elle souhaiterait que rien de tout ceci ne soit arrivé, même si elle sait qu'il est trop tard pour faire un tel souhait.

Ses doigts glissent, ses muscles commencent à l'abandonner. Elle ne s'est pas laissé dépérir que par chagrin, elle voulait être certaine de ne pas avoir la force physique de changer d'idée. La peur raidit ses bras pendant quelques secondes encore, mais la fin approche. Elle a beau se répéter en boucle qu'elle ne choisit pas la mort, mais plutôt qu'elle refuse la vie sans futur, cette idée n'est que d'un maigre réconfort face aux sanglots d'angoisse qui la secouent. Une pensée plus terrifiante s'imisce pour faire taire toutes les autres : il n'y aura plus rien. Plus de nuits avec Hémon, plus de levers de soleil, plus de colère envers Créon, plus d'étreintes avec sa sœur, plus d'ignorance

de la part de Jocaste, plus de culpabilité, plus de révolte, plus de balançoires, plus de prises de conscience, plus de possibilités de créer de nouveaux souvenirs. Tout se mélange dans un amalgame qui lui déchire les trippes. Ses doigts glissent à nouveau, elle ne peut plus se retenir. Elle tombe, le nœud fait son travail. Elle suffoque, il n'y a plus de place pour les pensées dans son esprit, que le vide qui cherche désespérément de l'air. L'agonie est lente, atroce, monstrueuse, sa nuque ne s'est pas brisée, elle étouffe pendant une éternité de douleur. Tout se brouille, tout devient noir, enfin.

Au bout d'un drap, au fond de l'aile isolée des terroristes, le corps d'Antigone se balance, la langue pendant de sa mâchoire entrouverte, les cuisses humidifiées d'urine. Un garde la découvrira en venant lui porter son souper un peu plus tard. Ici, au Pied-du-Courant, prison surplombée par le pont Jacques-Cartier qui séparait autrefois Jocaste de ses enfants, Créon entreposera le corps d'Antigone. Il ne veut pas risquer qu'un groupe de dissidents l'intercepte dans le transfert et l'utilise comme emblème de contestation et encore moins comme martyr. Elle est muette comme Polynice à présent, mais son silence résonne déjà.

XII

Ismène et Hémon sont dans la maison de banlieue où ils ont passé la nuit. Moins de 24 heures après la condamnation d'Antigone, Créon a convoqué la presse pour annoncer le suicide de la prisonnière. Ismène tient dans ses mains une photo d'Antigone du temps qu'elle n'était qu'une enfant. En la regardant, elle a l'impression d'avoir laissé mourir un rêve. Ismène aime cette photo. Il ne s'agit pas d'un sourire hypocrite figé sur pellicule. Antigone est elle-même. Elle se balance dans la cour arrière, son regard semble perdu, son visage, crispé. Ismène sait qu'elle est en colère, elle ne se souvient plus contre quoi. Ce n'est pas important, Antigone est là, entière avec son côté rebelle. La balançoire n'est plus dans la cour depuis plusieurs années. Sur la photo, elle est juste à côté du cabanon. À l'endroit où Antigone a enterré son frère la semaine dernière. Ismène ne range pas la photo là où elle l'a trouvée. Elle la garde pour elle. Elle ne peut pas croire que Créon s'octroie à nouveau le droit de disposer comme bon lui semble du cadavre d'un des membres de sa famille. Il la condamne à pourrir dans la morgue d'une prison. Ismène le refuse.

Les souvenirs d'enfance qui peuplent cette maison ont tout d'un coup un goût amer pour la survivante. Elle s'assoit sur le sofa du salon. Les rideaux sont à moitié tirés, la lumière ne pénètre que faiblement dans la pièce. Les meubles se contentent d'absorber les rayons du soleil sans les refléter. Au-dessus du téléviseur, sur l'étagère, une photo d'Antigone a été ajoutée à celles des jumeaux. Ismène le sait même si le cadre est à plat, comme celui de Polynice. La cire des nombreuses chandelles consommées s'accumule dans un cimetière multicolore.

Sous l'éclairage vacillant des bougies, Hémon s'assoit à côté de sa cousine.

- Il aura beau dire qu'elle a choisi elle-même son destin et qu'elle a été condamnée par des citoyens, sa loi et la sélection biaisée du jury la condamnaient d'avance. C'est comme s'il avait lui-même passé le nœud autour de son cou.

Ismène sent la gorge d'Hémon se serrer de colère. Elle sait qu'il retient des mots qui pèsent lourdement sur sa conscience. Elle dépose une main apaisante sur son épaule.

- Il n'est plus mon père.

Ismène le serre dans ses bras où il se permet de pleurer de tristesse, reléguant la rage au second plan. Au bout d'un moment, les sanglots diminuent. Hémon se redresse et remercie sa cousine du regard.

- La dernière fois que je l'ai vue, juste avant qu'ils l'amènent au palais de justice, elle m'a agrippée et m'a murmuré à l'oreille : « C'est à toi d'être la petite sœur maintenant ». Sur le coup, je n'ai pas saisi ce qu'elle voulait dire. Maintenant, je comprends.
- Qu'est-ce que ça signifie?
- Qu'elle veut qu'on se souvienne d'elle. Elle veut une sépulture.

Jocaste pénètre dans le salon, toujours en habits de deuil. Sachant que les deux femmes doivent parler, Hémon se lève et quitte la pièce en saluant sa tante qui a déjà pris place sur le sofa.

- Tout s'effrite. Pourquoi refuse-t-on de me laisser en paix? J'ai été maudite. Je n'ai plus que toi.

Elle appuie sa tête sur l'épaule d'Ismène.

- Je sais, maman. Mais je dois m'en aller.

Jocaste se redresse d'un coup, son visage raidi par la peur.

- Pas toi aussi. Tu es aimante, respectueuse, attentionnée. Ils ne peuvent pas te prendre aussi. Ne te laisse pas égarer par le deuil. Ta place n'est pas dans la rue avec des pancartes.
- Je ne peux plus rester les bras croisés.
- C'est la loi, Ismène. Antigone l'a enfreinte et regarde ce qui lui est arrivé.
- Créon est allé trop loin. Bon sang, maman, il a poussé Antigone au suicide avec ses lois! Il joue avec nos vies à tous, comme s'il en était le maître. Il ne bloque plus seulement l'accès aux études, il restreint la liberté d'expression et détruit

le futur de toute une population. Il tue la démocratie. Nous ne pouvons pas rester sans rien faire. La contestation reprend, et pas juste les étudiants maintenant. Hémon et moi voulons en faire partie.

- Laisse Hémon y aller. Reste avec moi, loin de leur guerre.
- Non, maman. Plus maintenant. Il est fini le temps de la survie. Créon n'est plus mon Premier ministre. Il n'est même plus mon oncle.

De ses yeux marrons, Jocaste fixe le sol, à l'endroit où ses larmes s'égouttent. Ismène, compatissante, l'entoure de ses bras et chante.

- « Quand il pleuvait dehors ou qu'mes amis m'faisaient des peines / J'prenais mon p'tit bonheur et j'lui disais : "c'est toi ma reine". »

Elle prend la tête de sa mère entre ses mains, y dépose un long baiser, puis lui relève le menton pour la regarder dans les yeux.

- C'est toi ma reine.

Jocaste remercie sa fille en silence et la serre dans ses bras. Des bras solides et fiers. Hémon revient dans le salon. D'un regard, il fait comprendre à Ismène qu'il est l'heure.

C'est l'émoi au Pied-du-Courant. Une immense foule vêtue de rouge est en direction de la prison. Les gardiens courent dans tous les sens pour se préparer. Survoltés, les 3469 détenus crient, chantent, causent un vacarme dans lequel les ordres se perdent.

Créon est furieux. Ces imbéciles de Carrés rouges osent encore le défier ouvertement. C'en est assez. Ses policiers sont déjà en route pour se joindre aux gardiens dans la défense de la prison. Les consignes sont les mêmes que devant le Palais des Congrès : il leur faut défendre l'entrée. Les manifestants ne doivent pas toucher au corps d'Antigone. Les troupes policières n'ont eu que peu de temps pour se préparer, mais les lignes serrées d'armures, de boucliers et de matraques sont prêtes. Loin devant, on entend l'écho d'un chant nourri. De maigres ombres rouges se dessinent à l'horizon. Les souvenirs cauchemardesques du conflit des derniers mois refont surface dans l'esprit de plusieurs policiers. Les crânes fendus, les dents au sol, les membres brisés, le

noir et le rouge qui fusionnent dans des cris effroyables. Mais ils savent qu'ils peuvent compter les uns sur les autres. Cette certitude leur insuffle le courage nécessaire. Les rangs se resserrent. Ils ont un travail à effectuer. L'heure n'est pas à la remise en question.

Les manifestants s'approchent de la prison. Tout le long de leur parcours, des hommes, des femmes, des jeunes, des plus vieux, même des enfants sortent sur les balcons pour les encourager en tapant sur des casseroles. La foule est assez près pour que les policiers en distinguent les silhouettes. Elles ne sont pas toutes étudiantes, mais elles portent toutes des carrés rouges.

Un élément détonne : un uniforme noir comme le leur, mais marqué de rouge. On peut discerner l'armure antiémeute entre les traits de peinture. L'un des leurs est-il passé de l'autre côté ou s'agit-il d'un vol d'équipement? L'apparition sème des rumeurs dans les rangs policiers. Finalement, on distingue les traits de l'homme en armure. Hémon est devant eux. À ses côtés, Ismène marche avec, sur les épaules, le poids d'une armure de fortune où se mêlent taule, équipement de hockey et foulard rouge. Ils sont guidés par la conviction qu'il faut agir, ils veulent donner un sens à la mort d'Antigone, comme tous ces gens avec qui ils marchent. Ce n'est plus seulement un combat contre la hausse des frais de scolarité, le Premier ministre est allé trop loin avec sa loi spéciale, ses politiques, sa répression et sa rigidité. Il est devenu un tyran qu'ils doivent renverser.

L'immense foule s'arrête à distance de matraques et de bouts de bois des policiers. Le Policier, qui est posté derrière son nouveau commandant, le remplaçant d'Étéocle, est prêt au combat. S'ils veulent jouer aux révolutionnaires, ses collègues et lui-même leur montreront comment on réprime une révolte. Le commandant interpelle Hémon, déjà qualifié de traître dans les rangs des forces de l'ordre.

- Dispersez-vous immédiatement et aucun mal ne vous sera fait. Si vous restez, votre rassemblement sera considéré illégal et vous subirez les conséquences de vos actes.

- Vous avez toujours traité les rassemblements des Carrés rouges de cette façon. Ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer.
- Qu'est-ce que tu veux, petit?

Hémon le reconnaît. Il l'a côtoyé à deux occasions durant ses stages dans la police. Il appelle « petit » toute personne plus jeune que lui. Hémon a toujours détesté sa condescendance.

- Donnez-nous le corps d'Antigone et libérez nos camarades. Nous n'avons pas besoin de nous battre aujourd'hui, Commandant. Faites ce que nous vous demandons.
- Tu n'es pas en position de donner des ordres, petit. Tu aurais pu si tu étais resté au cabinet de ton père. Tu as souillé notre uniforme. On ne te le pardonnera pas. Boucliers!

Les deux factions se raidissent. La foule est assez nombreuse aujourd'hui, un demi-million de manifestants, et les policiers ont beaucoup plus que sept portes à défendre. Tout le monde a la peur dans les trippes. Qu'importe, les Carrés rouges chargent, les policiers ripostent.

Créon tourne en rond dans son cabinet. Le Service de Sécurité l'a mis au courant de la trahison de son fils. Il n'arrive pas à y croire. Un agent du Service de Sécurité cogne à la porte.

- Désolé, M. le Premier ministre. Le directeur du Pied-du-Courant veut vous parler.
- Est-ce qu'il a dit quelque chose?
- Non, Monsieur. Il ne veut parler qu'à vous. C'est chaotique sur les ondes radios, mais aux dernières nouvelles, les Carrés rouges ont forcé l'entrée du bâtiment.
- Merde. Vous pouvez disposer.

Créon décroche le téléphone.

- Qu'est-ce qu'il se passe là-bas?

- Nous avons le contrôle de la prison et nous avons repris le corps d'Antigone.

Le cœur du Premier ministre s'arrête.

- Hémon?

- Oui, Papa.

LA PERSISTANCE DU MYTHE :
ESSAI

INTRODUCTION

Le mythe refuse de mourir. Même si, à l'intérieur de nos sociétés contemporaines, nous sommes coupés de son contexte d'origine et du temps sacré auquel il s'abreuve, il « agit en nous au singulier et au collectif¹ », comme l'a écrit Fabienne Claire Caland dans sa présentation du collectif *Horizons du mythe*. Le mythe évolue à mesure qu'il est raconté, il s'adapte, se déplace et finit toujours par trouver sa place dans les cultures où son discours sacré des origines n'a pourtant plus de force.

Beaucoup d'auteurs et de chercheurs se sont penchés sur ce type de récits et plus particulièrement sur ceux provenant de l'Antiquité grecque, dont la culture a grandement marqué notre imaginaire occidental. Certains, comme Goethe, considèrent que c'est à l'intérieur de la société grecque antique que l'art a atteint son apogée et que, de ce fait, pour « relever les défis du monde moderne l'homme doit se garder sur ses arrières, et donc "s'appuyer sur les Grecs"² ». Selon Georges Steiner, Goethe idolâtre les Grecs parce qu'il trouve que leurs œuvres font preuve d'une union organique entre le sensible et le conceptuel, et créent ainsi un univers où le réel n'a que peu de limites. Une telle perception, malgré son caractère adulateur, n'est pas sans fondement. Bien qu'elle ne représente pas nécessairement le seul grand moment artistique de l'histoire de l'humanité, cette époque nous a tout de même légué des textes qui sont et demeurent des objets d'émerveillement.

En effet, les mythes grecs, en plus de nous impressionner, sont toujours d'actualité malgré l'éloignement socio-historique qui existe entre leurs origines et notre contemporanéité. Les différentes sociétés s'y réfèrent régulièrement, puisque les questions qu'ils posent et les réflexions qu'ils soulèvent ne sont pas confinées au contexte grec. En fait, leur portée est telle que la modernité y a souvent vu l'écho de ses propres expériences. « Il est clair, écrit Georges Steiner, que de telles sensations de

¹ CLAIRE CALAND, Fabienne. « Le mythos spermatikos », dans BRASSARD, Denise et Fabienne CLAIRE CALAND (dir). 2007. *Horizons du mythe*. Montréal : Célât à l'UQÀM, p. 7.

² STEINER, Georges. 1986. *Les Antigones*. Paris : Gallimard, p. 48.

chevauchement, voire d'identité, entre le passé et le présent, garantissent la postérité vivante d'un classique.³ » C'est ainsi que les mythes restent en vie et refusent de mourir : ils sont constamment repris par des auteurs qui veulent en perpétuer l'universalité à l'intérieur de leur société.

Cependant, certains mythes ont tendance à être repris plus souvent que d'autres : celui d'Antigone est parmi les plus populaires, sinon le plus populaire. Selon Maryvonne David-Jougneau, si Antigone nous parle autant, c'est que, contrairement à bon nombre de héros grecs, elle est d'abord et avant tout humaine :

Le héros est au-dessus des mortels, entre Dieu et l'homme. Antigone, la dissidente, Sophocle tient à la présenter comme simplement humaine, d'une grandeur dont tous les hommes parfois peuvent être capables lorsqu'ils sont dans la souffrance extrême d'une injustice qui leur rend la vie sans attrait et leur donne le courage d'affronter jusqu'à la mort ceux qui la font régner.⁴

Si nous ne pouvons aspirer à ressembler à Achille ou à Ulysse, nous pouvons devenir Antigone. On aurait là l'une des principales raisons pour lesquelles l'imaginaire occidental trouve ce mythe aussi attrayant. Si, à travers l'histoire, il a existé de nombreuses véritables Antigones, des femmes ayant défié le pouvoir au péril de leur vie, que ce soit pour protéger leur proches ou autrement, Georges Steiner insiste sur le fait que le caractère d'Antigone peut également prendre forme « dans des circonstances plus humbles, dans les sursauts de la jeunesse qui se heurte aux impératifs mielleux de la vieillesse, dans l'affrontement quotidien des élans utopistes et anarchistes contre la surface niellée du "réalisme" et des facilités de la routine⁵ ». Ainsi, les actions de d'Antigone ne sont pas significatives seulement au regard du devoir de sépulture, elles ont des résonnances multiples à l'intérieur de nos sociétés.

La reprise du mythe, malgré l'universalité de ce dernier, ne se fait pas sans modifications. Les auteurs des deux derniers siècles ont eu tendance à présenter des versions

³ *Ibid.*, p. 312.

⁴ DAVID-JOUGNEAU, Maryvonne. 2000. *Antigone ou l'aube de la dissidence*. Coll. «L'ouverture philosophique». Paris : L'Harmattan, p. 94.

⁵ STEINER, Georges. *Op. cit.*, p. 121.

modernisées. De toute manière, le but de la reprise n'est pas de recréer fidèlement le souffle de Sophocle, mais bien de lui insuffler une dose de modernité. Henry Bauchau, qui a lui-même repris le mythe d'Antigone, dit ne trouver aucune utilité au mythe figé dans le passé : « Kafka est moderne. Sophocle aussi. Comment pourrions-nous nous intéresser à une Antigone qui ne serait pas moderne?⁶ ». Les auteurs ne cherchent pas à reproduire dans les moindres détails la tragédie de Sophocle, mais plutôt à actualiser Antigone en incorporant des symboles contemporains. À travers ce procédé d'actualisation, ils déplacent les thèmes mythiques pour questionner leurs propres sociétés. Le présent projet de création s'inscrit dans cette idée : à travers *Antigone*, il s'agissait d'aborder le contexte de la grève étudiante qui a pris place au Québec en 2012.

Les œuvres qui nous sont parvenues de l'Antiquité grecque ont inmanquablement marqué notre culture, il convient donc de voir comment leur reprise s'effectue à l'intérieur de nos sociétés contemporaines et d'expliquer ce qui découle de leur actualisation. Ensuite, nous pourrions analyser la place que prend *Antigone, 2012* dans cette longue liste d'actualisations du mythe.

⁶ BAUCHAU, Henry. 2004. « Entretien avec Henry Bauchau : propos recueillis par Myriam Watthée-Delmotte 4 novembre 2000. », dans COULOUBARITSIS, Lambros et J.F. OST (dir). *Antigone et la résistance civile*. Coll. «Mythes et religions». Bruxelles : Éditions OUSIA, p. 273.

CHAPITRE I

LA REPRISE DU MYTHE

Les mythes grecs résonnent dans les littératures qui ont succédé à celle de l'Antiquité. Georges Steiner, dans *Les Antigones*, explique que ce phénomène est dû en grande partie au fait que « les mythes grecs encodent des conflits biologiques et sociaux primitifs de l'histoire de l'humanité, ils survivent dans la mémoire et la reconnaissance collective comme un vivant héritage⁷ ». La primauté des émotions impliquées nous pousserait à revenir constamment vers eux. Selon Steiner, il faut également garder en tête que la littérature grecque antique est la première reconnue par la société occidentale et qu'il n'est donc pas surprenant que cette dernière en ait fait le centre de toute comparaison. En effet, il est fréquent de voir, par exemple, une histoire incestueuse être comparée à celle d'Œdipe. C'est le cas, entre autres, avec la pièce *Incendies* de Wajdi Mouawad, où l'enfant abandonné viole sa mère sans la reconnaître et engendre des jumeaux, Jeanne et Simon. Après la mort de leur mère, les deux enfants partent à la recherche du père et du frère disparus. Le choc qui résulte de la découverte de la vérité est œdipien. Simon demande à sa sœur : « Un plus un, est-ce que ça peut faire un?⁸ » Le frère est le père, il est un Œdipe.

La plupart des grands thèmes abordés par les mythes grecs résonnent de cette manière dans nos sociétés et pas seulement dans le domaine littéraire, mais également dans toutes les sphères sociales. C'est ainsi que les protagonistes d'une tragédie ayant pris place deux millénaires après l'écriture de la tragédie de Sophocle ont été comparées à la jeune héroïne grecque. En décembre 1943, les femmes du village de Kalavrita dans le Péloponnèse ont reçu le surnom mythique « Des Mille Antigones » dans le poème du même titre écrit en leur mémoire par Charlotte Delbo. Après avoir envahi le

⁷ STEINER, Georges. *Op. cit.*, p. 328.

⁸ MOUAWAD, Wajdi. 2009 [2003]. *Incendies*. Montréal : Léméac, p. 84.

village, les soldats allemands ont embarqué tous les hommes pour les exécuter. Durant la nuit, les femmes du village se sont enfuies de l'école où elles avaient été enfermées pour aller enterrer et pleurer leurs morts. Désobéissant de ce fait à une interdiction formelle, elles ont mis leur propre vie en danger pour pratiquer les rites funéraires.

Ces exemples montrent que les thèmes mythiques ne sont pas confinés au contexte antique grec. Ces thèmes, à la base des mythes, sont rattachés à des affrontements sociaux qu'on pourrait qualifier de fondamentaux, et qui, de ce fait, ont traversé le temps. L'*Antigone* de Sophocle, qui aborde les rites funéraires, l'opposition entre la loi morale et la loi d'État, la dissidence, et plus encore, s'inscrit dans cette lignée. En effet, le droit à la sépulture, par exemple, est un droit reconnu, peu importe l'époque et peu importe la civilisation. Enfreindre ce droit est souvent perçu comme un sacrilège : même à l'intérieur des sociétés laïques, on ne dit pas *saccager* un cimetière, mais bien *profaner* un cimetière.

Mais avant d'aborder plus avant ce sujet, il faut s'assurer de bien comprendre les enjeux de la reprise du mythe et pour ce faire, il convient de remonter jusqu'au contexte antique dans lequel le mythe grec s'est d'abord exprimé. Le mythe de cette époque ne découle pas d'un culte religieux dogmatique comme peuvent l'être les grandes religions monothéistes. Sur ce point, Jean-Pierre Vernant explique, dans son ouvrage *Mythe et société en Grèce ancienne*, qu'un « mythe comme ceux de la Grèce n'est pas un dogme dont la forme doit être fixée une fois pour toutes de façon rigoureuse parce qu'elle sert de fondement à une croyance obligatoire⁹ ». La religion grecque tient de la pratique et tente d'enseigner une forme de comportements plutôt que d'imposer un système de croyances et de dogmes. Et contrairement aux religions monothéistes qui fixent leur cosmogonie dans des textes sacrés, comme la Torah, la Bible et le Coran, la transmission des mythes grecs passe par l'oralité et est donc ouverte aux modifications. Marcel Détiéne, dans *L'invention de la mythologie*, nous rappelle que l'*Illiade*

⁹ VERNANT, Jean-Pierre. 1974. *Mythe et société en Grèce ancienne*. Paris : Librairie François Maspero, p. 215.

n'est pas le dernier îlot d'une culture orale, mais qu'elle est plutôt, avec l'*Odyssée*, une version d'une histoire connue de tous à l'époque de la Grèce antique. Aujourd'hui, il ne nous reste que ces textes et nous avons tendance, avec notre adoration pour la littérature écrite, à les considérer comme les textes par excellence de l'Antiquité grecque, alors qu'ils n'étaient en réalité qu'une version parmi tant d'autres désormais oubliées. Ainsi, c'est dans une tradition orale que le mythe grec s'inscrit, tradition à la base même de la société grecque.

1.1 La société grecque : une culture d'oralité et de répétition

En effet, la parole était d'une grande importance à l'intérieur de la société grecque, il s'agissait d'une société où primait l'oralité bien plus que l'écriture, comme c'est le cas aujourd'hui en Occident. Nous élaborerons sur les bases orales de cette société, ce qui nous permettra ensuite de mieux comprendre à quel point le passage à l'écriture a profondément modifié la société grecque et, par conséquent, le mythe. Marcel Détiennie explique que le pouvoir dans la cité grecque ne passe pas par l'écrit, qui est plus l'affaire des gens de commerce avec leur carnets de comptabilité, ou encore des organisateurs des Jeux Olympiques qui dressent les premières listes de vainqueurs, mais plutôt par la parole. Celle-ci est vue comme plus représentative des lois que les textes écrits, car c'est « en prenant la parole que le citoyen agit sur les autres, que l'orateur oriente le choix de l'assemblée, que l'homme politique décide de l'action de la cité¹⁰ ». En ce sens, Walter J. Ong, dans son ouvrage *Oralité et écriture*, affirme que les sociétés orales présentent un modèle fondé sur l'antagonisme, que ce soit dans l'arène ou dans le cadre de joutes verbales. Les orateurs s'opposent pratiquement toujours, ce qu'on ne retrouverait pas catégoriquement à l'intérieur des sociétés d'écriture. Également, Marcel Détiennie explique que les hommes publics, à cette époque, ne mettent pas leurs discours

¹⁰ DÉTIENNE, Marcel. 1981. *L'invention de la mythologie*. Paris : Gallimard, p. 67.

par écrit, entre autres, puisqu'ils n'ont aucun intérêt pour la version originale, et qu'ils craignent même qu'elle serve à les juger dans le futur et à les faire passer pour des sophistes. Ainsi, les principales disciplines à bénéficier de l'intégration culturelle de l'écriture en Grèce seront la philosophie, l'histoire et la médecine, à cause de leur quête de précision, et non les mythes. Détienne dit aussi qu'il faut modérer l'idée d'une conquête de l'écriture, puisqu'à cette époque, les lettrés et le livre-objet se faisaient rares, sans oublier que les livres s'écoutaient plus qu'ils ne se lisaient, à travers des récitations publiques, par exemple. Walter J. Ong, en se basant sur les travaux d'Havelock, dit même que l'écriture et la lecture étaient maîtrisées par des artisans dont le métier était d'écrire des lettres ou des documents et qu'on les employait au même titre qu'un maçon pour la construction d'une maison. Selon Ong, ce ne serait qu'aux alentours de l'époque de Platon, soit « plus de trois siècles après l'introduction de l'alphabet grec, que ce stade fut dépassé lorsque l'écriture se répandit finalement dans la population grecque et devint suffisamment intériorisée pour affecter les mécanismes de pensée de façon générale¹¹ ». C'est donc dire que l'oralité influençait encore grandement le mode de vie grec lorsque l'*Illiade* et l'*Odyssée* ont été mises à l'écrit.

Ainsi, selon Détienne, l'écriture n'a pas remplacé la tradition orale car la culture transmise par la parole « n'avait nul besoin de l'écrit pour se faire ou pour se dire¹² ». De ce fait en découle un autre, puisque dans une société où la transmission se fait par la mémoire et non par l'intermédiaire de textes littéraires, la culture ne se constitue pas par la lecture ni par la simple récitation, mais plutôt par la répétition : « Plus précisément, écrit Marcel Détienne, c'est dans la répétition qu'elle se fabrique, prenant forme à travers ce que nous appelons les variantes d'un récit ou les différentes versions d'une même histoire¹³ ». C'est donc dire que le mythe appelle et nécessite la reprise, puisque c'est à travers elle qu'il se constitue réellement, ce qui, selon nous, ne s'est pas perdu

¹¹ ONG, Walter J. 2014. *Oralité et écriture : La technologie de la parole*. Paris : Les Belles Lettres, p. 112.

¹² DÉTIENNE, Marcel. *Op. cit.*, p. 73.

¹³ *Ibid.*, p. 80.

de nos jours, même lorsqu'il est repris à l'écrit. De plus, Walter J. Ong explique que les gens issus des cultures orales n'étudient pas, du moins, pas dans le sens où nous l'entendons dans nos sociétés d'écriture : ils accumulent le savoir entre autres par l'apprentissage pratique, par l'écoute et par la répétition. Le mythe s'inscrit donc dans cette lignée : sa répétition, en plus de le constituer, l'inscrit dans la mémoire des individus, mémoire grâce à laquelle il demeure vivant, puisque sans le support manuscrit, c'est elle qui assure la seule survie possible.

Cependant, la mémoire a ses limites. Thucydide, avec ses travaux de recherche historique, établit justement comme premier constat que la mémoire est faillible. Il croit même qu'elle peut être trompeuse, puisqu'elle sélectionne, interprète et reconstruit ce qu'elle entend. C'est pourquoi Thucydide est méfiant face aux informations qu'il reçoit concernant les temps anciens. Selon lui, il revient à l'historien de mener l'enquête pour éclaircir et démêler les partis pris subjectifs des témoins. Toutefois, contrairement à lui, Hérodote n'écarte pas la tradition de mémoire, puisqu'il cherche à laisser des monuments, autant matériels que racontés, des grands exploits guerriers, et pour lui la tradition orale s'avère un bon moyen d'y parvenir.

Il va sans dire que ces deux visions de l'histoire, même si elles s'opposent sur certains points, ne concordent ni l'une ni l'autre avec l'approche des historiens modernes. Pour Paul Veyne, il ne faut pourtant pas les dénigrer. Son ouvrage *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?* est, selon Françoise Lavocat, le premier en France à traiter de la fiction dans une perspective historique. Veyne propose de parler de vérités au pluriel et, selon lui, toute vérité est une imagination qui, plutôt que d'élargir les frontières, les délimite et est incapable de concevoir ce qui se trouve à l'extérieur. Ces frontières forment le palais de l'imagination à l'intérieur duquel les pensées d'une civilisation évoluent et changent, souvent à son insu. Selon Veyne, les Grecs antiques évoluant dans une tradition orale et de mémoire possédaient un programme de vérité où l'on faisait abstention de la distinction entre fait et fiction. L'historien grec ne priorisait donc pas les textes originaux au détriment des documents de seconde main, puisque l'important était de prolonger la tradition, pas d'en trouver l'origine première, ni de démêler le vrai

du fictif. Ils citent anonymement les ouï-dire de la transmission orale (ce qui serait impensable aujourd'hui) puisque ceux-ci rendent compte d'une expérience que l'on trahirait si on la laissait de côté. Chaque époque et chaque société possède donc sa vérité et il faut éviter d'en élever une au-dessus de l'autre, simplement parce qu'il s'agit de la nôtre. Cependant, il est important de noter, comme l'a fait Françoise Lavocat dans *Fait et fiction*, que Veyne est revenu lui-même sur le questionnement éthique en lien avec son ouvrage avant de finalement recommander, en 2008, de le jeter, ce que, tout comme Françoise Lavocat, « nous nous garderons bien de faire¹⁴ ». Même si son ouvrage est réfutable sur plusieurs points et qu'il est important de noter que Veyne a pris ses distances par rapport à ses arguments de 1983, le concept de programme de vérité demeure d'une grande pertinence.

De son côté, Walter J. Ong affirme que la mentalité est en train de changer autour des peuples de culture orale qui étaient autrefois désignés de manière péjorative comme primitifs ou sauvages. Ong juge que même l'expression « sans écriture » suggérée par Claude Lévi-Strauss, demeure négative, puisqu'elle souligne un manque et connote le conditionnement chirographique dont font preuve les sociétés d'écriture : « Le traitement actuel suggérerait que l'on utilise le terme moins blessant et plus positif d'"oral"¹⁵ ». Cependant, même s'il défend les cultures orales, Ong prévient que l'oralité n'est pas un idéal à atteindre. Selon lui, l'oralité mène indubitablement à l'écriture, puisque sans cette dernière, « la conscience humaine ne peut réaliser pleinement son potentiel, elle ne peut produire d'autres créations fortes et belles¹⁶ ». Ainsi, l'écriture aurait poussé les mythes grecs vers un développement encore plus poussé. Cependant, il est important de garder à l'esprit que ceux-ci ont émergé d'une tradition orale et de mémoire et qu'il serait réducteur de les approcher uniquement selon notre vérité moderne s'appuyant sur la littérature écrite. Cette origine orale où la répétition assurait la

¹⁴ LAVOCAT, Françoise. 2016. *Fait et fiction : Pour une frontière*. Coll. «Poétiques». Paris : Éditions du Seuil, p. 98.

¹⁵ ONG, Walter J. *Op. cit.*, p. 192.

¹⁶ *Ibid.*, p. 34.

constitution, la mémorisation et la vie du mythe est, selon nous, en bonne partie responsable de la grande malléabilité que possèdent les mythes grecs encore de nos jours, même s'ils sont repris à l'écrit.

1.2 Le passage à l'écriture

Malgré l'importance de la tradition orale, le mythe grec a finalement été mis à l'écrit. Comment ce passage s'est-il effectué et quelles en ont été les conséquences? C'est à la période hellénistique, selon Paul Veyne, que les mythes sont saisis par une littérature écrite qui se veut désormais docte, et un certain élitisme intellectuel les transforme en mythologie. On les met par écrit, on les enseigne à l'école et on en oublie les variantes pour tendre vers une version unique. Marcel Détiéne écrit que cette fixité a apposé un masque au mythe et a forcément installé un écart entre l'oralité des mythes et le mythe écrit, dit classique de nos jours. Nous pouvons nous référer aux travaux de Jean-Pierre Vernant qui explique que le passage de la tradition orale à la littérature écrite a fortement transformé le statut du mythe en Grèce à un point tel que bon nombre de mythologues modernes se questionnent à savoir si les mêmes méthodes d'interprétation sont valables pour l'un et l'autre : « on a même pu se demander si l'on est en droit de ranger les deux ordres de documents dans une seule et même catégorie¹⁷ ». Il est important de prendre conscience qu'il existe un fossé énorme entre les deux, puisque ce sont les mythes écrits que nous analysons aujourd'hui, et non les mythes oraux.

Comme il a été dit précédemment, Walter J. Ong affirme qu'à l'époque de Platon, un changement survient dans la société grecque qui a fini d'assimiler l'écriture. Les formules mnémotechniques, c'est-à-dire préexistantes et constamment reprises, destinées à faciliter la mémorisation des récits oraux, sont remplacées par le texte écrit.

¹⁷ VERNANT, Jean-Pierre. 1974. *Op. cit.*, p. 197.

Cette nouvelle façon de stocker du savoir a, selon Ong, libéré l'esprit, lui permettant du même coup de s'attaquer à des réflexions plus originales et plus abstraites. L'écriture permettrait une intériorisation de la psyché que les cultures orales, plus situationnelles qu'abstraites, ne possèdent généralement pas. Ong précise que dans les cultures orales, le sens des mots est toujours lié au présent, contrairement aux sociétés d'écriture avec leurs dictionnaires. Certains éléments du passé peuvent être oubliés au profit des exigences du présent en cours. De plus, pour les besoins de la mémoire orale, les héros de récits sont souvent stéréotypés dans les cultures orales, entre autres par des épithètes marqués et des formules communément établies, comme par exemple le sage Nestor, Achille en colère ou encore les Sept contre Thèbes : « Les personnalités ternes, écrit Ong, ne peuvent survivre dans la mnémotechnique orale¹⁸ ». Ce n'est pas le cas avec l'écriture qui déplace le mythe grec, non pas seulement à cause de ses avantages techniques, mais également par le changement de mentalité que son assimilation par la population suppose : le cliché préexistant n'y a plus sa place.

Or, pour Jean-Pierre Vernant, ce déplacement du mythique vers la tragédie qui en résulte fait entrer le récit mythique dans le domaine du questionnement : « Le mythe, dans sa forme authentique, apportait des réponses sans jamais formuler explicitement les problèmes. La tragédie, quand elle reprend les traditions mythiques, les utilise pour poser, à travers elle, des problèmes qui ne comportent pas de solutions¹⁹ ». Même si les Grecs antiques comme Eschyle, Sophocle et Euripide puisent dans une tradition orale commune pour écrire leurs tragédies, Vernant explique qu'ils les utilisent librement pour les adapter à leurs besoins poétiques, ou même pour les « critiquer au nom d'un nouvel idéal éthique ou religieux²⁰ ». Malgré la distinction nette que cette transformation crée par rapport à la voix vivante du conteur, le mythe grec demeure tout de même inspiré par la tradition orale et de mémoire. Par contre, l'écrit fige le mythe

¹⁸ ONG, Walter J. *Op. cit.*, p. 89.

¹⁹ VERNANT, Jean-Pierre. 1974. *Op. cit.*, p. 206.

²⁰ *Ibid.*, p. 204.

l'instant d'une version, s'inscrivant de cette façon dans une tradition possédant déjà plus de similarités avec celle à la base de notre littérature contemporaine.

Ce passage à la tragédie n'était pas négatif pour Aristote. Si l'on se base sur les principes de la tragédie qu'il élabore dans sa *Poétique*, les histoires tirées de la tradition ne deviennent de véritables mythes qu'une fois qu'elles sont transposées en tragédies. Pour sa part, Marcel Détiennie croit que le mythe est inexistant dans la mythologie, qu'il définit comme une étude des mythes prenant racine en dehors de l'oralité. Contrairement à Aristote, il croit qu'aucune approche analytique ne peut nier que « la vraie vie du mythe puise sa source dans une parole vive²¹ », parole qui a disparu de la mythologie, rendant ainsi le mythe introuvable. Cette perception trouve des arguments favorables dans la définition du mythe telle qu'élaborée par Mircea Eliade dans *Aspects du mythe* : « le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des "commencements"²² ». Selon cette définition, soit celle du mythe comme récit religieux de création, on peut être tenté de donner raison à Marcel Détiennie : ce mythe est absent de l'étude moderne de la mythologie.

Cependant, Mircea Eliade explique que la Grèce serait le seul endroit où le mythe a inspiré et guidé autant la poésie épique que la tragédie, la comédie et les arts plastiques. La culture grecque serait également la seule à avoir soumis ses propres mythes « à une longue et pénétrante analyse, de laquelle il[s] [sont] sorti[s] radicalement "démystifié[s]"²³ ». Les analyses modernes des mythes grecs découleraient de la critique rationaliste effectuée par les Grecs eux-mêmes. Ils questionnaient la moralité de leurs dieux souvent injustes, jaloux et ignorants en mettant de l'avant l'idée d'un dieu plus élevé. Par exemple, Xénophane a mis en doute les visions homérique et hésiodique des dieux en critiquant sévèrement leur anthropomorphisme. Pour lui, il existait un dieu au-dessus des dieux et des mortels qui n'avait rien de commun avec ces derniers.

²¹ DÉTIENNE, Marcel. *Op. cit.*, p. 230.

²² ELIADE, Mircea. 1963. *Aspects du mythe*. Coll. «Idées». Paris : Gallimard, p. 15.

²³ *Ibid.*, p. 181.

Évhémère, pour sa part, a proposé l'idée que les dieux grecs étaient en fait d'anciens rois divinisés. Cette idée, jumelée à celle de l'allégorie mythique, qui consiste à analyser les mythes en tant que grandes métaphores de l'existence humaine, a servi à rationaliser les dieux homériques avec une explication historique, voire préhistorique. Mircea Eliade explique que certains apologistes chrétiens ont même par la suite récupéré l'évhémérisme pour « démontrer l'humanité, et donc l'irréalité, des dieux grecs²⁴ ». Ce point est très important pour la postérité du mythe, puisque, selon Eliade, les dieux grecs ont réussi à survivre à la domination chrétienne en Occident en grande partie parce qu'ils n'étaient désormais plus religieux. Vidés de leur aspect sacré, c'est donc à travers l'art et la philosophie qu'ils nous sont parvenus.

En fin de compte, écrit Eliade, l'héritage classique a été "sauvé" par les poètes, les artistes et les philosophes. Les dieux et leurs mythes ont été véhiculés, depuis l'antiquité – alors qu'aucune personne ne les prenait plus à la lettre – jusqu'à la Renaissance et au XVII^e siècle, par les *œuvres*, par les créations littéraires et artistiques.²⁵

Mircea Eliade soulève un point intéressant lorsqu'il affirme que les mythes ont survécu à l'intérieur des œuvres artistiques. Ce n'est pas le mythe sacré, celui qui expliquait les phénomènes de l'univers, qui nous est parvenu, mais plutôt le mythe écrit, celui qui se détourne des certitudes pour poser des questions ouvertes. Cependant, pour certains auteurs comme Florence Dupont, l'écriture du mythe fait plus que l'altérer, elle le tue carrément. Seule l'oralité posséderait la capacité de bien le rendre et les textes qui nous sont parvenus ne devraient pas être considérés comme des mythes à cause de leur nature écrite. Par contre, plusieurs s'opposent à l'idée de la dégradation du mythe dans la littérature. Frédéric Monneyron et Joël Thomas écrivent que la littérature, dans sa tendance à expliquer la complexité humaine en opposition à la science qui démontre la simplicité de la réalité en dissolvant le complexe qui l'entoure, poursuit ce que le mythe faisait déjà à l'époque antique, c'est-à-dire rendre compte de ce que la

²⁴ *Ibid.*, p. 191.

²⁵ *Ibid.*, p. 192.

science ne pouvait expliquer. Les deux se complétaient chez les Grecs, les limites explicatives de l'un étant les capacités de l'autre. Contrairement à la science qui décorique les éléments qu'elle analyse, le mythe et la littérature possèdent une force créatrice capable de produire une instance nouvelle qui est plus que la somme de ses composantes. Ils révèlent l'assemblage du monde et ont ainsi le pouvoir du démiurge, lui-même présent dans plusieurs mythes de création, c'est-à-dire cette capacité de créer, pas seulement de raconter. C'est pourquoi Monneyron et Thomas estiment que les forces à l'œuvre dans le mythe des origines sont également présentes dans l'expression littéraire. Ils ne sont pas les seuls, Jacqueline Fabre-Serris croit que les poètes donnent un sens moderne aux vieux récits mythiques en les mettant en relation avec les nouvelles réalités sociales. En d'autres mots, la reprise littéraire, malgré le fossé qui la sépare de la tradition orale, possède toujours un pouvoir créateur qui garde le mythe vivant.

De son côté, Gilbert Durand pousse l'idée plus loin, comme le relèvent Monneyron et Thomas dans *Mythes et littératures*. En effet, il ne fait pas de distinction entre les mythes de la tradition orale et ceux de la littérature écrite, puisque tous travaillent avec la même matière première qu'il considère être le mythème, c'est-à-dire les grands thèmes auxquels se rattachent les mythes. Il semble toutefois erroné d'affirmer que les mythes de la tradition orale et ceux de la littérature écrite sont identiques. L'oralité d'un mythe vivant s'inscrit dans une tradition en constante évolution, alors que l'écriture d'un mythe fixé par l'encre prend souvent forme dans une société où la protection intellectuelle, avec les droits d'auteur, est mise à l'avant-plan. Walter J. Ong affirme même, dans *Oralité et écriture*, que l'imprimerie, avec la typographie, a « transformé le mot en produit. L'ancien monde oral collectif s'était divisé en propriétés privées revendiqués²⁶ ». Nous passons d'un bassin commun à des possessions individuelles, ce qui n'est définitivement pas la même chose.

²⁶ ONG, Walter J. *Op. cit.*, p. 149.

Malgré cette affirmation, Gilbert Durand élabore des concepts intéressants, soit ceux de dérivations et d'usures. Par dérivation, il entend que les deux propriétés intrinsèques qui font vivre le mythe seraient le stable et le mobile. Le mythe contient une certaine stabilité à travers les mythèmes qui l'animent, mais est également toujours en mouvement à travers les déplacements de vérités, qu'il s'agisse de celles de la société ou de l'auteur. Cette dualité expliquerait en grande partie les nombreuses reprises et assurerait donc la vie du mythe. Quant à l'usure, elle survient, pour Durand, lorsque le fil conducteur reliant le mythe à un système mythologique est perdu. Mais ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose, car Durand dit que de cette manière, on peut faire avancer le mythe en le détournant de son sens originel. Le Prométhée de Gide qui mange son aigle est pour Durand un bon exemple, puisqu'il présente un Prométhée non philanthrope. Ce nouveau fil conducteur, en tenant compte du contexte spécifique dans lequel il prend forme, ravive le mythe et lui donne un souffle nouveau duquel les auteurs subséquents peuvent s'inspirer.

Bref, Gilbert Durand exprime, à travers son idée de mouvement perpétuel, que le mythe est impossible à fixer, même sous sa forme écrite, puisqu'il crée, à sa manière, une répétition supplémentaire et participe de ce fait à la constitution du mythe, à sa réélaboration. Il faut garder en tête aussi, comme Mircea Eliade l'a expliqué, que ces récits ont survécu à travers les œuvres d'art et que ce sont donc elles qui inspirent les reprises modernes. À partir de cette hypothèse, nous pouvons en avancer une autre, soit que, de nos jours, nous ne reprenons pas nécessairement le mythe tel que défini par Eliade, mais plutôt les œuvres artistiques de la Grèce antique qui en ont découlé. Le mythe grec, dans sa forme orale et sacrée, ne nous est probablement plus accessible, cependant, celui qui lui a succédé, le mythe écrit, est encore bien présent. Tirant ses origines de l'oralité vivante, il n'a pas été complètement figé par l'écriture, il appelle toujours la reprise. Rappelons également que le passage à la littérature écrite y a inséré un questionnement ouvert en remplacement des certitudes expliquant le monde. Cette ouverture accentue certainement la capacité du mythe à se renouveler.

1.3 Les mythes les plus repris

Maintenant, il convient de parler d'un phénomène soulevé par Georges Steiner dans *Les Antigones* : l'auteur se demande pourquoi notre imaginaire occidental revient toujours aux mêmes mythes. Nous avons parlé de la présence, à l'intérieur des mythes, des conflits premiers de l'humanité ; les histoires les plus reprises seraient celles qui en couvrent la plus grande variété possible. Antigone fait sans contredit partie de ce lot. Georges Steiner estime que si le mythe d'*Antigone* – ou pour être plus précis au regard de ce que nous avons énoncé, la tragédie de Sophocle – est aussi souvent repris, c'est qu'il est le seul texte littéraire à avoir réussi à exprimer les cinq principales constantes de conflits à la base de l'existence humaine : l'affrontement des hommes et des femmes, de la vieillesse et de la jeunesse, de la société et de l'individu, des vivants et des morts, des êtres humains et des dieux. En effet, si l'on accepte ces affrontements comme primaires, l'argument de Steiner est logique, puisqu'on trouve des exemples pour chacun d'entre eux dans le texte de Sophocle. Créon est outré qu'une femme s'oppose à lui et refuse de céder devant elle : « Mieux vaut, si c'est nécessaire, succomber sous le bras d'un homme, de façon qu'on ne dise pas que nous sommes aux ordres des femmes²⁷ ». Le père s'offusque que son fils lui dise comment agir : « Ce serait nous alors qui irions, à notre âge, apprendre la sagesse d'un garçon de son âge, à lui!²⁸ ». Antigone défend les droits de son frère, alors que Créon affirme vouloir le bien de la cité. Leur argumentaire tourne autour du sort réservé à un mort et à sa place dans le monde des vivants. Et finalement, les dieux viennent frapper la famille de Créon après la mise en garde du devin Tirésias.

De plus, toujours selon Georges Steiner, le texte de Sophocle serait le seul où toutes ces luttes apparaissent sur un pied d'égalité. C'est ce qui ferait sa grande force. Cependant, les reprises qui ont suivi n'ont que rarement récupéré cette équivalence. Mais

²⁷ SOPHOCLE. [2011]. «Antigone», dans *Tragédies complètes : Préface de Pierre Vidal-Naquet. Traduction de Paul Mazoulé Notes de René Langumier*. Coll. «Folio classique». Paris : Gallimard, p. 108.

²⁸ *Ibid.*, p. 109.

doivent-elles le faire? Bien que le texte de Sophocle présente a priori les cinq grands affrontements de manière égale, le lecteur, selon ses propres expériences, en priorisera un au détriment des autres. Chaque lecteur entre dans le texte avec son propre bagage et ses propres besoins. Une femme cherchera peut-être à reprendre le mythe en explorant le conflit homme-femme. La peine d'un citoyen ou d'une citoyenne aux prises avec un conflit générationnel trouvera écho dans l'affrontement jeunesse-vieillesse de la tragédie. Un religieux humaniste comme Robert Garnier aura d'abord vu la piété d'Antigone envers le parent décédé, et ainsi de suite. Il n'est donc pas nécessaire de garder intacte l'équivalence des affrontements comme chez Sophocle ; c'est au contraire la grande force du texte du tragédien grec que d'offrir le choix quant à la reprise de ces affrontements. Steiner croit qu'il est utopique de penser pouvoir scruter sous tous les angles un texte comme *Antigone*., c'est pourquoi nous ne pouvons prétendre détenir la seule interprétation possible. Toute analyse est teintée des intentions de celui ou celle qui l'émet. « L'œil du critique, écrit Steiner, est un œil personnel : il focalise pour les besoins de l'argumentation et de la stratégie particulièrement là où il invoque de prétendus principes de généralité canonique²⁹ ». Ce que le critique fait, l'auteur qui reprend l'œuvre le fait également. Il adapte sa reprise du mythe, ou de la tragédie, selon ses propres besoins textuels et contextuels, voire selon son mythe personnel, et priorisera donc certains affrontements au détriment des autres sans que cela nuise au mythe.

Cependant, si ce sont les œuvres d'art que nous reprenons aujourd'hui et non le mythe de la tradition orale, si chaque reprise est teintée de la vision de l'auteur, et même si nous ne pouvons postuler tout savoir des intentions de Sophocle, il convient d'étudier l'orientation que le tragédien grec semble donner au mythe d'Antigone pour savoir quels questionnements il insère dans sa répétition du mythe. Tout d'abord, attardons-nous à un élément central de la version de Sophocle qui a servi de fil conducteur à de nombreuses reprises lui ayant succédé : l'interdit de sépulture et la désobéissance d'Antigone face à ce même interdit. Pour bien saisir ce qu'implique la loi de Créon,

²⁹ STEINER, Georges. *Op. cit.*, p. 317.

ainsi que la hargne de la fille d'Œdipe envers celle-ci, il est important de revenir sur le contexte durant lequel la pièce de Sophocle a été écrite.

Pour la civilisation grecque de l'Antiquité, la sépulture assurait au défunt l'accès aux enfers, ainsi qu'une place dans la mémoire des vivants. Dans cette culture, la belle mort, celle du cadavre honoré, permettait aux vivants de faire leur deuil, et aux morts de trouver le chemin de l'Hadès, mais aussi de laisser une trace matérielle de leur existence et de leurs exploits. Philippe Borgeaud explique, dans son texte *D'Antigone à Érigone*, que pour les Grecs antiques, « la privation de sépulture équivaut à une condamnation, un manquement à la mémoire et donc à l'intégrité du mort, à la seule survie qui lui soit assurée, celle de la pérennité de son image dans la mémoire sociale³⁰ ». La vie posthume passe par le souvenir et comme la sépulture est un élément de mémoire, le défunt doit recevoir les honneurs funéraires pour accéder au monde des morts.

Le droit de sépulture n'était donc pas quelque chose qu'on retirait à la légère en Grèce antique. Georges Steiner, dans *Les Antigones*, explique que toutes les sphères de la société s'entendaient sur le respect des cadavres :

La piété veut qu'on considère les morts comme sacrés. La justice veut qu'on laisse les disparus tranquilles. Et la "politique" [...] veut qu'on ne déshonore pas les morts ennemis de peur de relancer et de perpétuer les affrontements entre les familles et les discordes civiles.³¹

Par contre, il souligne que les criminels pouvaient être punis au-delà de la mort si leur crime était trop grand et alors on laissait leur cadavre au grand air, exposé à la décomposition. Par exemple, comme le démontre Philippe Gérard dans *Les enjeux politiques d'Antigone* en se basant sur les témoignages de Xénophon, Thucydide et Lycurge, il est possible d'identifier qu'une loi athénienne interdisait d'enterrer sur le sol de la cité ceux qui avaient trahi cette dernière. Les pilleurs de temples, entre autres, faisaient partie de cette catégorie.

³⁰ BORGEAUD, Philippe. «D'Antigone à Érigone», dans GILBERT, Muriel (dir). 2005. *Antigone et le devoir de sépulture*. Coll. «Actes et recherches». Genève : Labor et Fides, p. 44.

³¹ STEINER, Georges. *Op. cit.*, p. 130.

En regard de cela, il devient facile de comprendre à quel point, dans la pièce de Sophocle, l'édit de Créon est un geste lourd de conséquences et de sous-entendus politiques. En plus d'exposer Polynice à la disparition totale, le roi le considère comme un traître, voire comme un hérétique pilleur de temple. Mais ultimement, ce que Créon cherche à faire, c'est d'assurer la paix et l'ordre dans la cité en empêchant toute division sociale au sujet des jumeaux. Il fait d'Étéocle le héros qu'il faut pleurer et glorifier, et de Polynice, le traître qu'il faut exclure de la mémoire de Thèbes. Dans la Grèce archaïque, comme l'explique Joël Candau dans *Mémoire et identité*, l'ordre social nécessitait parfois le tri entre les morts honorables dont il fallait entretenir le souvenir et les autres, ceux voués à l'oubli. Exclue de la mort, ces individus se voyaient du même coup effacés du monde des vivants, puisque exclus de la mémoire collective. Créon départage Étéocle et Polynice de cette manière.

C'est donc pour atteindre un objectif politique que Créon interdit à quiconque d'honorer le devoir de sépulture auprès de celui qu'il qualifie de traître. En empêchant toute possibilité d'affiliation avec Polynice, le roi de Thèbes espère diminuer les risques de conflit civil : les Thébains ne pourront combattre pour un nom qui a disparu. Les citoyens s'identifieront uniquement à la lutte d'Étéocle. Selon cette logique, une nouvelle guerre fratricide serait impossible, assurant ainsi l'ordre et la paix dans la cité. Par contre, pour Antigone, il s'agit d'un ordre où l'État s'élève au-dessus des droits individuels de ses citoyens, ce qu'elle refuse catégoriquement.

Ainsi, la fille d'Œdipe enterre son frère pour lui permettre d'accéder au monde des morts, mais également pour restituer sa présence dans la mémoire des vivants. Selon Georges Steiner, Antigone, qui affirme obéir à des lois beaucoup plus anciennes et donc qui prévalent, refuse la loi de Créon parce qu'elle n'accepte pas la temporalité dans laquelle celle-ci s'inscrit. Le temps que Créon invoque est profane pour Antigone qui se réfère à une temporalité sacrée. Elle soutient qu'une loi écrite par un homme pour établir une paix contextuelle ne devrait jamais empiéter sur les lois dites universelles. Antigone investit, selon Steiner, un lieu occupé par les idéalistes éloignés de toutes responsabilités restrictives : « C'est un monde extérieur au temps politique, un

monde dans lequel ceux qui ne sont pas mariés et ceux qui n'ont pas d'enfants se sentent obscurément chez eux³² ». L'idéalisme de la fille d'Œdipe s'oppose à l'ordre de Créon.

Considérant cela, on peut se poser la question suivante : comment Sophocle a-t-il adapté le mythe à ses propres besoins d'auteur et de citoyen? Car, bien que la tragédie *Antigone* ait une portée qui traverse les frontières géographiques et temporelles de la Grèce antique, elle s'y enracine tout de même. Tout d'abord, pour ce qui est du conflit autour de la sépulture, il est présent dans *Antigone* mais revient aussi dans *Ajax*, deux textes qui seraient liées au contexte de l'époque, selon Georges Steiner. Sophocle les aurait écrits en réaction à des événements historiques précis. Ce point est débattu et n'est pas accepté de tous, mais Steiner trouve cette thèse générale plausible. Dans *Ajax*, Ulysse défend le cadavre d'Ajax même si celui-ci était son ennemi de son vivant. La colère n'a plus sa place dès qu'Ajax meurt, ce qui importe désormais, c'est d'éviter l'humiliation au cadavre. Selon Steiner, Sophocle défend l'idée que le respect des rites funéraires est plus important que la haine et la division des vivants. Le contexte est toutefois différent avec la pièce *Antigone* : Ajax possède le titre de héros et refuser de l'enterrer priverait les générations futures de sa légende, tandis que Polynice est considéré comme un traître par Créon qui cherche justement à lui retirer cette possibilité de remémoration. Sophocle pousserait donc le questionnement plus loin avec *Antigone*, puisque la transgression de la loi se fait pour honorer un criminel exclu de la cité. Sophocle proposerait de réfléchir sur le sort de tous les cadavres, pas seulement ceux des héros. Ainsi, Steiner croit que ces deux tragédies, soit *Ajax* et *Antigone*, seraient en fait « des plaidoyers affirmés en faveur de la liberté des pratiques funéraires familiales à un moment où, sous la pression de la guerre et des rivalités internes, l'État cherchait à diriger, à enrégimenter, la piété privée³³ ». La reprise d'un mythe s'inscrit toujours dans un temps et Sophocle n'y a pas fait exception. Il aurait adapté ces mythes pour aborder

³² *Ibid.*, p. 275.

³³ *Ibid.*, p. 133.

les problématiques de son époque, tout comme les auteurs qui ont par la suite repris Antigone.

Une telle hypothèse ne réduit pas la portée de la tragédie, bien au contraire. « Sans perdre de son universalité, écrit Georges Steiner, la légende revêt une forme locale et s'inscrit dans un temps.³⁴ » C'est l'arbre bien enraciné qui s'élève et produit de multiples branches. Dans le cas qui nous intéresse ici, comme nous venons de le voir, l'histoire d'*Antigone* n'a pas été figée par la tragédie de Sophocle qui l'a lui aussi modifiée pour susciter de nouvelles réflexions. Walter Benjamin dit qu'il y a quelque chose dans le texte antique qui attend qu'on le découvre, que ces textes accomplissent en réalité un pèlerinage millénaire. Chaque époque et chaque société possède la capacité d'ajouter une dalle d'apprentissage à ce long parcours sans fin, ce qui n'est certainement pas sans rappeler ce que faisait la tradition orale dans l'Antiquité. Les nouvelles versions déplacent le récit, l'enrichissent de nouvelles visions, deviennent de nouvelles pierres sous les bottes du mythe pèlerin. Les différents auteurs ayant repris *Antigone* ont de cette manière laissé une trace sur le mythe.

1.4 Le bagage d'interprétations du mythe et changement de perception

Un tel procédé engendre un autre phénomène. Les reprises et les analyses d'*Antigone* font en sorte que nous entrons dans le mythe avec un esprit chargé d'un bagage de transmissions et de critiques, dont on ne peut faire abstraction, puisque nous n'entrons jamais dans le texte avec un esprit vierge. Steiner croit « beaucoup plus réaliste, de la part du "lecteur lent" de reconnaître que les jugements sur *Antigone* et les utilisations qui en ont été faites, d'Aristote à Lacan, constituent une part de son expérience de l'œuvre³⁵ ». Ainsi, les analyses critiques, au même titre que les reprises, influencent

³⁴ *Ibid.*, p. 134.

³⁵ *Ibid.*, p. 323.

notre vision du mythe et participent à sa conception, puisqu'ils approfondissent l'interprétation du récit.

Ainsi, l'histoire d'Antigone incorpore ce qui est écrit à son sujet et se déplace. Malgré tout, Georges Steiner explique qu'un texte, par l'autorité intrinsèque qu'il exerce sur notre littérature, est capable « [d']absorber sans perdre son identité les incursions dont il est victime depuis des siècles, ainsi que l'accumulation des commentaires, des traductions et des variations qui s'accrochent à lui³⁶ ». Cette capacité du mythe à constamment grandir est une rareté précieuse, grâce à elle, il réussit à s'adapter aux besoins de chaque époque. Il se déplace, évolue, grandit : il est vivant malgré son passage à l'écrit. Dans *Prismes : Critique de la culture et société*, Theodor Adorno écrit qu'en allemand, le terme *museal*, qui fait référence au musée, possède une connotation désagréable : « Il désigne des objets avec lesquels celui qui les regarde n'a plus de rapport vivant, et qui meurent eux-mêmes. On les conserve pour des raisons historiques plutôt qu'en vertu d'un besoin actuel. [...] Ils témoignent de la neutralisation de la culture³⁷ ». C'est ce à quoi serait condamné le mythe sans la reprise. Dans le contexte antique grec, la répétition du conteur protégeait *de facto* le mythe d'une telle éventualité, mais dans la littérature écrite à travers laquelle il s'exprime désormais, ce sont les reprises, les traductions et les commentaires qui lui permettent de rester en vie. Elles lui évitent de devenir *museal* en créant un mouvement de va-et-vient entre le mythe et les différentes sociétés qui permet au mythe de réactualiser son rapport à la contemporanéité. Le travail des auteurs qui ont succédé à Sophocle est donc nécessaire pour que le long pèlerinage évoqué par Walter Benjamin puisse se poursuivre.

Ce va-et-vient modifie toutefois la perception que le lecteur a de l'héroïne du mythe. Comme Simone Fraisse l'explique dans son ouvrage *Le mythe d'Antigone*, Antigone a évolué avec le temps pour passer de compatissante à résistante. Sa relation antagoniste avec Créon a pris le dessus sur la relation d'empathie qu'elle entretient

³⁶ *Ibid.*, p. 324.

³⁷ ADORNO, Theodor W. 2003 [1955]. *Prismes : Critique de la culture et société*. Coll. «Critique de la politique». Paris : Payot, p. 181.

avec son père Œdipe. Simone Fraisse écrit que de nos jours, « Antigone n'est plus *avec*, elle est *contre*³⁸ ». En effet, dans les reprises contemporaines, la désobéissance d'Antigone ressort au détriment de ses vertus empathiques, et de ce fait, son opposition face à un pouvoir injuste est dorénavant perçue comme le trait central de son caractère. Alors qu'autour d'elle, tous les Thébains obéissent à la loi de Créon, elle désobéit et surtout, elle agit. Comme le souligne Maryvonne David-Jougneau dans *Antigone ou l'aube de la dissidence*, l'évolution du mythe nous aura amenés à voir dans le geste d'Antigone un acte social qui « propose dans cet espace public, un contordre au plein sens du terme, une autre lecture possible des faits qui s'en prend, subrepticement, à l'ordre de Créon ; non seulement pour Antigone, [...] mais aussi pour tous les Thébains³⁹ ». En prenant position contre la loi du roi, elle suggère à ses concitoyens une autre vérité qui, si elle trouve écho dans la population, viendra détruire la paix que Créon tente d'installer. Ainsi, le fil conducteur contemporain du mythe réside dans le combat qu'Antigone mène contre la loi étatique.

Ainsi, avec tous ces changements de perception, Simone Fraisse croit que le mythe d'Antigone est promis à une signification politique : « Les composantes familiales et religieuses de sa conduite s'estompent dans une société qui perd peu à peu le respect de la tradition et le sens du sacré. Contestataire par essence, Antigone donne le signal de toutes les insurrections⁴⁰ ». Ici, le terme insurrection n'est pas anodin ; une insurrection est menée par un groupe, non par un individu seul. Antigone est plurielle, un autre déplacement du mythe. De ce fait, les individus ne sont plus les seuls à reconnaître leur lutte dans celle de la fille d'Œdipe, les groupes le peuvent également. Les Antigones s'opposent aux Créons. Et si nous reconnaissons Antigone chez les résistants, Simone Fraisse insiste sur le fait que Créon a également trouvé une résonance dans nos sociétés contemporaines : « Tout homme, écrit-elle, qui, parce qu'il a hérité d'une parcelle de pouvoir, pratique l'arbitraire, refuse le dialogue, nie le droit d'autrui est un

³⁸ FRAISSE, Simone. 1974. *Le mythe d'Antigone*. Paris : Librairie Armand Colin, p. 16.

³⁹ DAVID-JOUGNEAU, Maryvonne. *Op. cit.*, p. 74.

⁴⁰ FRAISSE, Simone. *Op. cit.*, p. 167.

Créon en puissance, c'est-à-dire un tyran.⁴¹ » Antigone et Créon forment un couple pratiquement inséparable : là où l'un se trouve, l'autre prend naissance.

Ainsi, avec tous ces déplacements, c'est généralement la dissidence d'Antigone qui prévaut dans les reprises du mythe. Cet aspect du récit contribue également à lui conférer une portée universelle puisque, comme le souligne Maryvonne David-Jougneau, la dissidence n'est pas consignée à une époque ni à un régime politique précis, elle est de tout temps et peut revêtir différents masques. Chez Anouilh, la dissidence prend forme dans le refus d'Antigone, non pas envers un gouvernement totalitaire, mais envers le monde adulte. Simone Fraisse la décrit comme « celle qui dit non : non à la vie qui dégrade, non au bonheur que menace l'usure, non à l'espoir qui la dégoûte⁴² ». Chez Brecht, la dissidence naît de la désobéissance civile envers un monarque tyrannique qui veut élargir les limites de son royaume au détriment de la vie des jeunes qu'il sacrifie au front. Dans cette version, Antigone nie la fatalité des dieux et accuse directement l'homme qui prononce la sentence. La dissidence est devenue centrale dans les reprises contemporaines et les auteurs qui la reprennent veulent la faire résonner dans un contexte qui est le leur. Ils veulent une Antigone qui s'exprime pour eux. Dans la préface de 1948 à sa version d'*Antigone*, Brecht écrit qu'on ne sert pas le mythe en le gardant intact : « Et d'ailleurs, même si on se sentait obligé de faire quelque chose pour une œuvre comme *Antigone*, le seul moyen d'y parvenir serait encore de lui faire faire quelque chose pour nous⁴³ ». Ainsi, la tragédie de Sophocle est loin d'avoir figé le mythe d'Antigone, malgré sa nature écrite, les auteurs la reprennent encore de nos jours. Tout comme le mythe s'inscrivant dans la tradition orale antique, la reprise littéraire est loin d'être une simple imitation, elle garde le mythe vivant.

⁴¹ *Ibid.*, p. 88.

⁴² FRAISSE, Simone. *Op. cit.*, p. 69.

⁴³ BRECHT, Bertolt. 1962. «De la libre utilisation d'un modèle : Préface au *Modèle d'Antigone 1948*», dans BRECHT, Bertolt. *Théâtre complet : Tome 10*. Paris : L'Arche, p. 67.

CHAPITRE II

L'ACTUALISATION DU MYTHE

Maintenant, après avoir parlé de la reprise du mythe, il convient de se pencher sur la question de l'actualisation. Brecht dit que pour servir un mythe comme Antigone, nous devons le faire travailler pour nous, mais comment? Précisément en l'actualisant, c'est-à-dire en se l'appropriant pour y incorporer des éléments contemporains. Là-dessus, l'actualisation rejoint l'idée de répétition expliquée par Marcel Détienné dans *L'invention de la mythologie* : tout comme le conteur de la tradition orale qui adapte le mythe selon sa propre mémoire, l'auteur qui actualise le mythe à l'écrit rajeunit le rapport entre le mythe et le monde en se basant sur son expérience personnelle et sociale. Pour éviter de trop nous étendre sur le sujet, nous centrerons ici nos propos sur le mythe d'Antigone.

Tout d'abord, prenons le temps de faire une généalogie sommaire du récit d'Antigone. Comment a-t-elle été perçue à travers le temps et quel chemin a-t-elle emprunté pour arriver jusqu'à nous? Le premier, selon Simone Fraisse, à transférer le sujet antique d'Antigone dans un autre contexte, soit celui de son époque, a été Ballanche avec sa version de 1814. Fraisse, dans *Le mythe d'Antigone*, affirme que cette appropriation de Ballanche a redonné vie au mythe, puisque auparavant, les auteurs se contentaient d'adapter l'histoire sans pourtant la déplacer de milieu. En considérant cela, Pierre Albouy a proposé, pour définir la constitution du mythe, de ne considérer que les œuvres, littéraires de surcroît, qui transforment le récit pour l'inscrire dans un contexte nouveau. Raymond Trousson croit également qu'un auteur qui se contente d'imiter ou d'adapter le récit sans le transformer pour y incorporer une symbolique de son époque ne participe pas à l'élaboration du mythe. Par contre, ces deux approches excluent les tragédies classiques qui ont gardé intact l'esprit du récit dans leur reprise, ainsi que les critiques qui n'ont fait qu'analyser le mythe. Or, Simone Fraisse croit que pour Antigone, qui a marqué la conscience occidentale, il faut inclure toute manifestation de langage et

d'écriture qui l'ont exprimé : « Il ne procède ni du génie inventif de quelques écrivains, ni de l'âme populaire, mais d'une classe intellectuelle bien définie, que constituent les professeurs et les lycéens, les hellénistes et les critiques, les acteurs et les metteurs en scène⁴⁴ ». Pour Fraisse, ce seraient ces personnes, en incluant également les essayistes, les dramaturges et les philosophes, qui auraient créé le mythe et qui lui auraient assuré une audience toujours croissante.

Bien que cette approche d'inclusion soit justifiée pour parler de la constitution d'un mythe, Simone Fraisse a tout de même la paradoxale attitude d'exclure la perception populaire pour ne garder que les travaux d'une élite intellectuelle restreinte. Cette vision, empreinte d'un certain snobisme universitaire, rompt complètement avec les origines orales du mythe en plus de nier l'implication d'une mémoire collective dans le processus de conception. On ne peut prétendre tout inclure et pourtant laisser de côté les expressions du mythe qui prennent forme en dehors des domaines littéraire et théâtral. Fraisse écrit elle-même dans *Le mythe d'Antigone* que l'attachement à Antigone est si fort que lorsque certains auteurs, tels qu'Anouilh et Brecht, ont tenté de créer une distance par rapport au personnage pour qu'on critique ses actions, le public n'en a eu cure et s'est tout de même identifié à elle. Dans ces deux cas, la réception populaire a contourné les intentions de l'auteur pour donner à la pièce une signification autre que celle proposée. La mémoire collective est toujours présente dans le domaine du mythe, malgré son caractère littéraire.

Ceci étant dit, Simone Fraisse avance tout de même plusieurs points intéressants. Elle remonte au contexte grec antique et explique que l'histoire de Thèbes a fait l'objet de trois grands récits épiques aujourd'hui perdus et dont on ne peut reconstituer que sommairement le contenu grâce à quelques allusions d'Homère et à un résumé de Pausanias : l'*Œdipodie*, la *Thébaïde* et les *Epigones*. Les noms d'Antigone et d'Ismène n'étaient probablement pas mentionnés et l'interdit de sépulture semble constituer un ajout tardif, et encore, il serait appliqué à tous les combattants d'Argos, pas seulement

⁴⁴ FRAISSE, Simone. *Op. cit.*, p. 8.

à Polynice. Par contre, l'élément le plus important selon Fraisse est qu'aucun indice ne permettrait d'affirmer qu'avant Sophocle, la tradition ait fait référence à une Antigone enterrant Polynice. Selon cette idée, également défendue par Georges Steiner, Sophocle aurait créé l'interdit sur Polynice et la désobéissance d'Antigone. Pour Fraisse, « [t]out laisse croire que Sophocle est le créateur du mythe d'Antigone⁴⁵ » ou, du moins, du mythe tel que nous le connaissons aujourd'hui. Cette affirmation renforce la théorie développée plus tôt selon laquelle ce que nous reprenons de nos jours, ce sont les œuvres artistiques littéraires et non le mythe sacré et oral de l'époque antique.

Des œuvres de Sophocle, deux Antigones nous sont parvenues, celle de la pièce *Antigone* présentée en 441 av J.C., et celle de la tragédie *Œdipe à Colone*, écrite par Sophocle en 406 peu avant sa mort, mais présentée seulement en 401⁴⁶. Simone Fraisse explique que jusqu'au 19^e siècle, c'est surtout celle d'*Œdipe à Colone* qui a prévalu dans les différentes reprises. Antigone était perçue comme une jeune fille compatissante et, de ce fait, comme la représentante par excellence de la piété filiale. Robert Garnier, en 1580, reprend le mythe en voyant chez Antigone la figure de jeune fille idéale telle qu'imaginée par la société chrétienne, dominante à cette époque. On y voit Antigone avec son père à Colone et ensuite, à Thèbes avec ses deux frères. Il est intéressant de noter qu'il retire Tirésias, ce devin païen, et que son Antigone n'invoque ni Zeus ni les dieux mais bien le Dieu créateur du ciel et de la terre. Un demi-siècle plus tard, en 1637, Jean Rotrou propose une version qui rappelle celle de Garnier, mais en moins lyrique et chargé, où la piété filiale est partagée avec Argie, la femme de Polynice, qui vient aider Antigone à enterrer son frère. Racine, qui s'est plutôt inspiré des *Phéniennes* d'Euripide pour écrire sa *Thébaïde*, présente une Antigone qui ne défie pas la loi et n'enterre pas Polynice. Dans cette tragédie qui tourne surtout autour de l'affrontement fratricide entre les fils d'Œdipe, Antigone se suicide après la mort de ses frères et de son amant, Hémon. Elle n'est en réalité que le personnage secondaire

⁴⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁴⁶ *Ibid.*

dont se sert Racine pour exprimer l'amour-passion qui lui est si cher. Ballanche, que Fraisse perçoit comme le premier réel adaptateur du mythe, opte pour le style épique plutôt que dramatique et fait d'Antigone la parfaite vierge chrétienne qui consacre sa jeunesse et sa virginité à aider autrui, plus particulièrement son père et ses frères. Elle n'est que compassion et pitié, et ne rage pas contre Créon. Simone Fraisse explique que durant toute cette période, celle où les dramaturges et auteurs reprennent principalement une Antigone pieuse, la protagoniste de Sophocle est faite pour plaire aux cœurs tendres.

C'est au milieu du 19^e siècle que le changement de perception s'opère, alors qu'en Allemagne et en France, on présente de nouvelles traductions de l'*Antigone* de Sophocle. Entre autres, celle de Meurice et Vacquerie, imprégnée du romantisme et présentée sur la scène de l'Odéon le 21 mai 1844, met l'accent sur le pathétique et dérange « les habitudes des critiques encore attachés à la noblesse du style tragique⁴⁷ ». Après cette représentation, le public n'a d'œil que pour l'Antigone combattante, la jeune fille pieuse d'*Œdipe à Colone* est éclipsée. En réalité, la relation antagoniste entre Antigone et Créon avait d'abord été mise à l'avant-plan par la traduction italienne du poète et homme d'Église, Luigi Alamanni en 1533. Trois siècles plus tard, c'est ce couple qui capte désormais toute l'attention. Cette substitution est très importante, puisque c'est précisément cette Antigone que nous continuons de percevoir aujourd'hui et qui alimente les reprises, ou adaptations comme le dirait Simone Fraisse. Dès le 20^e siècle, Antigone ne représente plus la piété filiale, mais bien la « voix du faible contre le puissant⁴⁸ ».

C'est à partir de ce moment que les actualisations ont tendance à ne présenter que des Antigones résistantes. Cependant, les visions de la protagoniste de Sophocle varient selon les auteurs, les mœurs de l'époque et le contexte historique. Nous aborderons ici

⁴⁷ *Ibid.*, p. 38.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 16.

plus profondément deux versions ayant marqué la littérature occidentale du dernier siècle, soit celles de Jean Anouilh et de Bertolt Brecht.

2.1 Les versions d'Anouilh et de Brecht

Dans sa pièce *Antigone*, Anouilh, en s'inspirant de Cocteau et de Giraudoux qui l'ont précédé, modernise les costumes, adopte un ton familier et insère une contemporanéité dans les activités et tempéraments de ses personnages. Sa pièce obtient un succès considérable. Comme le souligne Simone Fraisse, malgré l'insertion d'éléments modernes, « Anouilh a accompli ce tour de force de garder la trame de Sophocle⁴⁹ ». Cela ne l'empêche pas de désacraliser la pièce, bouleversant ainsi la tradition française, voire occidentale. De plus, il adapte le personnage du roi. Même si le Créon de Sophocle est généralement associé à la tyrannie, le tragédien grec a tout de même présenté le monarque « avec un grand souci de vérité psychologique⁵⁰ », comme l'écrit Fraisse. Sans prétendre être toujours juste, Créon argumente avec la raison d'État : il faut obéir pour garder la cité intacte. Une injustice est préférable à un désordre. S'il apparaît comme un tyran, c'est parce qu'il cherche à imposer sa vision de la cité et non parce que son point de vue est dénué de sens. Dans la pièce d'Anouilh, par contre, Créon, pour la première fois, n'est pas enivré par le pouvoir, il ne fait qu'accepter le rôle de chef d'État qu'il perçoit comme un fardeau. Il défend sa position raisonnablement sans invoquer la raison d'État. Ses arguments sont valables, même pour celui qui ne dirige pas : il tente d'assurer la survie de la cité. Simone Fraisse avance que chez Anouilh, c'est l'opposition entre le régime de Vichy et les résistants qui est transposée : Pétain se soumet à Hitler pour tenter de sauver la France et le million de prisonniers détenus en Allemagne, alors que les résistants refusent tout compromis par fidélité à un idéal

⁴⁹ *Ibid.*, p. 119.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 89.

de liberté qu'ils perçoivent comme la seule vérité valable. Cependant, malgré l'intention de l'auteur, soit susciter une réflexion nuancée sur la capitulation française, la force du mythe a fait que les gens se sont tout de même rattachés au personnage d'Antigone, et donc aux résistants.

De plus, après l'occupation et après la guerre, la pièce suscite de nouvelles interprétations. Lorsque la pièce d'Anouilh est présentée à Broadway en 1970, le public perçoit quelque chose qui avait échappé aux spectateurs de 1944, « le conflit de génération, écrit Simone Fraisse, qui en France et aux États-Unis opposait le pouvoir et la jeunesse⁵¹ ». Si l'interprétation du mythe de Sophocle se déplace avec le temps, cet exemple montre qu'il peut en être de même avec les actualisations, comme quoi le contexte d'écriture n'est pas le seul à influencer les perceptions, le contexte de réception le fait tout autant.

Anouilh présente également, comme l'explique Étienne Frois dans *Antigone : Anouilh, analyse critique*, une Antigone isolée : « Dans la pièce grecque, la foule soutient Antigone contre Créon. Anouilh a voulu au contraire que la jeune fille soit seule face au monde⁵² ». La scène entre Antigone et le garde est significative à ce niveau. Lorsque ces deux personnages se retrouvent seuls dans la salle du trône, le garde ne considère aucunement la jeune fille et n'éprouve pas d'empathie pour la situation dans laquelle elle se trouve. Il est détaché, il lui parle de la solde qu'il touchera tout en lui annonçant nonchalamment qu'elle sera enterrée vivante. L'isolement de la protagoniste est renforcé par cet homme que Frois décrit comme un lâche médiocre qui ne cherche qu'à fuir devant ses responsabilités. Il écrit que ce garde a « le même rôle que la nourrice et ses congénères : représenter la race de ceux qui ne se posent pas de questions⁵³ ».

On peut lier cette affirmation à ce que Paul Chamberland développe dans *Une politique de la douleur : Pour résister à notre anéantissement*. Il dresse un portrait

⁵¹ *Ibid.*, p. 122.

⁵² FROIS, Étienne. 1972. *Antigone : Anouilh, analyse critique*. Coll. «Profil d'une œuvre». Paris : Hatier, p. 52.

⁵³ *Ibid.*, p. 40.

alarmant de notre société où l'important n'est pas de respecter l'être humain, mais de s'enrichir, souvent au détriment des plus pauvres et des générations futures. Chamberland dit que les hommes et les femmes finissent par construire, alimenter et appuyer un système qui les assujettit. Ce système, qu'il nomme Appareil, profite aux privilégiés qui décident des rouages du monde. Tout y est orienté vers l'économie ; le citoyen se voit de ce fait expulsé du politique, puisque le politique devient une marchandise à son tour. Pour Chamberland, tout sentiment se vit seul et l'individu ne peut l'exprimer qu'à travers sa singularité. Le désespoir qui ressort d'une telle situation doit être combattu à l'intérieur de soi. Le changement passe par l'individu. Or, selon Chamberland, le citoyen qui ne réinvestit pas le domaine politique duquel on l'a exclu se soumet : « L'ignorance volontaire rive à la servitude volontaire⁵⁴ ». Les seules libertés désormais reconnues sont celles qui servent les mécanismes de l'Appareil et le citoyen soumis accepte bêtement son rôle sans rien questionner. Le fonctionnement du système est tout ce qui compte pour ce citoyen : « Penser serait une faiblesse, tu laisses ça aux "perdants" ou aux "idéalistes". Toi l'autiste. Tu te crois au volant de ta vie et te persuades que tu ne dois rien à personne⁵⁵ ». Replié sur lui-même, il tombe dans une naïveté heureuse, sans se demander si ses actions causent du tort à autrui. Ce groupe de citoyens, auquel appartient le garde d'Anouilh, est amenée à rejeter celui ou celle qui s'élève et questionne, comme c'est le cas d'Antigone. Contrairement au citoyen autiste, Antigone s'en prend à l'Appareil, parce qu'elle refuse de pratiquer l'ignorance volontaire.

Par ailleurs, il faut souligner que la version d'Anouilh a une portée qui n'est pas politique et qui est à la base de l'isolement d'Antigone. Elle ne défend pas une loi sacrée comme chez Sophocle, puisque Créon parvient à lui faire avouer l'absurdité des rites funéraires auxquels elle ne croit pas, mais qu'elle pratique tout de même sur le cadavre de son frère. Dans un acte désormais privé de sens, c'est donc sa propre

⁵⁴ CHAMBERLAND, Paul. 2004. *Une politique de la douleur : Pour résister à notre anéantissement*. Coll. «Le soi et l'autre». Montréal : VLB Éditeur, p. 89.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 91.

autonomie qu'elle exprime, sa manière d'affirmer qu'elle a le choix de refuser ce futur faussement idéal et idolâtré par la génération vieillissante de Créon. Au-delà de la signification politique généralement associée au geste d'Antigone, dans cette version, ce que la jeune fille « veut préserver coûte que coûte, écrit Étienne Frois, c'est la magie de l'enfance, la possibilité de croire que les choses sont belles, bonnes et durables⁵⁶ ». Cette Antigone refuse l'usure du temps qui dissout la pureté infantile. Frois croit que ce déplacement fait en sorte que l'Antigone moderne, celle qui découle de la version d'Anouilh, « illustre l'écroulement de toutes les certitudes dans un monde privé de signification⁵⁷ ». Ainsi, contrairement à ce qu'on pourrait croire à première vue, elle ne meurt pas pour rien, puisqu'elle pousse les survivants à se questionner. Une exception demeure pourtant, les gardes d'Anouilh qui ne font que leur travail et qui restent intouchés par les jeux de rois : « Eux, tout ça, cela leur est égal ; c'est pas leurs oignons. Ils continuent à jouer aux cartes⁵⁸ ». Anouilh propose donc que la mort d'Antigone soulève des questions, mais pas chez tous les citoyens.

Après l'Antigone d'Anouilh, une autre version est venue grandement influencer la perception occidentale du mythe, celle de Brecht en 1948. Le dramaturge allemand présente sa tragédie comme l'adaptation de la traduction de Hölderlin et y ajoute deux éléments : la guerre de Kréon contre Argos et le prologue. Dans sa version, c'est Kréon qui déclenche la guerre contre Argos, et non l'inverse, pour en conquérir les mines de fer. Étéocle et Polynice ne s'entretuent pas, mais meurent dans la même bataille devant les portes de Thèbes. Kréon, qui commande l'armée, donne le coup fatal à Polynice alors en fuite. Il est un dictateur expansionniste assoiffé de richesses, comme l'a été Hitler. Il sacrifie la jeunesse pour enrichir la nation. Le second élément ajouté, soit le prologue, met en scène deux sœurs allemandes qui trouvent le corps pendu de leur frère déserteur. L'une désire couper la corde pour lui offrir les rites funéraires adéquats, tandis que l'autre, qui cherche surtout à survivre, s'y oppose fermement. Ce même

⁵⁶ FROIS, Étienne. *Op. cit.*, p. 54-55.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 44.

⁵⁸ ANOUILH, Jean. 1946. *Antigone*. Paris : Les Éditions de la Table Ronde, p. 124.

prologue sera retiré par Brecht lui-même et remplacé par une tirade de Tirésias en 1951, parce qu'il rappelait trop la terreur qui avait envahi Berlin quelques années auparavant. En effet, dans son souci de mettre le théâtre au service de la société, Brecht cherchait à installer une distance entre la salle et la scène, afin que le public, en ne s'identifiant pas émotionnellement aux personnages, puisse jeter un regard critique sur les événements. Cette distance devait permettre aux spectateurs de réfléchir au contexte historique plutôt que de le subir. « À cet égard, écrit Simone Fraisse, Antigone est un sujet privilégié puisque l'éloignement dans le temps détourne d'une identification facile et sauvegarde la liberté de réflexion du spectateur.⁵⁹ » Ainsi, on peut voir comment le prologue de 1948 risquait de briser la distance et, donc, de nuire à la réflexion recherchée par le dramaturge.

Brecht explique dans sa propre préface de l'œuvre que, selon lui, le destin de l'homme réside dans l'homme lui-même. Il déplace ainsi l'histoire de Sophocle où l'être humain est livré au destin sans aucun pouvoir sur celui-ci pour présenter une version où Antigone n'accuse pas la fatalité mais bien Kréon : le coupable est humain. Antigone s'exprime aux anciens en ces termes : « Non, je vous en prie, ne parlez pas du destin. / Je le connais. Parlez de l'homme qui me supprime, / Sans que je sois coupable. À lui / Préparez un destin!⁶⁰ ». En fait, cette accusation ne fait pas que nier l'existence d'un destin supérieur, elle crée un lien avec le contexte historique. Antigone est la sœur allemande qui s'insurge contre Hitler et ses SS en coupant la corde retenant, pendu, le cadavre de son frère déserteur. Lorsqu'elle s'écrie : « L'homme assoiffé de pouvoir boit de l'eau salée : / Il ne peut s'arrêter, il lui faut boire encore. Hier c'était mon frère, aujourd'hui c'est moi⁶¹ », elle ne parle pas seulement de Kréon, elle cible aussi Hitler. Cependant, si Antigone accuse Kréon, c'est Tirésias qui vient exposer les mensonges du dictateur. Ce dernier fait croire à la fin de la guerre, alors qu'en réalité, la jeunesse continue à être sacrifiée au front pour le profit du roi. Le devin explique

⁵⁹ FRAISSE, Simone. *Op. cit.*, p. 125.

⁶⁰ BRECHT, Bertolt. 1962. «Antigone», dans BRECHT, Bertolt. *Op. cit.*, p. 49.

⁶¹ *Ibid.*, p. 32.

que Kréon fabrique toujours des javelots et demeure aussi cruel face à ses propres citoyens, parce que, contrairement à ce qu'il prétend, il n'a pas vaincu Argos. Dès que les anciens réalisent avoir été manipulés, ils mettent en doute les politiques royales :

[...] mais nous avons confiance en toi:
 Nous n'avons tenu compte de rien,
 Nous nous sommes bouché les oreilles,
 Par peur d'avoir à trembler. Et nous avons fermé les yeux
 Chaque fois que tu serrais plus étroitement les rênes :
 Une fois encore, il le faut, la dernière,
 Disais-tu, et une dernière bataille.
 Mais à présent tu agis avec nous
 Comme avec l'ennemi. Ta cruauté
 Te fait mener une double guerre.⁶²

La double guerre, c'est celle que Kréon mène contre Argos, mais également contre les déserteurs de sa propre armée, contre les citoyens dissidents comme Antigone. Le portrait que les anciens peignent aurait très bien pu être celui de l'Allemagne nazi, surtout celle en fin de guerre. Ce que Kréon impose aux Thébains, c'est ce qu'Hitler et ses SS ont fait aux Allemands. Qui plus est, les spectateurs allemands peuvent voir dans l'Antigone de Brecht l'écho des agissements de la célèbre dissidente allemande Sophie Scholl, qui, pour avoir dénoncé et tenu tête au barbarisme du nazisme, a été guillotinée pour haute trahison le 22 février 1943, soit le jour même de sa condamnation. Cependant, l'héroïsation du personnage n'est pas quelque chose que Brecht recherchait, puisqu'elle a tendance à briser la distanciation qu'il désirait toujours installer.

En effet, Simone Fraisse explique, dans *Le mythe d'Antigone*, que Brecht, en 1949, tente de dissuader les résistants allemands de s'identifier à son Antigone, en affirmant ne pas avoir essayé d'en faire un modèle de résistance. Sa protagoniste ne s'éveille de la servitude qu'après la mort d'un de ses proches, donc lorsqu'il est déjà trop tard. Craignant que ses actions n'incitent à la révolte, Kréon envoie ce qu'il reste de l'armée thébaine à l'assaut d'Argos pour en finir une fois pour toutes, mais Hémon qui se

⁶² *Ibid.*, p. 56.

suicide après la mort de sa fiancée ne peut mener les troupes qui sont anéanties dans une défaite sanglante. Argos prend sa vengeance et attaque une Thèbes sans défense. Fraisse écrit que, ce faisant, Antigone a précipité la ruine de sa cité : « Est-elle blâmable? Non, mais le spectateur est invité à peser les conséquences *politiques* de sa conduite : mue par une profonde humanité, elle a mis son propre peuple en danger d'être vaincu⁶³ ». Mais la force du mythe déjoue les intentions de l'auteur, comme ce fut le cas avec Anouilh avant lui : les gens s'attachent tout de même à Antigone. Cet exemple démontre bien que, même si ce sont les auteurs qui actualisent le mythe, la perception populaire joue pour beaucoup dans la conception mythique.

En regard de tout cela, on peut constater que s'il existe autant de visions d'Antigone que d'auteurs l'ayant actualisée, il existe également autant d'interprétations que de publics. Cependant, si les personnalités des auteurs ont définitivement influencé les nouvelles versions du mythe, il faut aussi tenir compte du contexte socio-historique. Monique Lambert, dans son article *Antigone et le civisme d'aujourd'hui* publié dans le collectif *Antigone et la résistance civile*, indique que, selon elle, les Antigones qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale sont différentes des précédentes, puisque la quête de sens y est difficile, la relation au sacré a disparu et la résistance s'effectue en réaction au vide. Bien qu'on puisse avancer que ces trois différences étaient déjà présentes chez Anouilh, donc avant la fin de la guerre, Monique Lambert n'a pas tort, lorsqu'elle affirme qu'après le nazisme et la découverte de l'horreur des camps de concentration, le sentiment de l'abandon de Dieu n'a jamais été aussi fort. Antigone s'élève dans cette absence nouvelle pour résister à des forces immorales devant lesquelles Dieu n'a rien fait. Simone Fraisse abonde dans le même sens lorsqu'elle écrit qu'Antigone occupe peut-être désormais pour les laïques le rôle que jouaient les saints patrons pour les religieux en devenant un modèle d'action. De leur côté, Rose Duroux et Stéphanie Urdican reprennent l'idée de Monique Lambert dans leur introduction du collectif *Les Antigones contemporaines* et expliquent que si Hegel, à son époque, n'appréciait pas

⁶³ FRAISSE, Simone. *Op. cit.*, p. 128.

particulièrement la désobéissance de l'héroïne de Sophocle, depuis un siècle, la conscience populaire a tendance à valoriser le rôle d'Antigone. De nos jours, en regard des événements du siècle dernier, elle tient tête à ce que beaucoup considèrent comme du fascisme. Hegel n'avait pas vécu le nazisme et les atrocités du 20^e siècle devant lesquelles Antigone apparaît « comme un baume sur les plaies de l'indignité de l'Occident⁶⁴ ». Ainsi, le contexte historique influence grandement la vision que les auteurs et le public se font du mythe. De ce fait, malgré la convergence des reprises autour de la confrontation Antigone-Créon, l'héroïne n'est pas considérée de la même manière par tous. Simone Fraisse souligne que même si Antigone semble « entraînée toute d'un seul côté, celui de la rébellion, chacun la voit sous un angle différent. Porte-parole des faibles, éternelle minoritaire, elle prête sa voix à tous les persécutés, maquisards, objecteurs de conscience, torturés, de quelques bords qu'ils soient⁶⁵ ».

Même si certains ont appelé au respect du texte premier, Simone Fraisse croit plutôt que la richesse d'une adaptation vient précisément des libertés que celle-ci prend par rapport à la version de Sophocle. « Un mythe vivant, écrit-elle, est toujours infidèle⁶⁶ », comme c'était le cas avec le mythe oral où la mémoire faillible du conteur définissait le cadre de la répétition. Toutefois, Fraisse croit que certaines distorsions sont impossibles. Le mythe commanderait ses intentions, souvent au détriment de l'auteur. Ainsi, l'amour entre Antigone et Hémon ne peut avoir un avenir rempli d'espoir. Créon, même s'il a été défendu par certains auteurs et philosophes, ne peut avoir raison aux yeux du public qui ne s'identifie qu'à Antigone. Fraisse, Duroux et Urdican sont toutes trois convaincues, comme l'était Georges Steiner, qu'en dépit des dérivations, des altérations, des adaptations et des interprétations « médiocres⁶⁷ », le mythe d'Antigone

⁶⁴ DUROUX, Rose et Stéphanie URDICAN (dir). 2010. *Les Antigones contemporaines : De 1945 à nos jours*. Coll. « Mythographie et sociétés ». Clermont-Ferrant : Presses Universitaires Blaise Pascal, p. 16.

⁶⁵ FRAISSE, Simone. *Op. cit.*, p. 162.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 163.

⁶⁷ *Ibid.*

garde toute sa force, puisqu'il possède un noyau « de marbre, inattaquable⁶⁸ ». Il demeure lui-même.

2.2 Les enjeux de l'actualisation

Il faut maintenant se questionner sur ce qui fait la richesse de ces actualisations. Ces libertés que les auteurs prennent, que créent-elles et à quoi servent-elles? Pour y arriver, attardons-nous d'abord à la dissidence présente dans le récit d'*Antigone* et qui semble désormais centrale dans la plupart des reprises contemporaines. Maryvonne David-Jougneau, dans son ouvrage *Antigone ou l'aube de la dissidence*, explique comment, en étant une dissidente, Antigone, par définition, n'accepte pas qu'on sépare la réalité de l'idéal, elle croit qu'on peut appliquer la justice sans compromis et refuse la résignation face à un ordre aliénant. Elle expose aux yeux de ses concitoyens un ordre autre que celui de Créon, montrant ainsi que le choix est non seulement possible mais obligatoire. C'est pourquoi, comme l'écrit David-Jougneau, le dissident dérange tellement, « non seulement ceux qui sont au pouvoir mais ceux qui se trouvent dans la même position sociale que lui et qui ont pactisé avec l'ordre en place. Ils sont les premiers à rejeter le dissident qui vient pointer la dysharmonie entre l'idéal et le réel dont ils s'accommodent⁶⁹ ». Paradoxalement, nous sommes rapides à encenser les dissidents des autres pays, alors que nous rejetons ceux qui s'élèvent à l'intérieur de notre société, puisque ce sont eux qui nous poussent à nous questionner. Maryvonne David-Jougneau soulève un autre paradoxe intéressant du 20^e siècle et toujours d'actualité au 21^e siècle :

[N]ous louons la liberté si elle se manifeste dans l'invention technique et scientifique ou dans la création artistique : artistes et savants sont nos vrais héros, mais nous nous défions de l'individu qui manifeste sa créativité en tant qu'acteur social... Et pourtant nous continuons à aimer et à être fascinés par Antigone⁷⁰.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ DAVID-JOUGNEAU, Maryvonne. *Op. cit.*, p. 81-82.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 72.

Il faut tenir compte également du fait que, contrairement à plusieurs groupes révolutionnaires, Antigone ne défie pas l'État par les armes, le meurtre ou la destruction, elle exerce sa dissidence de manière non-violente, ce qui contribue certainement à l'attachement que le public lui manifeste. Maryvonne David-Jougneau concède toutefois que la dissidence ne peut représenter le modèle de citoyenneté, mais plutôt le moyen de défense ultime d'une population lorsque les institutions ont échoué devant l'inacceptable, ou même pire, lorsqu'elles se sont retournées contre les citoyens qu'elles étaient supposées protéger. En effet, dans une société d'échanges et d'écoute où le citoyen s'investit et où son avis est pris en compte, la dissidence n'est pas nécessaire. Ainsi, David-Jougneau croit que, à travers son *Antigone*, Sophocle « nous invite à réfléchir aux limites de toutes solutions institutionnelles et politiques et à la vigilance que doit conserver tout citoyen⁷¹ » pour s'assurer que son humanité ne se dissolve pas dans l'application de lois immorales. En regard de tout cela, on peut affirmer que l'actualisation représente un excellent moyen de questionner notre société contemporaine sans s'exposer à la grogne populaire d'ordinaire réservée aux dissidents, ce qui est un avantage non-négligeable.

Ainsi, les richesses évoquées par Simone Fraisse sont en réalité des éléments contemporains insérés par l'auteur dans son adaptation du mythe qui déplacent les réflexions antiques dans un contexte nouveau, comme ce fut le cas avec Anouilh et Brecht, entre autres. Les auteurs veulent s'approprier un récit millénaire possédant une charge immense de questionnements et d'interprétations pour que celui-ci vienne éclairer une situation moderne. Rose Duroux et Stéphanie Urdican, dans leur introduction au collectif *Les Antigones contemporaines*, écrivent qu'extraite de son contexte d'origine, l'œuvre de Sophocle peut prendre une signification différente, mais pour ce faire, il faut la remodeler. Elles croient qu'il est légitime de constamment modifier le mythe pour constituer l'Antigone dont nous avons besoin, « sans compter que le fait de

⁷¹ *Ibid.*, p. 144.

s'appuyer sur des figures antiques est une façon de prendre de la distance pour regarder notre propre société et la mettre en cause "sans trop en avoir l'air"⁷² ». Les auteurs qui actualisent le mythe vont ainsi chercher dans la tragédie d'*Antigone* « le matériau propice à l'expression, à l'interrogation, voire à la théorisation des tensions de leur époque par le truchement de la distance mythique⁷³ ». Cette distance mythique dont parlent Duroux et Urdican travaille comme la distanciation recherchée par Brecht : bien utilisée, elle crée un espace critique en éloignant le spectateur ou le lecteur de l'événement abordé par l'actualisation. Ainsi moins impliqué émotionnellement, il peut réfléchir le contexte historique de manière plus nuancée.

François Ost, qui a actualisé le mythe d'*Antigone*, écrit dans l'avant-propos de sa pièce que personne n'a la prétention d'imiter Sophocle, qu'on ne fait que le transposer, le traduire « dans le contexte de nos perplexités⁷⁴ ». Sa version met en scène une famille immigrante de confession musulmane dont les deux frères aînés sont tués par l'explosion d'une grenade dans leur appartement. Les circonstances de leur mort restent floues, mais les enquêteurs déduisent, de manière précoce, qu'Hassan aurait tenté d'empêcher son frère Nordin de commettre un geste terroriste et que, dans l'escarmouche qui s'en est suivie, Nordin aurait accidentellement causé l'explosion. Ce dernier est aussitôt dépeint comme un terroriste, alors que son frère est perçu comme le *bon* immigrant, représentant de ce fait les figures de Polynice et d'Étéocle. Pour éviter d'encourager le terrorisme, le Directeur de l'école fréquentée par les deux jeunes hommes défend à tout étudiant d'assister à l'enterrement de Nordin, en plus d'interdire les représentations de ce dernier et le port de signes religieux à l'école. La jeune sœur des deux hommes décédés, Aïcha, fait d'elle-même une Antigone et, contre les supplications de sa sœur Yasmina, va afficher des photos de Nordin partout dans l'école en plus de se présenter dans l'établissement en revêtant le voile, elle qui pourtant ne le portait pas auparavant. Menacée d'expulsion, Aïcha entame alors une grève de la faim

⁷² DUROUX, Rose et Stéphanie URDICAN. *Op. cit.*, p. 14.

⁷³ *Ibid.*, p. 15.

⁷⁴ OST, François. 2009. *Antigone voilée*. Bruxelles : Groupe de Boeck, p. 6.

pour que tous les interdits du Directeur soient révoqués. Le Directeur finit par céder, mais trop tard, Aïcha meurt peu après son annonce annulant le règlement. La pièce pose plusieurs questions philosophiques en plus de contribuer aux débats autour du port d'un signe religieux et surtout autour de la place que les sociétés occidentales laissent aux jeunes immigrants. François Ost semble suggérer qu'en tentant de les contrôler, les sociétés d'accueil les poussent vers la radicalisation, comme ce fut le cas avec Aïcha qui n'affichait aucun signe religieux avant qu'on lui en retire le droit. Il aurait suffi de la laisser pleurer son frère adéquatement sans le stigmatiser comme terroriste. Cette actualisation déplace les personnages de Sophocle, qu'on reconnaît immédiatement malgré les changements de noms, pour que leurs caractères et positions alimentent un débat contemporain dans la société de l'auteur.

Les actualisations ne tournent pas toujours autour d'un sujet aussi sensible, mais il n'en demeure pas moins qu'elles demeurent influencées par le contexte, ne serait-ce que parce que l'époque a laissé sa trace sur la personnalité de l'auteur. C'est en quelque sorte le cas de la version qu'Henry Bauchau a proposée en 1997 sous forme de roman. Le récit remplit l'espace entre *Œdipe à Colone* et *Antigone*. On y voit une Antigone qui revient d'une décennie à mendier aux côtés de son père et qui entre dans une Thèbes déchirée depuis plusieurs années par la guerre qui oppose ses deux frères. La jeune fille essaie de réconcilier ses aînés avant qu'il ne soit trop tard. Elle désire ramener la paix dans le cœur des jumeaux Étéocle et Polynice qui, cherchant à s'émanciper du règne de Jocaste, s'affrontent pour le pouvoir, mais également en raison de la relation qu'ils entretenaient avec leur mère. Dans cette version, Ismène n'est pas une femme soumise, elle a du caractère et démontre beaucoup d'amertume envers Antigone à leurs retrouvailles. Elle devient tout de même rapidement son alliée la plus réconfortante. Antigone s'occupe des malades et des blessés pendant que ses frères s'adonnent à la destruction. On sent que les jumeaux s'aiment, mais qu'ils sont allés trop loin pour faire marche arrière. Ils s'entretuent dans une ultime bataille et après leur mort, Créon s'empare seul du pouvoir. Il fait croire à tous que le corps de Polynice sera renvoyé à Argos pour y recevoir les rites funéraires appropriés, mais en réalité, il le fait jeter de l'autre côté des

remparts. Antigone défie l'autorité du nouveau roi et va enterrer le cadavre de son frère entouré de gardes. Ismène désire l'accompagner, mais Antigone refuse car sa sœur est enceinte. Elle survit, non pas par lâcheté comme dans tant d'autres versions, mais pour que son enfant vive. Antigone est condamnée à mort alors qu'Hémon est à l'extérieur de la cité. Elle est emmurée et meurt emboucanée par les torches qu'on lui permet d'utiliser en raison de sa peur du noir. Lorsqu'elle est en route pour recevoir son châ-timent, plusieurs citoyens barrent la route aux soldats en espérant empêcher sa mort, mais Antigone insiste pour qu'aucun sang ne soit versé en son nom. Elle n'a jamais voulu de la guerre de ses frères, elle ne veut pas d'une guerre pour la sauver. En fait, elle ne veut pas de la guerre, point. C'est pourquoi elle s'assure de mourir avant qu'Hémon puisse intervenir pour éviter une nouvelle guerre civile, celle-ci entre père et fils, qui finirait de dévaster ce qu'il reste de la cité.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une transposition à proprement parler, puisque Bauchau situe les personnages dans leur contexte d'origine, sa réécriture est tout de même influencée par ses propres expériences personnelles et donc, indirectement par son époque. Dans ce roman très lyrique et poétique où Antigone est narratrice, Bauchau adopte une approche psychanalytique pour approfondir les relations entre les différents personnages. Il réussit avec brio à réinventer leur émotivité, ajoutant ainsi une belle couche de sensibilité au mythe. Il renouvelle le récit, sans toutefois donner l'impression de questionner un événement historique précis. Par contre, Myriam Wathee-Delmotte aborde le parcours psychanalytique de Bauchau, dans son article « *Antigone ne se retourne pas* » : *Écriture et résistance chez Henry Bauchau* publié dans le collectif *Antigone et la résistance civile*, et explique que son expérience de la Deuxième Guerre mondiale l'a poussé vers l'écriture pour affronter ses propres résistances. C'est dans cette perspective qu'Antigone traverse son œuvre : avec lui, elle n'est pas une idéaliste qui attaque, elle va vers ce qui résiste. Wathee-Delmotte écrit que Bauchau inscrit sa protagoniste dans le paradigme du féminin, avec les soins et la protection qu'elle offre aux démunis, pour l'opposer à la destruction masculine que l'auteur a lui-même expérimentée durant la guerre. Ainsi, l'adaptation de Bauchau est tout de même influencée

par le contexte socio-historique dans lequel il a évolué. Il avait besoin d'une Antigone d'une grande sensibilité et qui affronte les résistances, et c'est elle qu'il a mis en scène.

Ainsi, le contexte socio-historique, la personnalité et les expériences de l'auteur sont autant de facteurs qui viennent influencer les actualisations du mythe. En réalité, en actualisant le récit mythique, c'est leur société qu'ils observent. C'est ce qu'explique Étienne Frois, dans *Antigone : Anouilh, analyse critique* :

En renouant donc avec le tragique, les dramaturges contemporains ont voulu – à travers des fables millénaires – poser des problèmes ou exprimer des sentiments de leur temps. Le mythe d'autrefois est devenu un *prétexte* pour énoncer des idées neuves – qu'elles soient propres à l'époque ou personnelles à l'auteur – sous une forme nouvelle.⁷⁵

Bien que le terme « prétexte » semble un peu fort, cette affirmation résume bien le but recherché par l'actualisation. Les libertés prises par les auteurs permettent l'énonciation d'idées neuves, et c'est là que résident les richesses évoquées plus haut.

2.3 Antigone et la grève étudiante de 2012

Dans le cadre du présent projet, l'actualisation d'*Antigone* prend forme dans le contexte de la grève étudiante qui a eu lieu au Québec en 2012. Le but recherché, avec l'aide de la distance mythique, est de se détacher des réflexes auxquels les positions campées du conflit nous ont habitués pour réfléchir à ce dernier de manière plus nuancée. Tout comme ce peut être le cas pour le lecteur, j'ai moi-même été directement impliqué dans la grève de 2012 et ma vision des événements est influencée par mon expérience personnelle. La distanciation du mythe aide à mettre certaines choses en perspective, mais aussi à en questionner d'autres sous un nouvel angle. Ainsi, si le présent projet est ma version d'*Antigone*, il est également ma version du printemps érable. Là-dessus, je partage le point de vue de Gabriel Nadeau-Dubois qui croit qu'on

⁷⁵ FROIS, Étienne. *Op. cit.*, p. 6.

ne peut ramener la complexité des événements de cette période à une seule analyse possible :

Le mouvement étudiant était pluriel. Il faudra donc se méfier dans les prochaines années de ceux qui voudront s'en approprier exclusivement le sens. Mais si personne n'a le monopole de la vérité dans cette histoire, cela ne doit pas nous empêcher pour autant de tenter de la comprendre.⁷⁶

À l'instar de l'auteur de *Tenir tête*, j'ai cherché à comprendre les événements à ma manière avec mon roman *Antigone, 2012*. Il ne faut pas se leurrer, j'écris à partir de mon expérience, ce qui vient inmanquablement influencer le récit. Même si j'ai essayé de me distancer de mon propre vécu, je n'ai pas cherché à taire ma subjectivité. Je voulais que mon adaptation d'*Antigone* en soit teintée, puisque c'est, entre autres, cette subjectivité qui me permet d'apposer ma marque sur le mythe à travers ma reprise. Maintenant, il convient de voir comment l'adaptation sur fond de printemps érable s'est effectuée.

Simone Fraisse considère que le mythe est plus vivant que jamais au moment d'écrire son livre *Le mythe d'Antigone* en 1974, et même si cette déclaration semble prématurée en regard de ce que nous avons vu sur la tradition orale de l'Antiquité, le questionnement qu'elle soulève ensuite est intéressant : elle se demande si le mythe gardera sa vigueur dans les années qui suivront. Elle croit que oui, surtout à cause de la jeunesse du personnage d'Antigone qui représente un atout important « dans un monde où les jeunes de plus en plus nombreux réclament de plus en plus tôt le droit à la parole⁷⁷ ». Ici, la jeunesse d'Antigone rejoint celle des grévistes étudiants de 2012 qui ont revendiqué leur droit d'être entendus. Fraisse croit aussi que la continuité d'Antigone tient dans l'affrontement individu-État qui sévit partout sur la planète : « La cité du XX^e siècle, écrit-elle, est plus conflictuelle qu'harmonieuse⁷⁸ ». Ce constat s'applique également au 21^e siècle, car, comme l'a écrit Gabriel Nadeau-Dubois, le

⁷⁶ NADEAU-DUBOIS, Gabriel. 2015 [2013]. *Tenir tête*. Montréal : Lex Éditeur, p. 15.

⁷⁷ FRAISSE, Simone. *Op. cit.*, p. 165.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 166.

mouvement étudiant de 2012 s'inscrivait dans un contexte plus large de réappropriation du pouvoir par le peuple face aux politiques des différents gouvernements et ce, partout sur la planète :

En Europe, en Amérique latine et même chez nos voisins du Sud, une partie de plus en plus importante de la population refuse la direction imposée à notre monde par ses élites. Partout, les slogans se font écho, partout des personnes travaillent à rouvrir les possibles, à réactiver l'imagination politique des peuples après trois décennies de conformisme gestionnaire à la Thatcher.⁷⁹

Si le mythe d'Antigone trouve écho dans le conflit étudiant sur les aspects de la jeunesse et de l'affrontement individu-État, les liens ne s'arrêtent pas là. En effet, durant le printemps érable, les deux camps étaient diamétralement opposés, comme c'est le cas avec les personnages de Créon et d'Antigone. Il s'agissait de véritables « dialogues de sourds⁸⁰ », pour emprunter l'expression de Marc Angenot, autant entre les grévistes et le gouvernement qu'entre les citoyens appuyant la grève et ceux la condamnant. Les deux partis se parlaient mais ne s'écoutaient pas, chacun restant rivé à ses positions de principe. Marc Angenot explique que l'échec de ce genre de dialogue est en partie imputable au fait que les arguments de notre adversaire n'arrivent pas à nous convaincre, mais également à notre propre obstination devant la logique de ce même adversaire. On peut comparer la situation de 2012 à ce que Jean Bollack développe dans *La mort d'Antigone : La tragédie de Créon*, lorsqu'il explique que l'affrontement entre Créon et Antigone vient principalement du fait « que leurs mondes ne communiquent pas⁸¹ ». Les grévistes accusaient le gouvernement de corruption, en plus de critiquer le travail des policiers et de certains médias. De l'autre côté, le gouvernement refusait le dialogue, les policiers insultaient les manifestants et certains animateurs de télévisions discréditaient le mouvement étudiant. Les propos de l'ancien maire

⁷⁹ NADEAU-DUBOIS, Gabriel. *Op. cit.*, p. 37.

⁸⁰ ANGENOT, Marc. 2008. *Dialogues de sourds : Traité de rhétorique antilogique*. Paris : Mille et une nuits, 450 p.

⁸¹ BOLLACK, Jean. 1999. *La mort d'Antigone : La tragédie de Créon*. Coll. «Les essais du collège international de philosophie». Paris : Presses Universitaires de France, p. 80.

de Huntingdon représentent de bons exemples des préjugés qui étaient à l'œuvre durant le conflit :

C'est des morveux, c'est des criminels, c'est du monde qui ne respectent pas la loi. Alors, il faut les repousser. Tandis que du vrai monde, c'est monsieur, madame tout le monde qui se lève le matin pour aller travailler. Il n'a pas demandé à avoir une bombe fumigène dans la face, lui. Tandis que les étudiants, ils le demandent, ils aiment la violence, ils en veulent de la violence, ils en mangent.⁸²

Ce type de propos incendiaire et créateur de polarisation s'est répandu dans l'espace public. On discréditait l'opposant parce qu'on ne le considérait pas comme un interlocuteur valable. Un peu à la manière de Créon qui refuse de concéder quoi que ce soit à Antigone, le gouvernement ne voulait pas plier devant un mouvement qu'il considérait non représentatif de l'opinion populaire.

Cependant, ce point peut être à la base d'un questionnement légitime par rapport à ce projet : en quoi un mouvement de contestation face à une hausse des droits de scolarité peut-il être comparé au combat d'Antigone, ou même en quoi le présent projet peut-il se mesurer à des actualisations d'*Antigone* comme celles d'Anouilh et de Brecht qui s'en prennent à des régimes fascistes? En réalité, dès le début, l'affrontement possédait des bases idéologiques et il n'a pas fallu longtemps avant que celles-ci prennent pratiquement toute la place : les étudiants grévistes, aussi nommés carrés rouges, ne se battaient pas seulement contre la hausse des frais de scolarité, mais aussi contre ce qu'ils considéraient être un usage abusif du pouvoir. Le conflit, tournant initialement autour d'un aspect économique, s'est rapidement transformé en conflit social. Les mesures répressives adoptées par le gouvernement, ainsi que la désobéissance civile qui a suivi démontrent que d'un côté comme de l'autre, on se battait pour plus qu'une technicalité économique. Les racines étaient plus profondes. Diane Lamoureux, dans son article en ligne *La grève étudiante, un révélateur social*, écrit que la grève est passée

⁸² ROBERTSON, Eric, Samer BEYHUM et Bérénice STEEVENSON. 2013. *Dérives*. [Documentaire en ligne] Montréal : Production 99%média, 0 :45 :50. Récupéré de <http://www.99media.org/derives/#.U6sKuPldV8H>

« d'un mouvement étudiant à une lutte sociale, révélant des fractures politiques importantes dans la société québécoise⁸³ ». Quant à Gabriel Nadeau-Dubois, ancien leader du mouvement étudiant, il a écrit que si la lutte portait officiellement sur la hausse des frais de scolarité, les deux côtés étaient bien au fait que le conflit engageait « des valeurs autrement plus fondamentales. Les libéraux [étaient] conscients de la radicalité de leur réforme, et ils sav[aient] qu'en triomphant des étudiants, ils écart[er]aient de leur chemin un redoutable adversaire⁸⁴ ». Lorsque, d'un côté, on utilise le pouvoir législatif et judiciaire à répétition pour justifier une politique économique et que de l'autre, on enfreint la loi pour s'y opposer, pas de doute, la lutte est idéologique. Ainsi, selon moi, la tragédie de Sophocle trouvait écho dans la grève de 2012, puisque, dans un cas comme dans l'autre, les forces qui s'opposaient ne défendaient pas seulement une loi ou un geste, mais plutôt une idée que chacune percevait comme la seule vérité.

De plus, dans un texte intitulé *Changer le monde*, publié dans l'ouvrage *Carré rouge* de Jacques Nadeau, Geneviève Rochette résume les enjeux du conflit étudiant : « Les étudiants sont sortis dans la rue pour nous dire haut et fort que nous avons assez erré et qu'à la vue d'un système économique vampirisant qui s'attaque aux institutions, ils se dressaient comme un dernier rempart protégeant ce qu'il reste⁸⁵ ». En effet, comme Antigone qui demeure fidèle à sa loi, les étudiants grévistes de 2012 défendaient ce qu'ils considéraient être des droits inaltérables. Car si le tragique semble moins présent dans nos sociétés où les dirigeants totalitaires se font plus rares, il s'y insinue tout de même de manière sournoise. Les gouvernements retirent généralement des libertés individuelles en présentant leurs politiques de façon à ce que les citoyens les apprécient et les acceptent, devenant du même coup ces citoyens autistes dont parlaient Paul Chamberland dans *Une politique de la douleur*. Cette idée rejoint celle

⁸³ LAMOUREUX, Diane. 2012. « La grève étudiante, un révélateur social. » *Theory & event*, 15(3) Supplement. Récupéré de http://muse-jhu-edu.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2443/journals/theory_and_event/v015/15.3S.lamoureux.html

⁸⁴ NADEAU-DUBOIS, Gabriel. 2015 [2013]. *Tenir tête*. Montréal : Lex Éditeur, p. 14.

⁸⁵ NADEAU, Jacques. 2012. *Carré rouge : Préface de Jacques Parizeau*. Montréal : Éditions Fides, p. 10.

d'Adorno qui explique que dans nos sociétés, l'ordre établi tente de contrôler la vie de la population pour lui faire avaler une économie marchande à son insu : « les hommes se résignent à aimer ce qu'ils doivent faire, sans même savoir qu'ils se résignent. Ainsi leur bonheur est-il subjectivement consolidé et la cohésion de l'ordre assuré⁸⁶ ». Adorno explique que ce type d'ordre établi répand du faux bonheur et que s'en satisfaire revient à fermer les yeux et à refuser d'agir. Dans ce contexte, le simple fait de refuser ce faux bonheur est un acte de subversion en soi.

C'est dans cette optique de refus que les politiques de hausse du gouvernement en 2012 étaient dénoncées par les manifestants : elles retiraient à la population des avantages sociaux acquis au cours des dernières décennies. Dans son texte *L'état de siège* publié durant la grève, René Lapière décrit la situation de manière alarmante en affirmant que les institutions publiques mises en place durant la révolution tranquille pour servir la population se retournent désormais contre cette dernière. Il explique que le gouvernement, avec ses politiques, entrave l'accessibilité aux études, nuisant ainsi à la classe moyenne et aux plus démunis, et que pour faire taire ses opposants, il utilise contre eux la police, la justice et le pouvoir législatif, tous trois pourtant supposés être des outils au service de la population : « le simple fait qu'on puisse penser dérange le pouvoir politique, qui multiplie les injonctions et les crises pour empêcher l'exercice des droits civiques et démocratiques. Ça dégénère gravement, dangereusement⁸⁷ ». Toutefois, le gouvernement possédait ses propres arguments et justifiait ses politiques et actions en disant qu'il était nécessaire d'alléger le fardeau fiscal de l'État, ce qui aurait été, selon lui, bénéfique pour l'économie de la province. Cet argumentaire est pertinent au regard de la raison d'État, tout comme c'est le cas avec le personnage de Créon. Le rapprochement entre 2012 et *Antigone* apparaît justifié sur ce point également.

⁸⁶ ADORNO, Theodor W. 2003 [1955]. *Op. cit.*, p. 99.

⁸⁷ LAPIÈRE, René. 2012. *L'état de siège*. Publié sur le blog «Profs au carré». Récupéré de <https://profsaucarre.wordpress.com/2012/04/20/letat-de-siege/>

Par ailleurs, face à la contestation, le gouvernement a fait adopter une loi spéciale le 18 mai 2012. Cette loi restructurait le calendrier scolaire pour suspendre la session des étudiants en grève jusqu'à la mi-août, moment où ils devaient retourner en classe pour terminer leurs cours lors d'une session compressée. En plus de décourager chez les professeurs et les étudiants l'incitation à la grève, la loi interdisait la tenue de lignes de piquetage, le port du masque durant les manifestations et obligeait tout rassemblement de plus de 50 personnes à donner son itinéraire à la police. La loi spéciale présentait des similitudes avec l'édit de Créon : tous deux avaient pour but d'installer la paix et l'ordre, mais conduisaient plutôt les opposants vers la dissidence. Dans cette actualisation, c'est donc une Antigone dissidente qui devait être au centre du récit, celle dont le geste est instigateur de désobéissance civile, puisque c'est précisément à travers cette désobéissance civile que l'héroïne et le printemps érable me semblaient le plus directement liés. Ainsi, l'Antigone de Sophocle qui enterre son frère en dépit de la loi devient, dans *Antigone, 2012*, une jeune carré rouge qui désobéit à la loi spéciale et qui inspire du même coup plusieurs étudiants à continuer de manifester sans donner leur itinéraire, comme ce fut le cas en 2012. La portée n'est certes pas la même, mais les deux désobéissances civiles naissent du désir de faire respecter des droits jugés supérieurs à la loi étatique. En 2012, après l'adoption de la loi spéciale, le débat s'est étendu au-delà de la hausse des frais de scolarité : plusieurs citoyens, et plus seulement des étudiants, trouvaient que l'État outrepassait son mandat en s'attaquant au droit de manifester, perçu comme un rouage important de la démocratie. Dans ma version d'*Antigone*, la loi de Créon devient cette loi québécoise pour justement en questionner le contenu. Par cette comparaison, on peut appliquer les réflexions de la tragédie antique au contexte du printemps érable et évaluer si la raison d'État de Créon est suffisante à renverser les arguments des dissidents. Également, cela permet de réfléchir aux actions des manifestants en 2012 en leur donnant un comparatif antique maintes fois analysé.

Contrairement à la fille d'Œdipe, les grévistes de 2012 n'étaient pas menacés d'emprisonnement à perpétuité en enfreignant la loi, mais ils risquaient tout même d'être mis à l'amende en plus de mettre en péril leur intégrité physique en bravant la

répression policière. Certains ont également été arrêtés et détenus, ce que j'ai voulu représenter dans ma version avec l'emprisonnement des 3469 détenus, nombre total estimé d'arrestations durant la grève. Dans cette optique, le travail des policiers, qui a marqué le printemps érable, était un symbole d'actualisation très significatif. L'ampleur de la répression qui a pris place au Québec en 2012 est d'ailleurs une conséquence directe du dialogue de sourds qui était à l'œuvre : il n'aurait pas été nécessaire de frapper si les opposants avaient réussi à se parler. Ainsi, les gardes présents dans la version de Sophocle sont devenus les policiers de 2012. Pour plusieurs analystes, comme Diane Lamoureux, la répression policière durant le conflit

a pris la forme d'une violence disproportionnée face aux actions étudiantes, (matraques, gaz irritants, balles assourdissantes et balles de caoutchouc), faisant croire à l'existence d'une véritable guérilla urbaine dans les rues de Montréal, alors que seules quelques vitrines avaient été brisées.⁸⁸

Pour donner une bonne impression de l'ampleur de la situation, on peut se référer à l'interpellation d'Amnistie internationale, le 23 avril 2012, qui demandait au gouvernement de trouver une solution pacifique et d'arrêter de recourir à des moyens limitant la liberté d'expression et le droit de manifester pacifiquement.⁸⁹ La situation est souvent alarmante lorsqu'un organisme de défense des droits humains aussi réputé se penche sur un dossier. Cette idée est accentuée par certains témoignages d'activistes, recueillis dans le reportage *Dérives* : Mourad Chtioui dit avoir vu, lors du conflit étudiant, une « autre face de la police [...] et ça [lui a] rappelé *back home*, à la maison en Tunisie, comment la police [les] traitait⁹⁰ ». Un citoyen ayant connu la dictature et la police d'État qui compare le travail des policiers montréalais à ce qu'il a vécu dans son pays d'origine a de quoi inquiéter. Donc, bien qu'ils n'étaient pas menacés de prison à vie, les manifestants de 2012 s'exposaient tout de même, comme dans mon actualisation, à la violence physique des forces de l'ordre : un étudiant a perdu l'usage de son

⁸⁸ LAMOUREUX, Diane. *Op. cit.*

⁸⁹ BONENFANT, Maude, Anthony GLINOER et Martine-Emmanuelle LAPOINTE. 2013. *Le Printemps québécois : Une anthologie*. Montréal : Écosociété, p. 150.

⁹⁰ ROBERTSON, Eric, Samer BEYHUM et Bérénice STEEVENSON. *Op. cit.*, 0 :04 :41.

œil, un autre a été victime d'un traumatisme crânien, une autre encore a perdu ses dents après avoir reçu une balle de caoutchouc en pleine mâchoire, etc., sans parler des activistes arrêtés à leurs domiciles et des accusations de terrorisme qui ont failli être déposées contre des citoyens ayant fait exploser des bombes fumigènes dans le métro de Montréal.

Ainsi, en incorporant les policiers dans mon actualisation, j'ai voulu réfléchir au travail et au rôle de la police durant la grève, mais aussi à l'intérieur de la société. Après les événements de 2012, une commission d'enquête publique s'est penchée sur le travail des forces de l'ordre : *La Commission spéciale d'examen des événements du printemps 2012*. Le rapport Ménard qui en a résulté a été publié en mars 2014, alors que le Parti Libéral était revenu au pouvoir. Sa sortie et ses recommandations ont été étouffées. Puisque le débat public n'aura pas eu de suite, je me suis proposé de poser mes propres questions à l'intérieur de mon texte : que se passe-t-il lorsque la police sert le parti au pouvoir et devient un moyen de museler l'opposition d'une partie de la population? Je voulais explorer cette piste pour mieux comprendre ce qui s'est réellement passé en 2012. J'ai dépeint une police d'État obéissant au doigt et à l'œil de Créon, pour qu'on ait ensuite la possibilité de la comparer au SPVM et se questionner : était-il aussi répressif qu'une police partisane ou n'a-t-il fait que son travail dans les règles? Les comparatifs qui apparaissent justifiés ainsi que ceux qui semblent démesurés entraînent des constats qu'on peut difficilement nier par la suite. C'est en ce sens que les questions soulevées par l'actualisation nous aident à mieux analyser un événement historique dans lequel nous avons été directement impliqués. Gabriel Nadeau-Dubois a écrit qu'on « ne mesure pas encore dans toute son ampleur la violence policière qui a été perpétrée dans les rues du Québec pendant cette grève⁹¹ », et j'ai voulu apporter de l'eau au moulin de ce débat. Pour revenir sur la distance du mythe, comme nous l'avons vu avec Simone Fraisse, les personnages mythiques peuvent déjouer les intentions de l'auteur qui n'arrive donc pas à leur faire dire n'importe quoi. Même si ma version est

⁹¹ NADEAU-DUBOIS, Gabriel. *Op. cit.*, p. 109.

influencée par ce que Gilbert Durand aurait identifié comme mon mythe personnel, le mythe garde son noyau « inaltérable » et m'empêche de plonger dans une subjectivité trop biaisée. De plus, les questionnements soulevés par ma version viennent se rattacher à ce même noyau, influençant du même coup mon écriture et la réception du texte.

De plus, il faut garder en tête que l'idée d'un groupe qui légitime la violence dont il fait preuve en disant s'opposer à celle de l'État n'est pas exclusive au contexte de 2012, il va sans dire. On assiste même de nos jours à une polarisation de cette violence : il arrive que des groupes diamétralement opposés justifient parallèlement durant la même période de temps la violence dont ils font preuve les uns envers autres. Nous n'avons qu'à penser aux rassemblements suprématistes blancs qui ont eu lieu aux États-Unis durant l'été 2017 où les manifestants, parfois armés, considéraient comme légitimes les actes agressifs posés au nom de leur idéologie de survie raciale. Rappelons-nous qu'une opposante à ce mouvement a été tuée par un suprématiste. Leurs opposants qui venaient perturber ces rassemblements justifiaient également leurs actions violentes contre ces derniers, mais en affirmant qu'ils agissaient pour combattre l'intolérance. Nous en avons eu un exemple ici même au Québec dans la capitale, tandis que les Antifas sont venus perturber la manifestation de la Meute, un groupe d'extrême droite opposé, entre autres, à l'immigration et aux demandeurs d'asile. Les groupes suprématistes utilisent la violence pour s'opposer à ce qu'ils considèrent être une violence de l'État qui, en accueillant des gens d'ailleurs dans le monde, mettrait, selon eux, leur culture et leur identité en péril. Lorsque ceux qui les dénoncent en viennent à la violence, ils le font, dans certains cas, pour contrer la non-action de l'État, jugée tout aussi violente, face à ces groupes qui tiennent du fascisme, quand ils ne s'en revendiquent pas directement. Dans tous les cas, nous assistons à une polarisation de la violence citoyenne. Ainsi, ce type de contestation légitimée par l'opposition à la violence étatique dépasse certainement le contexte de 2012 où elle s'est entre autres exprimée. Ainsi, l'insertion de cet élément dans l'actualisation présente a pour objectif de pousser à une réflexion, non pas seulement sur la grève de 2012, mais également sur le contexte actuel de 2017 et certainement des prochaines années.

Pour ce qui est de la forme, si j'ai opté pour le roman, c'était d'abord pour incorporer un narrateur au récit d'*Antigone*. Henry Bauchau, qui a également actualisé le mythe sous cette forme, a donné le rôle de narratrice à Antigone, ce qui a permis un accès unique à la sensibilité du personnage. Pour ma version, je cherchais plutôt à avoir un narrateur omniscient. Le but était entre autres de limiter l'accès aux pensées de la dissidente du récit, soit Antigone, pour que nous la découvriions majoritairement à travers les perceptions des autres protagonistes. Ce choix esthétique était une manière de refléter un sentiment éprouvé durant la grève étudiante de 2012 : on analysait et suranalysait les étudiants, sans pourtant leur demander leur avis, sinon par le biais de leurs leaders et de leurs porte-paroles, mais jamais directement. Nous n'avons accès aux pensées d'Antigone que vers la fin du texte à l'aide d'un monologue intérieur : c'est donc dire que ses pensées les plus profondes ne sont partagées qu'avec le lecteur et non avec les autres protagonistes du récit.

De plus, le genre romanesque donne à voir un autre aspect très intéressant. Tel que Frédéric Monneyron et Joël Thomas le rappellent dans *Mythes et littératures*, Georges Lukács a établi que, dans l'univers mythique et tragique, le fait de passer des certitudes du monde héroïque et épique au monde problématique du roman crée une rupture surtout sentie chez le héros. En effet, le héros épique ne cherche pas son âme ni le but de son existence, il est lié à l'univers et, de ce fait, ne questionne pas sa route. À l'opposé, le héros de roman voit ses pistes se brouiller, il cherche à donner une signification à sa vie dans un monde dépourvu de sens. Les évidences ne s'imposent pas pour lui. « Or décrire le monde à travers le sentiment de l'impossibilité et de l'échec, écrivent Monneyron et Thomas, c'est là aussi, tuer le mythe, qui, intrinsèquement, se veut *logos spermatikos*, discours naissant et ouvert.⁹² »

Cependant, il ne s'agit pas nécessairement d'un effet négatif et cela ne tue définitivement pas le mythe : cela le déplace plutôt. La certitude peut écraser les questionnements, les mises en doute et les introspections qui font qu'une société avance, change

⁹² *Ibid.*, p. 41.

et, par le fait même, règle des problèmes profonds. Le héros qui ne se questionne pas croit dominer le monde, alors que le héros de roman tente d'y trouver une place. L'incertitude de ce héros mène à une ouverture qui est plus susceptible d'alimenter les réflexions. Ainsi, à travers une actualisation romanesque, l'auteur se sert de cette ouverture pour moderniser les problématiques du mythe, ce qui est loin d'être négatif. Mircea Eliade considère même que les romans ont pris la place originellement occupée « par la récitation des mythes et des contes dans les sociétés traditionnelles et populaires⁹³ ». Pour lui, ce serait la sortie du temps que procure la lecture du roman qui rapproche le plus ce dernier du mythe :

Le temps qu'on "vit" en lisant un roman n'est sans doute pas celui qu'on réintègre, dans une société traditionnelle, en écoutant un mythe. Mais dans un cas comme dans l'autre, on "sort" du temps historique et personnel et on est plongé dans un temps fabuleux, trans-historique.⁹⁴

La forme romanesque choisie pour la présente actualisation éloigne donc l'héroïne des certitudes épiques, déplaçant de ce fait le mythe vers les doutes et les questionnements qui les accompagnent. La grève étudiante remettait en question les structures de la société, pour bien reprendre cette idée, il fallait un héros romanesque, celui à qui les certitudes ne s'imposent pas et qui cherche à donner un sens à une existence qui en semble pourtant dépourvue. Pour sa part, Mikhaïl Bakhtine, dans *Esthétique et théorie du roman*, explique que le personnage de roman possède une pensée qui lui est propre et qui définit ses actions : « L'action d'un héros de roman est toujours soulignée par son idéologie : il vit, il agit dans son monde idéologique à lui (non pas un monde épique et "un") il a sa propre conception du monde, incarnée dans ses paroles et ses actes⁹⁵ ». Ce héros n'est pas prédéfini par une philosophie universelle, contrairement au héros épique. Le roman était donc plus propice à soulever les questionnements désirés par la présente actualisation.

⁹³ ELIADE, Mircea. *Op. cit.*, p. 230.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 231.

⁹⁵ BAKHTINE, Mikhaïl. 1978. *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard, p. 155.

Dans *Antigone, 2012*, l'idéologie d'Antigone tient de la rébellion. Elle est la descendante d'Anouilh et refuse le monde de Créon, différemment, certes, mais elle le refuse tout de même. La jeune étudiante veut donner une signification à la mort de son frère en s'assurant que son combat continue. Mais par le fait même, ce qu'elle espère, c'est trouver un sens à sa propre vie, même si cela implique de la sacrifier. Sa mort, dans la lignée d'Anouilh, vient d'un refus personnel, qui crée pourtant des questionnements chez les survivants. Mais elle s'inscrit également dans la lignée de Brecht puisqu'elle accentue le sentiment de trahison ressenti par certains citoyens à l'égard du dirigeant de la Cité. Cette Antigone agit pour préserver l'idéologie de son frère, qui est également la sienne, et alimente une opposition qui désire créer une société où de tels abus ne seront plus possible. Cependant, un peu à l'instar de l'Antigone de Brecht qui précipite Thèbes vers sa ruine, les actions de l'étudiante encouragent une désobéissance s'exprimant dans la violence et qui nuit, par le fait même, à la paix de la ville. En cherchant à trouver un sens à son existence, elle ouvre les yeux, mais pas sans conséquence. À l'instar d'une œuvre artistique engagée qui, comme l'explique Jean-Claude Pinson dans *Hobby et Dandy*, peut conduire « l'individu à repenser son existence, à vouloir l'arracher aux stéréotypes qui font l'ordinaire d'une "vie générale" trop souvent esclave des conformismes de la vie sociale⁹⁶ », l'Antigone carré rouge d'*Antigone, 2012* sort plusieurs de ses concitoyens de leur mutisme : espérons qu'elle puisse également y arriver avec ses lecteurs. Si j'ai choisi cette héroïne de roman, c'est parce qu'elle possède la capacité de nous faire réfléchir aux événements de 2012, et ainsi questionner notre société contemporaine.

⁹⁶ PINSON, Jean-Claude. 2003. *Hobby et Dandy : Sur l'art dans son rapport à la société*. Paris : Éditions Pleins Feux, p. 53.

CONCLUSION

Dans son ouvrage *Mémoire et identité*, Joël Candau écrit qu'en réhabilitant la mémoire d'une personne disparue, c'est son identité que l'on restitue. En considérant que le devoir de sépulture en est un de mémoire, on peut dire qu'Antigone restaure l'identité de Polynice en le recouvrant de terre. Mais son geste fait plus que cela. Maryvonne David-Jougneau écrit qu'Antigone défend sa famille, certes, mais qu'elle protège aussi l'humanité du défunt : « Ce n'est plus seulement la défense du *génos* : un frère c'est un frère, mais sous-tendant cette démarche, Antigone va plus loin : un homme c'est un homme et il faut respecter en lui l'humain qui réclame un culte funéraire⁹⁷ ». Elle défend le devoir de mémoire et avec lui, l'égalité de l'ensemble des êtres humains qui devraient tous avoir droit à la sépulture. Pour sa part, Pierre Moor écrit que l'acte d'Antigone se légitime par la défense des droits humains face au pouvoir abusif : « la famille n'est plus seulement celle du sang, mais celle de l'espèce humaine toute entière⁹⁸ ». Selon cette idée, tous les citoyens devraient désirer la sépulture de Polynice, puisque tous font partie de la famille humaine. Antigone s'assure donc de garder intacte l'humanité que la loi tente de retirer au défunt. Il est aisé de comprendre pourquoi elle nous parle autant.

Bien évidemment, il est impossible de couvrir l'entièreté des actualisations d'un mythe aussi souvent repris que celui d'Antigone. Malgré tout, on peut avancer comme le font Rose Duroux et Stéphanie Urdican, que de nos jours, Antigone ne s'oppose pas à une loi commune, elle y est plutôt fidèle à l'extrême et se rebelle contre les mauvais usages de la loi d'État. Les corps sans sépulture peuvent hanter les vivants sur des générations, comme ce fut le cas avec les fosses communes de la guerre civile en Espagne ou encore avec les *desaparecidos*, ces personnes arrêtées et tuées en secret durant la dictature militaire en Argentine. Antigone vient offrir le repos aux défunts, mais

⁹⁷ DAVID-JOUGNEAU, Maryvonne. *Op. cit.*, p. 19.

⁹⁸ MOOR, Pierre. *Op. cit.*, p. 110.

également la paix d'esprit aux survivants. Mais son support ne se limite pas aux rites funéraires. Duroux et Urdican estiment qu'à travers le temps et toutes les actualisations, Antigone, à la base, une femme se révoltant contre l'abus de pouvoir d'un homme, est devenue l'icône de « la lutte contre toute forme d'exclusion⁹⁹ ». Georges Steiner, de son côté, conclut son ouvrage *Les Antigones* en affirmant que si la tragédie de Sophocle est reprise encore et encore, c'est parce qu'on « imagine, on pense, on vit à présent de nouvelles "Antigones" : et cela continuera demain¹⁰⁰ ». En effet, si nous avons pu percevoir la jeune thébaine dans le conflit étudiant de 2012, nous la verrons encore prendre forme dans différents contextes au cours des prochaines années, voire des prochains siècles et millénaires. Son opposition ne tire malheureusement pas à sa fin. La peur des minorités, l'élection de politiciens dangereux pour les droits humains, tels que Donald Trump et Vladimir Poutine, l'inaction devant les guerres civiles et les massacres en Afrique, l'espionnage électronique de la population par le gouvernement américain, l'agrandissement de l'écart en les riches et les pauvres sont tous des exemples démontrant que la Cité du présent siècle est toujours conflictuelle. Que l'on ne s'inquiète pas pour la continuité du mythe d'*Antigone*, il est toujours vivant, toujours d'actualité. Malheureusement, il n'a pas fini de nous parler.

⁹⁹ DUROUX, Rose et Stéphanie URDICAN. *Op. cit.*, p. 30.

¹⁰⁰ STEINER, Georges. *Op. cit.*, p. 332.

BIBLIOGRAPHIE

a) Ouvrages généraux

- ADORNO, Theodor W. 2003 [1955]. *Prismes : Critique de la culture et société*. Coll. «Critique de la politique». Paris : Payot, 297 p.
- _____. 2003 [1984]. *Modèles critiques : Interventions – Répliques*. Coll. «Critique de la politique». Paris: Payot, 350 p.
- ANGENOT, Marc. 2008. *Dialogues de sourds : Traité de rhétorique antilogique*. Paris : Mille et une nuits, 450 p.
- BRASSARD, Denise et Fabienne CLAIRE CALAND (dir). 2007. *Horizons du mythe*. Montréal : Célat à l'UQÀM, 290 p.
- BAKHTINE, Mikhail. 1978. *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard, 488 p.
- CANDAU, Joël. 1998. *Mémoire et identité*. Coll. «Sociologie d'aujourd'hui». Paris : Presses Universitaires de France, 225 p.
- CHAMBERLAND, Paul. 2004. *Une politique de la douleur : Pour résister à notre anéantissement*. Coll. «Le soi et l'autre». Montréal : VLB Éditeur, 283 p.
- DÉTIENNE, Marcel. 1981. *L'invention de la mythologie*. Paris : Gallimard, 252 p.
- ELIADE, Mircea. 1963. *Aspects du mythe*. Coll. «Idées». Paris : Gallimard, 247 p.
- GARAND, Dominique, Laurence DAIGNEAULT-DESROSIERS et Philippe AR CHAMBAULT. 2014. *Un Québec polémique : Éthique de la discussion dans les débats publics*. Coll. «Cahiers du Québec». Montréal : Éditions Hurtubises, 452 p.
- JOUVE, Vincent. 1992. *L'effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses Universitaires de France, 272 p.

- LAVOCAT, Françoise. 2016. *Fait et fiction : Pour une frontière*. Coll. «Poétique». Paris : Éditions du Seuil, 619 p.
- LEROUX, Georges et Pierre OUELLET (dir). 2005. *L'engagement de la parole : Politique du poème*. Coll. «Le soi et l'autre». Montréal : VLB éditeur, 327 p.
- LYOTARD, Jean-François. 1988. *Le Postmoderne expliqué aux enfants*. Paris : Galilée, 176 p.
- MACÉ, Marielle. 2011. *Façon de lire, manières d'être*. Coll. «NRF essais». Paris : Gallimard, 288 p.
- MONNEYRON, Frédéric et Joël THOMAS. 2002. *Mythes et littératures*. Coll. «Que sais-je?». Paris : Presses Universitaires de France, 127 p.
- ONG, Walter J. 2014. *Oralité et écriture : La technologie de la parole*. Paris : Les Belles Lettres, 238 p.
- PINSON, Jean-Claude. 2003. *Hobby et Dandy : Sur l'art dans son rapport à la société*. Paris : Éditions Pleins Feux, 56 p.
- RANCIÈRE, Jacques. 2004. *Malaise dans l'esthétique*. Coll. «La philosophie en effet». Paris : Galilée, 173 p.
- VERNANT, Jean-Pierre. 1989. *L'individu, la mort, l'amour : Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*. Paris : Gallimard, 232 p.
- _____. 1974. *Mythe et société en Grèce ancienne*. Paris : Librairie François Maspero, 255 p.
- VEYNE, Paul. 1983. *Les Grecs ont-ils crus à leurs mythes?*. Paris : Éditions du Seuil, 169 p.
- WATTEYNE, Nathalie (dir.) 2006. *Lyrisme et énonciation lyrique*. Québec : Éditions Nota bene, Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux, 355p.

b) Antigone

- ANOUILH, Jean. 1946. *Antigone*. Paris : Les Éditions de la Table Ronde, 124 p.
- BAUCHAU, Henry. 1997. *Antigone*. Arles : Actes sud, 356 p.
- BRECHT, Bertolt. 1962. *Théâtre complet : Tome 10*. Paris : L'Arche, 262 p.
- BUTLER, Judith. 2000. *Antigone's claim : Kinship between life and death*. New York : Columbia University Press, 103 p.
- BOLLACK, Jean. 1999. *La mort d'Antigone : La tragédie de Créon*. Coll. «Les essais du collège international de philosophie. Paris : Presses Universitaires de France, 129 p.
- COMMELIN, Pierre. 2012 [1994]. *Mythologie grecque et romaine*. Paris : Pocket, 516 p.
- COULOUBARISTIS, Lambros et François OST. *Antigone et la résistance civile*. Coll. «Mythes et religions». Bruxelles : Éditions OUSIA, 275 p.
- DAVID-JOUGNEAU, Maryvonne. 2000. *Antigone ou l'aube de la dissidence*. Paris : L'Harmattan, 160 p.
- DEMONT, Paul. 2009. *La cité grecque archaïque et classique et l'idéal de tranquillité*. Coll. «D'études anciennes». Paris : Les belles lettres, 430 p.
- DUROUX, Rose et Stéphanie URDICAN (dir). 2010. *Les Antigones contemporaines : De 1945 à nos jours*. Coll. «Mythographie et sociétés». Clermont-Ferrant : Presses Universitaires Blaise Pascal, 475 p.
- FRAISSE, Simone. 1974. *Le mythe d'Antigone*. Paris : Librairie Armand Colin, 262 p.
- FROIS, Étienne. 1972. *Antigone : Anouilh, analyse critique*. Coll. «Profil d'une œuvre». Paris : Hatier, 80 p.

- GARNIER, Robert. 1952. *La Troade : Antigone*. Coll. «Les textes français». Paris : Les Belles Lettres, 296 p.
- GILBERT, Muriel (dir). 2005. *Antigone et le devoir de sépulture*. Coll. «Actes et recherches». Genève : Labor et Fides, 249 p.
- GLOWACKI, Janusz. 2005. *Antigone à New York*. Coll. «Scènes étrangères». Paris : Maison Antoine Vitez, 72 p.
- OST, François. 2009. *Antigone voilée*. Bruxelles : Groupe De Boeck, 144 p.
- SOPHOCLE. [2011]. *Tragédies complètes : Préface de Pierre Vidal-Naquet. Traduction de Paul Mazonl Notes de René Langumier*. Coll. «Folio classique». Paris : Gallimard, 434 p.
- STEINER, Georges. 1986. *Les Antigones*. Paris : Gallimard, 345 p.

c) Printemps érable

- AL-SAJI, Alia. 2012. « Creating possibility : The time the Quebec Student movement. » *Theory & event*, 15(3) Supplement. Récupéré de https://muse-jhu-edu.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2443/journals/theory_and_event/v015/15.3S.al-saji.html
- ASSELIN, Olivier. 2012. « Carré rouge: Le destin politique d'une forme colorée. » *Theory & event*, 15(3) Supplement. Récupéré de https://muse-jhu-edu.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2443/journals/theory_and_event/v015/15.3S.asselin.html
- BARNEY, Darin. 2012. « The truth of *le printemps érables*. » *Theory & event*, 15(3) Supplement. Récupéré de https://muse-jhu-edu.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2443/journals/theory_and_event/v015/15.3S.barney.html

- BONENFANT, Maude, Anthony GLINOER et Martine-Emmanuelle LAPOINTE. 2013. *Le Printemps québécois : Une anthologie*. Montréal : Écosociété, 332 p.
- BORDELEAU, Érik. 2012. « Institution première : la force étrange du printemps québécois. » *Theory & event*, 15(3) Supplement. Récupéré de https://muse-jhu-edu.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2443/journals/theory_and_event/v015/15.3S.bordeleau.html
- BOUDREAULT, Philippe. 2013. « Mots et maux du Printemps érable. » *Les Cahiers de l'Action nationale*, 7(2), p. 16-17
- FORTIN, Antoine et Jean-Paul CORBEIL (dir). 2012. *Printemps spécial*. Montréal : Hélio trope, 113 p.
- LAMOUREUX, Diane. 2012. « La grève étudiante, un révélateur social. » *Theory & event*, 15(3) Supplement. Récupéré de https://muse-jhu-edu.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2443/journals/theory_and_event/v015/15.3S.lamoureux.html
- LAPIERRE, René. 2012. *Cinquante cents*. Publié sur le blog « Profs au carré ». <https://profsaucarre.wordpress.com/2012/05/01/cinquante-cents/>
- _____. 2012. *L'État de siège*. Publié sur le blog « Profs au carré ». <https://profsaucarre.wordpress.com/10212/04/20/letat-de-siege/>
- NADEAU-DUBOIS, Gabriel. 2015 [2013] *Tenir tête*. Montréal : Lux Éditeur, 155 p.
- NADEAU, Jacques. 2012. *Carré rouge : Préface de Jacques Parizeau*. Montréal : Éditions Fides, 175 p.
- SINCLAIR, Francine, Stéphanie DEMERS et Guy BELLEMARE (dir). 2014. *Tisser le fil rouge : Le Printemps érable en Outaouais – récits militants*. Coll. « Militantismes ». Saint-Joseph-du-Lac : M éditeur, 270 p.
- WEINSTOCK, Daniel. 2012. « The political philosophy of the "Printemps érable". » *Theory & event*, 15(3) Supplement. Récupéré de

https://muse-jhu-edu.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2443/journals/theory_and_event/v015/15.3S.weinstock.html

d) Mémoire

ALLARD, Jeanne. 2011. *Antigone et Hémon, suivi de Définition de l'imitation comme solitude*. (Mémoire de maîtrise) Université du Québec à Montréal, 153 f.

e) Filmographie

99%Média. 2015. *Le 6^e pouvoir*. [Court-métrage en ligne] Montréal : Production 99%média, 20 min. Récupéré de <http://www.99media.org/sixieme-pouvoir/>

BERTOLINO, Santiago et Hugo SAMSON. 2013. *Carré rouge sur fond noir*. Montréal : Production Multi-monde et Les Films du 3 mars, 110 min.

ROBERTSON, Eric, Samer BEYHUM et Bérénice STEEVENSON. 2013. *Dérives*. [Documentaire en ligne] Montréal : Production 99%média, 73 min. Récupéré de <http://www.99media.org/derives/#.U6sKuPldV8H>

f) Œuvres de fiction

ESCHYLE. 1966. *Tragédies*. Coll. «Classiques de poche». Paris : Les Belles Lettres, 446 p.

HÉSIODE. [1999]. *La Théogonie, les Travaux et les jours et autres poèmes*. Coll. «Les classiques de poche». Paris : Librairie Générale Française, 350 p.

HOMÈRE. [1999]. *Odyssée : Édition de Philippe Brunet*. Coll. «Folio classique». Paris : Gallimard, 512 p.

_____. [2000] *Iliade : Présentation par Jean Métayer ; Traduction par Eugène Lasserre*. Paris : Flammarion, 511 p.

HUXLEY, Aldous. 2005 [1932]. *Le meilleur des mondes*. Coll. «Pocket». Paris : Plon, 284 p.

ORWELL, Georges. 1982 [1963]. « 1984 ». Dans HOWE, Irving (dir). *Orwell's Nineteen Eighty-Four : Text, sources, criticism, second edition*. New York : HBJ, 450 p.

_____. 2004 [1983]. *La ferme des animaux*. Coll. «Folio». Paris : Gallimard, 151 p.

SARAMAGO, José. 2006. *L'autre comme moi*. Paris : Éditions du Seuil, 348 p.

_____. 2006. *La lucidité*. Paris : Éditions du Seuil, 369 p.

_____. 2000. *L'aveuglement*. Paris : Éditions du Seuil, 366 p.